10e Année-No 3
MARS 1917

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Sorcier

PAR HENRI GERMAIN

La Revue Populaire

10c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

Massacres d'Hippopotames. (Voir intérieur)

164 pages Dans ce numéro: Un superbe roman complet par un des meilleurs écrivains modernes. Articles de voyages, d'actualité et de science vulgarisée. Travaux divers, langage des fleurs, etc.

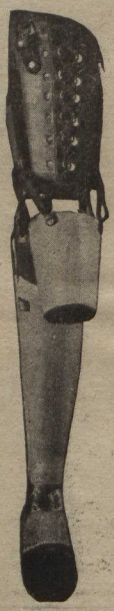
Voir plus loin le sommaire détaillé.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

La Jambe Artificielle de CONRAD MARTIN

donne une marche souple, facile, légère, confort parfait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60 ans, de faire ce qu'il y a de mieux en



Bandages Herniaires, Appareils Orthopédiques, Bas Elastiques, Etc., Etc,

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES PAR DES EXPERTS SOUS LA SURVEILLANCE PERSONNELLE DE M. CONRAD MARTIN

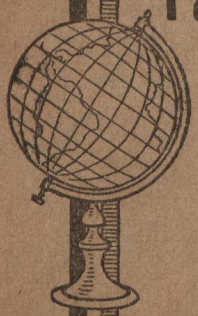
☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☜

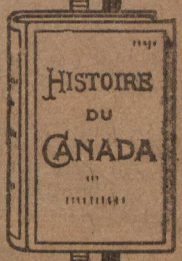
Fabrique Canadienne de Bandages

36-38 rue GRAIG Est, Montreal

La Plus Importante Librairie et Papeterie Francaise au Canada

(FONDEE EN 1885)





ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. ENCADREMENT.

LIVRES RELIGIEUX. Musique et chant grégorien. RELIURE.

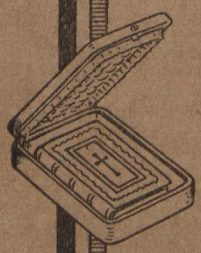
ARTICLES DE CLASSE: français, anglais, latins, grecs. SAYNETTES ET DRAMES.

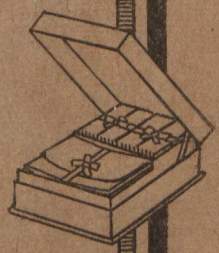
ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers, Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAU. Meubles. Livres perpétuels. IMPRESSIONS.

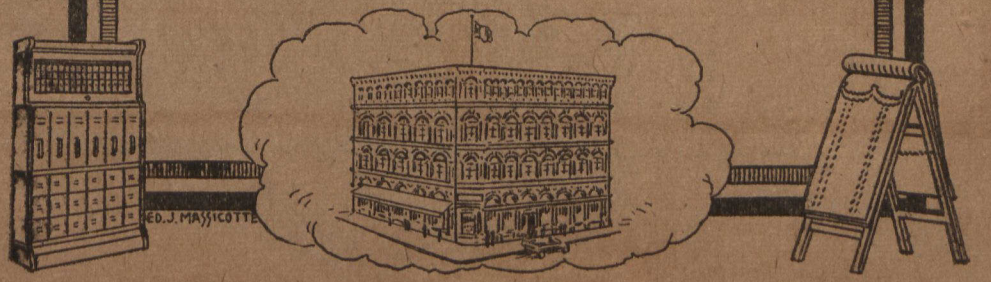
TAPISSERIES. Papiers peints, reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.





Librairie GRANGER FRERES, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTRÉAL.



CE QUE VOUS N'AIMEZ PAS A REPASSER

Les gros articles lourds, draps, couvertes, taies d'oreillers, dessus de traversins, nappes, etc., si vous les envoyez à la

UPTOWN 7640

LIVRAISON DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

TOILET LAUNDRY

seront lavés soigneusement, repassés parfaitement, sans aucun pli et auront un beau fini velouté.

RECOMMANDEE PAR "THE MONTREAL HOUSEWIVE'S LEAGUE"

NETTOYAGE, TEINTURE, "VALET SERVICE".

SOMMAIRE DU NUMERO DE MARS 1917

	Pages
Quelques superstitions	7
La guerre dans les nuages	8
Pour les pompiers	11
La pêche au boche	12
Les dents des rats	12
Un nouveau baromètre	12
TRAVAUX D'AMATEURS :	
Table de bibliothèque	13
Combustible économique	15
Abat-jour	15
L'air humide	15
Trempe des outils	15
Vêtements de caoutchouc	16
Reliure des journaux	16
Albâtre	16
Vernis pour statues	16
Coloration du fer	16
L'enlèvement des vis rouillées	16
Un nouveau sérum contre les clous	17
Deux dons magnifiques	19
Il n'y a que la vérité qui blesse	20
Les antiquités	20
Pour les aviateurs	21
Fiançailles d'enfants. Moeurs grecques	21
LE LANGAGE DES FLEURS. Mois de Mars	23
Le drapeau du roi	26
Massacres d'Hippopotames	27
Noble conduite d'un médecin	28
Comment on enseignait la haine aux allemands	29
Ateliers roulants	30
La culture du bananier	31
Sus aux rats	32
Le spectre qui fit trembler Guillaume	33
Fabrication des clous	33
Le poisson-anguille	34
Il dort depuis la bataille de la Marne	34
ROMAN :	
LE SORCIER, par Henri Germain	35
Un crâne solide	117
La noix de Kola	118
ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Les brutes	119
Définition	119
Erreur n'est pas compte	120
Chapelle dans une tranchée	120
Les premiers hussards	120
Le général et le poilu	121
Coïncidence étrange	121
Une fière leçon	121
L'ancre tire-bouchon	121
Un deuil perpétuel	122
La gloire sous séquestre	122
La crise d'oeufs	122
Gants pour aviateurs	122
L'Humour des Hindous	123
Le front balkanique	123
L'acier	123
La vitesse peinte sur toile	124
MAGIE EN FAMILLE : Le dé magique	125
Ecritures microscopiques	126
Croquis de guerre. La nuit dans la tranchée.	127
Le durcissement du plâtre	129
COURS POPULAIRES : Variétés	131
Une amusante méprise	133
L'effet des explosifs	134
MOSAIQUE : Vivre sans aliments	135
Enseigne phénoménale	135
Une plante vorace	135
Grands marcheurs	135
Femmes-prédicateurs	136
Arbre qui fait éternuer	136
Gardien spécial	136
Commodité des fumeurs	136
L'arbre à boulets	137
Les accapareurs	137
Fenêtres originales	137
L'éclairage du nid	137
Café-baromètre	138
Quelques mâchoires	138
Les centenaires	138
Le plus jeune cocher	138
Une goélette dirigée sans gouvernail	139
Origine de certains noms de fleurs	140
Armes anciennes et modernes	141
La médecine au Cambodge	142
Le danger de lire au lit	144
Fraudeurs de l'électricité	146
Un navire infernal	148
La secte des Lipoviens	150
Diamants célèbres	150
Petits métiers qui enrichissent	152
Valeur des coquillages	154
Anneau japonais porte-chance	156
Hirondelles de guerre	156
Bombes incendiaires	158
Le moine de Ste-Sophie	158
Danger des billets de banque	160
Moyen de juger les distances	160
Faïence et porcelaine	162

THOMAS DUSSAULT,

NOUS AVONS TOUJOURS : LES DERNIERS MODELES

LES MEILLEURES QUALITES, ET LES PLUS BAS PRIX

BOTTIER FASHIONABLE
281, RUE SAINTE-CATHERINE EST
TEL EST 2434 - - MONTREAL

La Revue Populaire

Vol. 10, No 3

Montréal, Mars 1917

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:
Un An: $1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: $1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

Paraît tous les mois

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Quelques Superstitions

Beaucoup de gens croient à des superstitions bizarres, dont personne ne saurait démêler les origines.

Ainsi, il en est qui croient qu'il va leur arriver un malheur, s'il leur arrive, par accident, de renverser une salière.

Combien peu pourrait expliquer les raisons de ces croyances: qu'une salière pleine, renversée sur une table, est le précurseur d'une fâcheuse nouvelle, ou d'un malheur.

Un chercheur érudit a pensé trouver l'origine de cette superstition dans la "*Sainte Cène*," le tableau de Léonard de Vinci. On y voit, en effet, une salière renversée, devant un personnage que son sac de cuir fait aisément reconnaître pour Judas Iscariote, le disciple qui a trahi Jésus.

Ne faut-il pas remonter plus haut pour trouver l'origine de cette superstition et ne date-t-elle pas plutôt des Romains ? C'est ce que l'on croit généralement, car les Romains répandaient bien à tort du sel sur les champs qu'ils voulaient rendre stériles. Peu à peu, l'idée de stérilité évoquée par le sel fut celle de désolation, de malheurs, de ruines.

Dans la Haute Italie, au moyen-âge, les soldats qui détruisaient les villages ou des châteaux pris à leurs ennemis, y semaient aussi du sel pour les empêcher de se rebâtir; toujours le symbole de la stérilité et on voit par ce dernier exemple comme le monde à cette époque croyait à cette superstition. C'est certainement de cette superstition que Léonard de Vinci a pris l'idée de la salière renversée qu'il a mise dans son tableau.

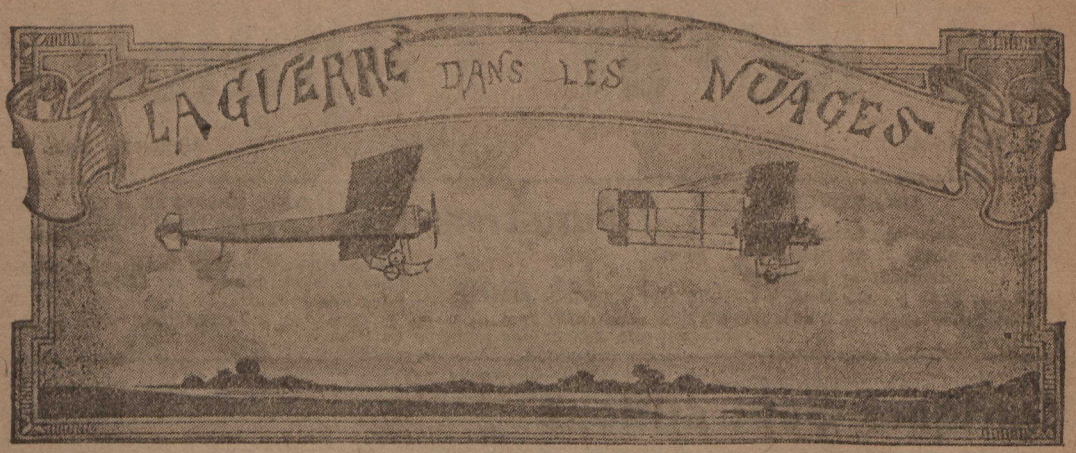
Quant à celle qui consiste à croire qu'il n'est pas prudent d'être treize à table, c'est aussi dans la "*Sainte Cène*" qu'elle a été puisée, croit-on généralement.

Mais là encore, cette superstition est une erreur, car les personnes qui y croient sont persuadées qu'il arrivera malheur à une seule des personnes présentes, quand on est treize à table. Or, des personnes présentes à la "*Sainte-Cène*" ce n'est pas une seule personne qui mourut mais deux. Judas qui se donna la mort après avoir trahi Jésus, son Maître, et Jésus, lui-même, qui par suite de cette trahison, fut arrêté et mis à mort.

Comme on le voit, dans la plupart de ces superstitions, on a beau en rechercher les origines on ne les trouve pas, et toute personne sensée doit en rire ou tout au moins ne pas y ajouter d'importance.

ROGER FRANCOEUR.

ACCOUNTANT'S BRANCH REVENUE
MAR 8 1917
P. O. DEPT., OTTAWA



A MOINS DE TROIS CENTS PIEDS AU-DESSUS DES TRANCHÉES

—o—

Le 7 novembre, un adjudant était parti faire un réglage de tir sur les batteries du bois de La Folie. Un lieutenant observateur l'accompagnait. L'appareil était un Maurice Farman. Ils étaient en train d'opérer et transmettaient des renseignements d'une importance capitale, lorsqu'un monoplan Fokker survenait et cherchait à engager la lutte.

Le lieutenant s'empressait de tirer, puis l'aviateur piquait et l'Allemand n'insistait pas. Mais comme, quand on effectue des réglages, il est nécessaire d'avoir toutes ses idées lucides et de n'être préoccupé par aucun incident accessoire, l'officier réclamait aussitôt l'envoi de biplans de chasse de protection pour faire le guet.

Cette précaution prise, les deux aviateurs continuaient leur réglage, sans plus se soucier des attaques ennemies.

Dix minutes après, le Fokker revint à la rescousse, décidé cette fois à reprendre le combat. Notre pilote se met dans sa ligne et le lieutenant observateur, debout sur son siège, tire avec un flegme admirable et un rare sang-froid contre l'assaillant qui, à moins d'une longueur derrière, mitraille avec abondance l'avion. Ayant fini, l'officier crie : "Piquez !"

Et, toujours debout, il se met à hurler en agitant désespérément les bras. Le pilote croit qu'il a été atteint, s'inquiète, demande la raison de cette manifestation.

— Dame, je lui fais nos adieux ! répond le passager.

Rassuré, l'aviateur pique à fond pendant deux cents verges, au risque de ne pouvoir se rétablir. Le Fokker n'ose le suivre dans une descente aussi périlleuse, et ne peut plus tirer, car il lui est impossible d'obtenir un angle assez prononcé. Il abandonne la poursuite, s'enfuit.

L'OISEAU BLESSE

Les deux Français ont remarqué sur plusieurs endroits de l'appareil des traces de balles, des toiles pendent déchiquetées,

des haubans font un bruit de ferraille. Ils ne savent pas exactement les blessures de leur oiseau, mais sont certains qu'il a été touché et bien touché. Malgré cela, malgré le doute, pour la seconde fois, ils reprennent leur réglage.

Après avoir accompli leur mission, ils rentrent et constatent que le biplan a reçu quinze balles : deux longerons sont sectionnés, une poutre, deux montants, un arc-boutant de gouvernail coupés, ainsi que deux fils de cellule. Les autres projectiles ont déchiré les ailes.

Le tir de l'Allemand avait été vraiment remarquable, encadrant à merveille l'objectif, mais n'ayant pas la chance d'atteindre les passagers que leur présence d'esprit avait sauvés.

Le 9 janvier, le même pilote s'envolait avec son mécanicien. Il se tenait à 6 milles à l'intérieur des lignes allemandes, lorsque, pris sous le feu des canons, un obus de 37 venait percuter sur la magnéto qu'il arrachait avec un morceau du caisson et les tôles d'aluminium du moteur.

Un cylindre était défoncé et l'hélice brisée. Par miracle, les morceaux de celle-ci passaient tout à côté de la queue du dernier T, le brisant, sans atteindre la poutre qu'ils frôlaient. Si celle-ci avait été touchée, c'était la rupture immédiate de l'appareil. D'autre part, quatre fils de cellule étaient cisaillés par des éclats.

LE MOTEUR INERTE

Bien entendu, arrêt subit du moteur. Que faire ? Le vent debout est extrêmement violent. Deux solutions se présentent : ou s'enfoncer plus avant dans les lignes allemandes et se faire capturer en atterrissant, ou "essayer" de rentrer en territoire français en franchissant les tranchées à une hauteur dérisoire et en allant ainsi à une mort presque certaine.

C'est cette dernière décision que le pilote choisit. Et il faut faire vite, car l'appareil, maintenant livré à lui-même et luttant contre un vent qui l'empêche d'avancer, va perdre promptement sa hauteur. L'émotion qu'il vient de ressentir en voyant éclater un obus à ses côtés, l'aviateur doit la dompter et ne point y réfléchir. Du sang-froid ou il ne pourra rentrer.

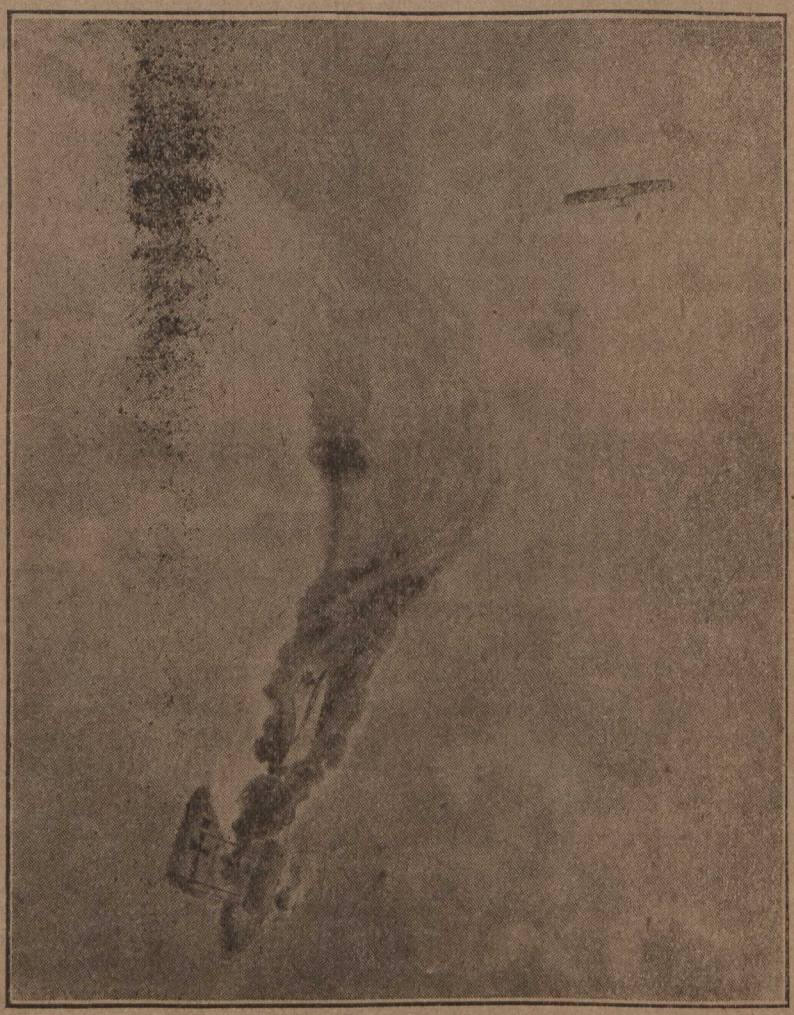
Et c'est dans de telles circonstances qu'on apprécie la beauté du caractère de nos héros de l'air qui, quel que soit le danger qu'ils rencontrent, doivent maîtriser leurs nerfs et leurs pensées pour s'occuper aussitôt de la tactique à suivre.

L'avion, fort heureusement, est à 2,600 verges, mais ce n'est pas considérable étant donné la force de l'ouragan. Le pilote pique juste assez pour que son biplan acquière une vitesse supérieure à celle du vent et le moins possible pour ne pas perdre de hauteur inutilement.

C'est un véritable tour de force, une séance d'équilibre. Enhardis, les Allemands continuent à tirer avec leurs canons jusqu'à ce que l'appareil atteigne 900 verges.

La cible est magnifique et les pointeurs peuvent aisément viser, car là il ne s'agit pas d'accomplir des zigzags, de piquer et monter pour dérouter les artilleurs. Il faut aller tout droit. Le pilote regarde au loin nos tranchées qui l'hypnotisent comme l'acrobate sur fil de fer fixe obstinément un point.

Après les canons, c'est la fusillade qui commence. Les deux voyageurs de l'air voient très distinctement les fantassins allemands tirer de leurs trous et entendent les balles qui sifflent autour de leur



Un drame dans les airs.

tête. Trente-cinq projectiles atteignent l'avion, dont un traverse la carlingue et passe entre les jambes et les mains de l'adjudant, éraflant son pantalon et sa veste de cuir.

DANS LA RAFALE DE MITRAILLE

Devant cette rafale de mitraille, l'aviateur pense que s'il continue à descendre lentement il est sûr d'être abattu.. Elles n'auront servi à rien toutes ces acrobaties auxquelles il se livre depuis des minutes qui semblent des siècles. A rien, sinon à prolonger le supplice.

Il décide de risquer le tout pour le tout. Adieu-va... et le voilà piquant directement vers le sol. Cette descente progressive oblige les tireurs à modifier continuellement leur hausse et diminue les chances d'être atteint puisque la vitesse augmente. Enfin, les tranchées sont survolées, mais l'avion est alors à moins de cent verges du sol. Il passe cependant sans autre dommage et a juste le temps d'aller se poser de l'autre côté, "chez nous", entre les fils de fer barbelés, les boyaux, les tranchées, les trous d'obus.

Le drame n'est pas encore terminé ! Dès que l'appareil se sera posé, il sera pris sous le feu des mitrailleuses ou des canons. Le pilote crie à son mécanicien de sauter le plus vite possible et de s'enfuir.

Celui-ci, pendant le vol, descend sur les patins et avant que le biplan atterrisse, saute à terre. Il faut, maintenant, prendre garde de ne pas capoter pour ne pas être enseveli sous les débris où le canon donnerait le coup de grâce.

Malgré le mauvais état du terrain, tout se passe bien. Dès que l'avion est arrêté, l'aviateur écrase le capot et se précipite sur le sol où il se couche. Puis il regarde: il constate que le bord d'une crête les protège. Tous deux s'enfouissent dans un boyau et partent à quatre pattes.

A ce moment les Allemands commencent à tirer des 77 fusants, mais à 50 verges trop au sud et manquent leur but.

Des fantassins viennent rejoindre les aviateurs dans le boyau, les conduisent dans leur cagna et leur offrent un verre de "gniole" qui les réconforte et les remet de leurs émotions.

Deux sections avaient déjà pris leurs armes pour sortir des tranchées et aller chercher les deux héros s'ils avaient été obligés d'atterrir entre les lignes. D'autre part, devant l'avion en détresse, les braves poilus avaient appelé les brancardiers qui arrivaient en hâte... pendant que ceux qu'ils venaient ramasser buvaient placidement.

Après un instant de repos, en attendant que la rafale d'obus ait cessé, les fantassins allaient, avec les aviateurs, tirer l'avion dans un trou où il fut démonté le surlendemain à la faveur du brouillard.

—o—

POUR LES POMPIERS

Un nouveau costume pour pompiers vient d'être expérimenté avec satisfaction et succès. Il est fait de deux couches de caoutchouc entre lesquelles il y a assez d'espace pour y faire entrer de l'eau. Au-dessus du casque est adapté un tuyau en forme de cercle, percé de plusieurs trous, d'où il tombe de l'eau continuellement, arrosant ainsi le pompier et le préservant contre la chaleur et le feu. Un pompier muni de ce costume a pu résister un quart d'heure au milieu d'un feu sans en avoir été incommodé par la chaleur.

LA PÊCHE AU BOCHE

ON pouvait lire récemment qu'en certains endroits du front où les tranchées sont seulement distantes de quelque vingt verges, des soldats australiens et canadiens, accoutumés au lancement du lasso, employaient celui-ci à détruire les fils de fer barbelés.

Un grappin est placé à l'extrémité du lasso et, jeté avec force, il s'accroche aux fils de fer. On tire le grappin à soi et les fils de fer viennent avec.

Ce procédé original a récemment donné lieu à une scène du plus haut comique. Un ancien cow-boy lança son lasso avec une telle force qu'il dépassa la palissade et tomba juste au milieu de la tranchée allemande.

Le cow-boy, constatant son erreur, voulut aussitôt ramener le lasso à lui et, sentant une résistance inattendue, tira plus fort. Le grappin, en tombant dans la tranchée, s'était exactement planté dans le gras du cou et dans l'épaule d'un des soldats du kaiser, un gros père ventripotent qui pesait sans exagération, ses deux cents livres de chair à saucisses.

On juge de l'éclat de rire, chez les boys en kaki, quand on vit émerger, au milieu de cris perçants, ce spécimen de la kultur germanique.

En quelques minutes, il fut amené dans le "trou" de nos soldats comme un poisson pris à la ligne.

—o—

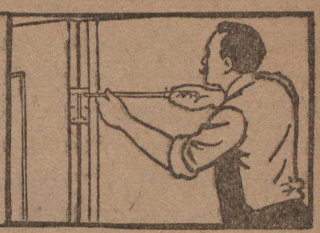
LES DENTS DES RATS

Les rats, les souris et les écureuils sont de continuels rongeurs. Ce n'est pas par besoin de nourriture, comme on le croit en général, mais par nature. Les dents de ces animaux, aussi longtemps qu'ils vivent, s'allongent et deviendraient une vraie gêne pour ces petites bestioles, si elles ne rongeaient sans cesse pour garder à leurs dents la même proportion de longueur.

UN NOUVEAU BAROMETRE

Un baromètre d'un genre nouveau et très curieux est en usage chez les Araucaniens, tribu d'Indiens du Chili. Ce baromètre ingénieux n'est que la carapace d'un crabe qui, à l'état vivant, est de couleur verdâtre. Quand le temps est beau, la carapace devient blanche; quand il est à la pluie elle se couvre de petites taches rouges et elle devient tout à fait rouge si la pluie persiste.

Petits Travaux Faciles et Agréables

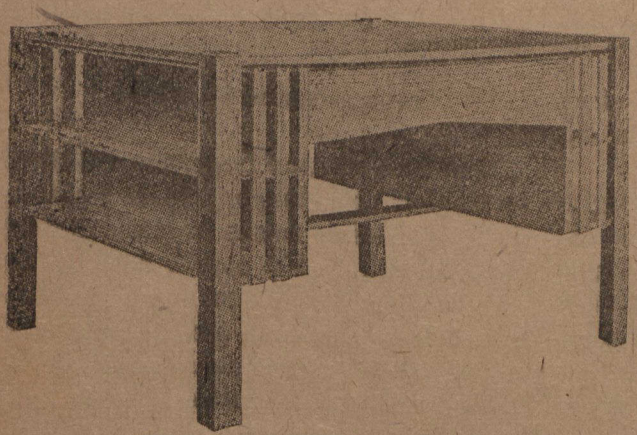


UNE TABLE DE BIBLIOTHÈQUE

Quoi de plus beau qu'un intérieur bien meublé et soigneusement tenu. On aime l'intérieur de son "home", on s'y complaît et la maîtresse de maison est fière de faire voir aux amis visiteurs les meubles et leur agencement dans les différents appartements.

Naturellement tous ces meubles ont coûté fort cher; les riches seulement peuvent les acheter, mais le pauvre se contente d'un assortiment beaucoup plus modeste en raison de la petitesse de sa bourse.

Voici plan et mesures pour fabriquer soi-même une table de bibliothèque qui, une fois terminée, ne nous aura pas coûté aussi cher que si on l'avait achetée toute faite.



La table de bibliothèque terminée.

Il serait préférable d'employer du bois de chêne, mais à défaut, tout autre bon bois de meuble, pourra faire. Pour s'éviter le trouble de couper le bois soi-même, on n'aura qu'à envoyer les mesures suivantes au moulin à scie et vous n'aurez ensuite que la peine de les assembler.

Voici les mesures de la table:

4 pieds (de la table) auront:	2	x 2 x	30¼	pcs
1 Dessus " "	1⅛	x 30 x	42	"
2 traverses d'appui (dessus)	⅞	x 2 x	37	"
2 autres " "	⅞	x 2 x	25½	"
2 morceaux latéraux "	¾	x 17⅛ x	29	"
1 latière (dessous) "	¾	x 2 x	32	"
4 étagères (2 de chaque côté)	¾	x 7 x	29	"
8 latières (avant et arrière)	¼	x 1⅛ x	17⅛	"

Les mesures étant bien coupées, on assemblera tous les morceaux pour voir si rien n'y manque. On commencera ensuite par les pieds que l'on biseautera d'un bout seulement, l'autre restant carré.

Le dessus de la table sera fait de plusieurs morceaux collés hermétiquement de façon à ne faire apparaître aucune trace ou fente.

On aura soin de découper les quatre coins du dessus de la table que l'on adaptera aux quatre pieds au moyen de vis.

Les côtés intérieurs seront également faits de 1 ou- plu-

sieurs morceaux bien collés et vissés à la traverse du pourtour de la table. Une petite écornure faite de chaque bout, permettra de les ajuster plus facilement à la traverse d'en dessous de la table.

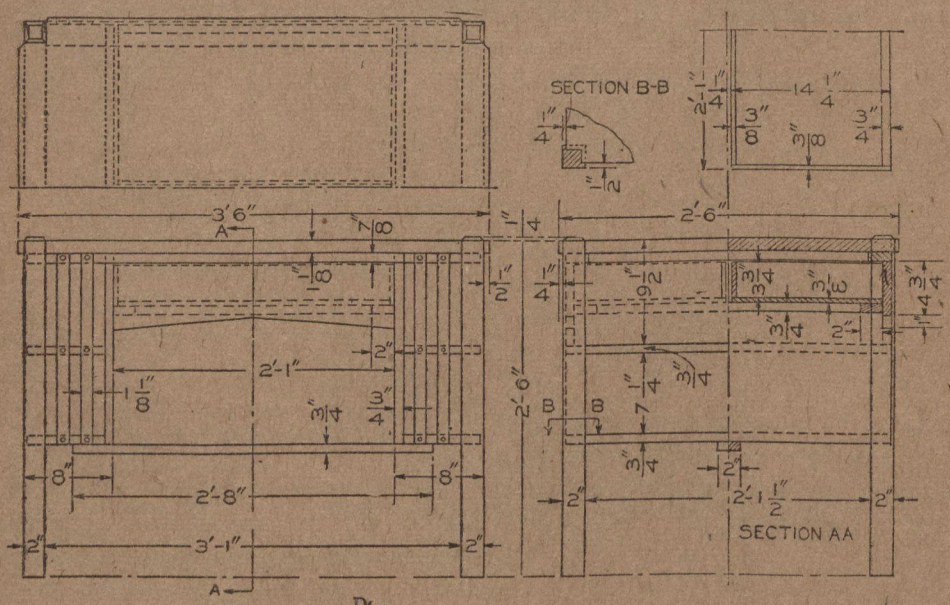
Les étagères seront vissées aux côtés intérieurs ainsi qu'aux pieds de la table. On aura eu soin de faire une petite entaille au coin de chaque étagère qui va du côté du pied de la table.

Une latière allant d'un côté de la table à l'autre, maintiendra et consolidera ainsi la table. Elle sera placée en dessous et ne gênera nullement la personne assise au bureau.

Enfin pour le maintien et la sécurité des livres placés dans les étagères de côtés, on clouera deux petites latières verticales allant de la traverse de la table à la dernière étagère, comme l'on peut se rendre compte par la figure ci-jointe.

La table étant ainsi debout et apparemment terminée, on passera partout du papier sablé pour en enlever les taches, ou bosses laissées par des filaments de colle surtout dans les jointures. Si on omet d'enlever ces petites taches ou défauts, l'ensemble paraîtra mesquin et choquera l'oeil. Vous donnerez ensuite à la table le teint que vous voulez ou qui répondra le mieux à l'assortiment et à la couleur soit des autres meubles, de la bibliothèque ou de l'appartement où vous voulez mettre la table.

—— o ——



Détails de la construction.

POUR RECOLLER L'ALBÂTRE

Pour recoller deux fragments d'albâtre. on emploie un mélange, préparé à chaud, de 100 parties de mastic en larme dissous dans l'alcool, de 100 parties de colle de poisson dissoute dans un peu d'eau-de-vie, et de 25 parties de gomme ammoniaque en poudre ;avant de se servir de ce mélange, il faut le mettre chauffer au bain-marie.

COMBUSTIBLE ÉCONOMIQUE

Voici un moyen pour tirer parti du poussier de charbon que souvent on laisse perdre et qui, même lorsqu'on le met dans une cheminée ou un fourneau, est néanmoins très mal utilisé, car la plus grande partie passe à travers la grille et tombe dans le cendrier sans avoir été brûlée.

Si l'on a, par exemple, dix livres de poussier, on prend dix livres de sciure de bois et autant de terre glaise. On mêle ces substances aussi exactement que possible en les triturant avec de l'eau, comme si on avait à préparer du mortier.

Avec ce mélange, on forme des boules—ou des briquettes si on dispose d'un moule—et on les met sécher dans un endroit à l'abri de l'humidité, pour s'en servir lorsqu'elles seront devenues dures.

Lorsqu'on met ces boules ou briquettes sur un foyer déjà *bien allumé*, elles brûlent lentement en dégageant beaucoup de chaleur.

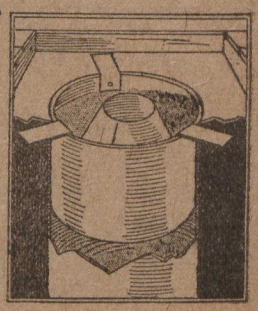
On peut les employer dans un poêle ou un calorifère et elles constituent un combustible très économique.

ABAT-JOUR

Il existe dans le commerce des abat-jour de toutes formes et de toutes couleurs, pour lesquels on emploie les matières les plus diverses. Ne vous laissez pas entraîner, dans votre choix, par les seules apparences; les meilleurs pour travailler sont ceux en verre opaque ou en papier blanc en-dessous; ne vous servez jamais d'abat-jour à couleurs bigarrées offrant des parties claires et obscures.

Pour les abat-jour qui ont une monture métallique avec ressort, ayez soin de ne pas le poser sur le verre quand celui-ci est chaud, car le froid du métal le ferait sûrement casser. On doit le mettre sur le verre avant d'allumer la lampe, afin qu'il se chauffe en même temps.

APPAREIL POUR RENDRE HUMIDE L'AIR DES CHAMBRES CHAUFFÉES À L'AIR CHAUD



Pour entretenir dans un état d'humidité raisonnable l'air d'un appartement chauffé par une fournaise à air chaud, on vient d'inventer un petit appareil destiné à recevoir de l'eau et qui se place dans le tuyau d'air chaud au-dessous du régistre adapté au plancher. Le centre de cet appareil est creux, en forme d'entonnoir renversé, ce qui permet à l'air chaud qui arrive de pénétrer librement dans l'appartement. En ajoutant une petite quantité d'eau dans l'appareil, cette eau au contact de la chaleur, s'évapore lentement et entretient une humidité suffisante et bienfaisante.

TREMPE DES OUTILS EN ACIER

Dans un récipient d'une certaine capacité, mélangez intimement quatre parties de résine et deux parties d'huile de baleine, incorporez ensuite une partie de suif chaud.

Introduisez dans cette masse les objets à tremper après les avoir portés à la température du rouge cerise et laissez-les jusqu'à complet refroidissement; remettez-les ensuite sans les essuyer dans un feu tempéré, à la manière courante.

Ce procédé, usité en Suisse, rend l'acier moins cassant qu'à l'ordinaire.

VÊTEMENTS DE CAOUTCHOUC

Les vêtements de caoutchouc sont aujourd'hui très répandus, et l'on sait qu'ils ont l'inconvénient de se durcir, sous l'influence de causes diverses. Pour leur rendre leur souplesse, il suffit de les tremper dans le mélange suivant:

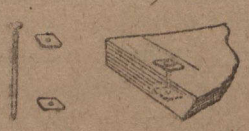
Eau de pluie, 10 parties.

Ammoniaque ordinaire, 1 à 2 parties.

BROCHEZ VOUS-MÊME VOS JOURNAUX

Au lieu d'éparpiller les journaux et magazines que vous lisez, réunissez-les donc de la façon suivante:

On place avec soin les journaux les uns au-dessus des autres, dans l'ordre de leur pagination; avec une alène on perce toutes les feuilles de trois trous, régulièrement espacés, à un ou deux centimètres du dos. Dans chacun de ces trous, on enfonce un petit rivet, dont la longueur est légèrement supérieure à l'épaisseur des publications à brocher. De petites plaques métalliques sont placées sous la tête de chaque rivet et sous la pointe que l'on aplatit à l'aide d'un marteau. Le brochage ainsi obtenu est très solide.



ALBÂTRE

Pour nettoyer les objets d'albâtre on les lave, d'abord avec une dissolution de savon blanc, puis avec de l'eau pure, et l'on termine en les frottant avec une peau bien sèche. Les taches de graisse ou autres s'enlèvent avec de l'essence de térébenthine. On repolit l'albâtre avec du talc en poudre, que l'on trouve chez tous les droguistes et marchands de couleurs, puis avec une pâte de craie tendre mêlée de savon et on le frotte avec du feutre et de la flanelle.

On le décolore avec des dissolutions de sels métalliques ou des décoctions alcooliques de matières tinctoriales.

VERNIS POUR LES STATUES EN PLÂTRE OU IMITATION DE PLASTIQUE

On prend de la cire vierge qu'on fait dissoudre dans de l'essence de térébenthine, et on passe plusieurs couches sur les statues, jusqu'à ce qu'elles refusent d'absorber; on laisse sécher, puis, avec un chiffon de drap, on frotte bien sur les parties saillantes pour donner un brillant ; on obtient par ce moyen de très jolies statues, qu'on peut laisser à toutes les injures du temps sans crainte qu'elles s'abîment.

TRANSMUTATION APPARENTE DU FER, EN CUIVRE OU EN ARGENT

Faites dissoudre du vitriol bleu dans de l'eau, de manière qu'elle en soit bien saturée, plongez dans cette solution un objet quelconque en fer: il se colorera en cuivre. Dans une dissolution de mercure par l'acide marin, plongez un objet en fer, ou étendez la dissolution sur le fer, et le fer se colorera en argent.

PROCÉDÉ POUR ENLEVER LES VIS ROUILLÉES

On enlève une vis rouillée en chauffant la tête de cette vis avec un fer plat que l'on introduit dans la fente de sa tête. Après quelques instants, la vis s'enlève au tournevis sans difficulté.

—— o ——

UN NOUVEAU SERUM CONTRE LES "CLOUS"

NOUS SOMMES TOUS EXPOSES AUX GERMES DE LA MALADIE QUI AFFLIGEAIT JOB

ON croit généralement que les furoncles, vulgairement désignés sous le nom de "clous" proviennent de ce que le sang devient trop chaud dans différentes parties du corps et qu'alors il fermente. Comme conséquence, la plupart des personnes atteintes de furoncles s'empressent d'aller chez un pharmacien ou chez un médecin pour se procurer ou se faire ordonner un *tonique* pour le sang.

C'est principalement à l'époque du printemps que, chaque année, régulièrement, beaucoup de personnes sont sujettes aux "clous", et il leur semble impossible d'éviter ces tumeurs douloureuses, quand arrive cette saison. Aussi, chaque printemps, chez les pharmaciens, c'est un défilé continuel de clients qui viennent y acheter des *toniques* ou autres drogues destinées, disent les annonces, à *purifier le sang* et à éviter la venue de ces "clous".

Quantité de personnes croient fermement que l'on ne peut jamais guérir un "clou" par l'application de remèdes externes, parce que, dit-on, couramment, cela chasse le mal à l'intérieur du corps, et amène d'autres troubles bien plus graves.

C'est là une idée fausse qui est cependant le résultat d'observations exactes. On a remarqué que diverses maladies, telles que la fièvre scarlatine, la rougeole, etc., sont d'autant plus dangereuses que les éruptions qui accompagnent ces maladies sont moins abondantes. C'est un fait bien connu, en effet, que la fièvre scarlatine est sujette à entraîner la mort lorsque l'éruption est à peine visible, ou ne dure que quelques heures.

Mais ces remarques ne s'appliquent pas positivement aux "clous". Ceux-ci peuvent souvent être guéris par des remèdes externes, appliqués à leur surface, et il n'y a aucun danger de les faire rentrer, comme on le croit, quoi qu'en pensent les vieilles personnes.

De nos jours, on voit une foule de personnes, hommes, femmes et enfants, qui paraissent cependant pleins de santé, être fréquemment couvertes de "clous", chaque année au printemps.

Depuis longtemps on savait que les "clous" étaient occasionnés par de petits microbes appelés "staphylocoques", et "streptocoques" qui ressemblent à des grappes de raisin ou à des ressorts de lits; mais, jusqu'à ces derniers temps, l'on ignorait que les "clous" étaient contagieux.

Des observations faites récemment par un médecin d'une des armées autrichiennes, dans laquelle sévssait une épidémie de "furoncles", semblent démontrer d'une

façon absolument certaine que les "clous" sont contagieux. D'après ces constatations les " clous " étaient communiqués d'un homme à l'autre par le lavage en commun du linge de corps.

Les "clous" qui, généralement, commençaient sur le cou d'un homme, infectaient le col de la chemise. Quand les chemises, ainsi contaminées étaient lavées avec celles des autres hommes, 82 pour cent de ces derniers étaient à leur tour couverts de "clous", peu de temps après avoir porté leur linge de corps ainsi lavé.

Parmi ces soldats, les uns avaient ces "clous" sur leurs oreilles, d'autres sur le cou, sur les bras, sur les jambes, dans le dos, etc., et cette épidémie devint tellement grande qu'elle diminua considérablement la force combattive de l'armée, en encombrant considérablement les hôpitaux.

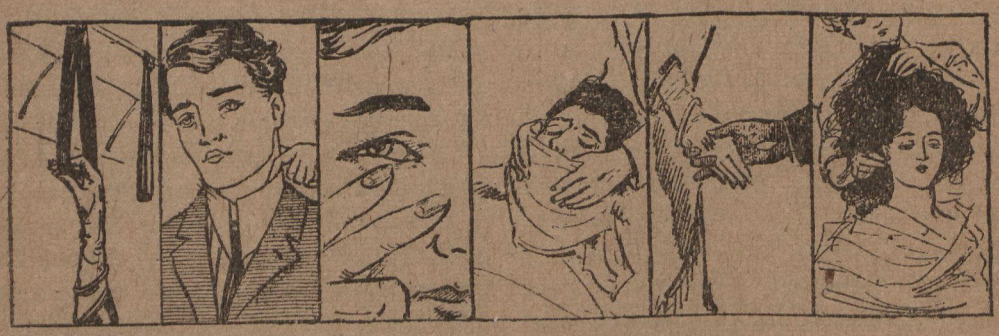
Chose curieuse, la plupart des hommes n'avaient qu'un seul "clou", ce qui amena le docteur à tirer cette conclusion, qui semble exacte, qu'un "clou" peut souvent agir comme un vaccin, et prévenir ainsi dans ces cas la formation d'autres "clous".

Il est donc facile de se rendre compte du danger d'envoyer son linge de corps dans les buanderies où il peut être lavé avec du linge d'une personne ayant eu des "clous". Vous pouvez attraper dans ce cas un petit "clou" qui peut parfois occasionner une tumeur très dangereuse amenant la maladie connue sous le nom de "charbon".

Toutefois, les personnes dont le sang est en bonne condition et dont l'état de santé est excellent, résistent bien mieux que d'autres personnes faibles aux germes du "clou", de même qu'elles sont moins exposées à prendre la fièvre scarlatine, la pneumonie et les autres maladies contagieuses.

Mais ce n'est pas seulement par le linge revenant de la buanderie que l'on peut attraper des "clous". On peut en attraper chez les barbiers, dans les bains publics, dans les tramways et autres lieux publics, etc. Il suffit, pour qu'une personne attrape un "clou", que sa chair soit en contact avec des objets ou du linge ayant été en contact avec un "clou" d'une autre personne.

Chose dont on se doute peu, c'est le



COMMENT LES " CLOUS " SE COMMUNIQUENT

De gauche à droite.—Courroies de suspension dans les chars, linge de buanderie, orgelet, serviettes chaudes chez les coiffeurs, poignées de mains, brosses et peignes.

plus souvent par une simple "poignée de main", donnée à un ami malade, que l'on attrape le germe.

Voici, sur ce point, un fait probant. Un jeune homme qui avait à l'oeil un orgelet, petite tumeur qui ressemble beaucoup au "clou", l'ayant fait aboutir avec son doigt, toucha la main à une jeune fille. Deux jours après la jeune fille avait un "clou" à l'annulaire de la main qui avait touché celle du jeune homme et peu après elle en avait un deuxième. La maladie se répandit rapidement chez les voisins. Tous les membres de sa famille eurent aussi des "clous", et son frère aîné en eut jusqu'à cinq avant d'être guéri complètement.

Les maladies d'estomac, de reins, etc... rendent les personnes plus sujettes à ces tumeurs douloureuses.

Il n'est pas une personne fréquentant des amis qui puisse se dire: je suis robuste, j'ai un sang excessivement pur, je n'attraperai jamais de "clous". Partout où l'on va l'on est exposé à toucher quelques-uns de ces dangereux microbes.

S'il arrive à une personne d'être infectée, qu'elle n'aille pas acheter une quantité de *toniques* ou de *purificateurs du sang*. Au lieu d'aller à la pharmacie, elle doit aller immédiatement chez un docteur pour se faire donner une injection du sérum spécial, tel qu'on en donne maintenant pour prévenir les "clous" et les guérir.

La personne malade, pour éviter de contaminer ses amis ou toutes autres personnes, doit prendre de grandes précautions, se laver fréquemment avec du savon, et ensuite se désinfecter chaque fois avec une solution d'acide borique ou tout autre désinfectant.

Aussitôt que l'on s'aperçoit que l'on est infecté, il faut sans retard se donner des lotions locales antiseptiques et appliquer, sur la partie malade, des compresses imbibées de vaseline boriquée ou autre pommade désinfectante.

Pour tuer les germes des "clous" l'on emploie aussi avec beaucoup de succès le Radium, le Zirconium et les rayons X.

La principale cause de recrudescence de "clous" que l'on constate chaque printemps, c'est la reprise des vêtements légers de la saison précédente; vêtements dans lesquels des germes ont pu se cacher et se développer.

Le seul moyen de se préserver d'une façon certaine contre les "clous" c'est de se faire inoculer le nouveau vaccin contre les "clous". Ce vaccin s'injecte dans le bras de la même manière que l'on injecte le vaccin pour prémunir contre la fièvre typhoïde. On en injecte trois doses à 10 jours d'intervalle chacune, et, par ce moyen, la personne vaccinée est certaine de ne pouvoir attraper aucun clou pendant au moins une période de trois ans à 5 ans.

—— o ——

DEUX DONS MAGNIFIQUES

Un millionnaire américain vient de doter pour la deuxième fois l'Eglise de Sandingham (Angleterre), d'un superbe cadeau. C'est une bible dont la reliure est brodée de dessins en or et garnie de pierres précieuses. Elle est assurée pour 6000 piastres. Son premier don à la même église a été une table de communion, y compris la clôture, tout en argent, en mémoire de feu le roi Edouard VII.

—— o ——

IL N'Y A QUE LA VERITÉ QUI BLESSE

L'EMPEREUR des Huns et le prince impérial au lieu de porter le vulgaire casque à pointe, portent un casque au sommet duquel se trouve l'aigle allemand aux ailes déployées.

Il y a quelques mois le prince impérial traversant l'Alsace s'est arrêté à Strasbourg et comme le cortège qui l'escortait traversait une des principales rues, toute la foule des Alsaciens qui se trouvait là sur son passage *par ordre des autorités* restait muette. Pas d'acclamations,... un silence glacial... A un endroit, un petit alsacien et une petite alsacienne, âgés tous d'eux d'environ 10 ans, se trouvent au premier rang de la foule et attendent avec impatience l'arrivée de la voiture du prince. En la voyant arriver la petite fille, apercevant le prince avec son casque surmonté de l'aigle, s'écrie en s'adressant à son petit compagnon:

Elle.—Pourquoi donc que celui-là a un z'oiseau sur son casque?

Lui.—C'est pas malin; chez nous les cigognes habitent sur les cheminées, ben, chez eux, les oiseaux nichent sur les fourneaux.

La réflexion était si drôle que les applaudissements éclatèrent autour des enfants. Le prince charmé parce qu'il croyait que ces applaudissements lui étaient destinés fit arrêter la voiture, mais les applaudissements cessèrent aussitôt comme par enchantement et un silence glacial suivit ce moment d'enthousiasme.

Le prince froissé chargea un de ses officiers d'ordonnance de s'enquérir du motif qui avait causé cet état de chose. Plusieurs espions mêlés dans la foule des alsaciens ayant expliqué le mystère, les deux enfants ainsi qu'un grand nombre d'alsaciens, de ceux qui entouraient les enfants à cet endroit, furent arrêtés et peu s'en fallut qu'ils ne fussent fusillés; ils s'en tirèrent avec six mois de prison. Quant à l'enfant qui avait fait cette réflexion si drôle il fut arraché à sa famille et transporté on ne sait où; les parents n'ont plus reçu de ses nouvelles.

—— o ——

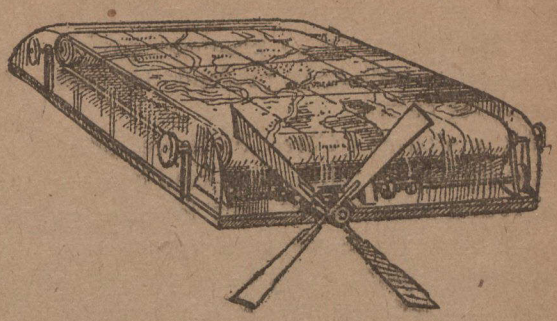
LES ANTIQUITES

L'AUTHENTICITE des antiquités peut être difficilement prouvée, ou du moins est souvent très douteuse. Une riche anglaise, revenue d'Egypte, avait rapporté avec elle un chat en terre cuite qu'elle avait vu déterrer des fouilles de ses propres yeux ce qui ne la faisait douter nullement de son authenticité. Malheureusement un accident brisa le chat; quelle ne fût pas la surprise de la dame de voir que la tête de ce soi-disant chat antique, était bourrée de vieux journaux de Birmingham.

—— o ——

Les plus belles plantations de citronniers que l'on trouve dans le monde sont celles qui existent en Sicile. Les fruits de ces arbres sont les plus beaux que l'on connaisse et le prix d'une acre de terrain planté de ces citronniers atteint le prix de $1,500.

POUR LES AVIATEURS



NOUS vous présentons ici un "dérouleur automatique de cartes" qui est employé avec succès par beaucoup de nos aviateurs militaires. Il a pour but de leur indiquer la route à suivre, tout en laissant libres les mains du pilote et de l'observateur qui sont, par conséquent, toujours prêts pour la manoeuvre de l'appareil ou de la mitrailleuse, si quelque Boche se montre dans les cieux.

La carte de la région au-dessus de laquelle vole l'avion est enroulée sur deux rouleaux parallèles, distants d'une trentaine de centimètres. Placée dans une boîte vitrée, elle est à l'abri de la pluie.

Le dérouleur est automatique et dépend de la vitesse de marche de l'aéroplane. C'est ici que réside toute l'ingéniosité du système: plus vite on vole, plus vite se déroule la carte.

Or, ce n'est pas la force du moteur qui fait dérouler la carte. Vous voyez en avant de la boîte une petite hélice: c'est elle qui fait tout. Elle fonctionne automatiquement, en raison de la résistance de l'air, aussitôt que l'avion se met en mouvement. Elle s'arrête dès que l'avion stoppe.

—o—

FIANÇAILLES D'ENFANTS

—o—

COUTUME DE LA GRÈCE MODERNE

LA Grèce moderne a conservé un usage qui était très répandu autrefois parmi les peuples de l'Europe méridionale. Il a servi de thème ou, dirions-nous plutôt, de prétexte à Shakespeare pour l'un de ses chefs-d'oeuvre les plus célèbres, "Roméo et Juliette"; jeunes et touchantes figures que les siècles suivants, surtout le dix-neuvième, ont chantées. La poésie et la musique ont immortalisé la querelle des Montaigu et des Capulet, ainsi que la mort dramatique des adolescents.

Mais, dans l'histoire de Roméo et de Juliette les événements se sont déroulés contrairement à l'usage dont nous parlons ici ; les Capulet et les Montaigu n'ont pas fiancé les deux héros en signe de réconciliation. Ainsi, du moins, l'a voulu Shakespeare, et c'était beaucoup plus tragique. Aujourd'hui encore, en Grèce, en Serbie, en Albanie, chez ces peuples où

l'autorité administrative et judiciaire reste souvent impuissante à régler les différends, des familles se prennent parfois d'une haine ardente et profonde les unes contre les autres.

Alors s'ouvre l'ère de la vendetta. Dans les lieux publics, aussi bien que sur les routes solitaires, dès que le hasard a mis en présence des hommes appartenant aux deux familles ennemies, les poignards sortent de leurs gaines, le sang coule, et l'on trouve des morts étendus au soleil des forums ou dans l'ombre des forêts désertes.

Puis, les rivaux veulent, selon le mot d'un grand poète, "laver dans le sang leurs bras ensanglantés". Ils se poursuivent ouvertement, ils s'attaquent dans les rues, ils choisissent des jours comme pour des batailles rangées, et la rivalité de ces deux familles trouble la cité tout entière, qui vit comme sous un ciel rouge et noir, dans une buée de sang, et tout enveloppée de deuil. Les tombes semblent germer dans cette ville et s'épanouir comme des fleurs monstrueuses, près desquelles on respire la malédiction.

Mais, un jour, le hasard fait naître une communauté d'intérêts entre les familles rivales, ou, chez l'une ou l'autre, une grande âme, un homme supérieur fait comprendre l'inanité et même l'ignominie de la vengeance. Il est écouté.

On cherche comment la réconciliation pourrait naître : il faut qu'elle sorte d'un acte solennel qui la consacre. Elle doit effacer tous les meurtres anciens, elle doit clore l'avenir de son aurore radieuse d'espérances; c'est à l'adolescence qu'il faut la demander. Les deux familles ne formeront plus qu'un seul faisceau dans l'union future, dans les fiançailles présentes de deux enfants que tous, d'un commun accord et dans une cérémonie solennelle, vont destiner l'un à l'autre.

Les deux familles se réunissent. Les vieillards, courbés par les années, président ; les jeunes femmes viennent avec des poupons couchés dans des corbeilles d'osier ou de bois rares. Les hommes portent leurs plus riches ceintures, leurs culottes de soie, leurs gilets couverts de broderies ; les femmes ont leurs chemisettes aux couleurs éclatantes et leur diadème fait de perles, de paillettes miroitantes.

Le patriarche de l'assemblée se lève, fait un petit discours où il dit que selon la parole du Christ, il faut "laisser les morts ensevelir leurs morts". Il atteste que plus rien ne subsiste du passé, et que tous ne voient plus que l'avenir en ces deux enfants qui se tiennent là devant lui.

Le garçonnet et la fillette portent le costume national. Au diadème de la petite fille est attaché le voile des fiancées qui lui descend sur les épaules.

Le patriarche explique à ces deux fiancés en miniature ce qu'ils peuvent comprendre et qu'à cause d'eux, désormais, il n'y aura plus de batailles ; les deux familles ne formeront plus qu'une seule famille.

Il met au doigt du petit bonhomme et de la gamine les bagues de fiançailles. Puis, tous les assistants se mettent à genoux, les fiancés les imitent. Et seul, debout au-dessus de toutes les têtes, le vieillard, source de tant d'existences, lève les mains au ciel, vers Celui qui est la source de toute vie et il implore pour les fiancés et pour les générations qui sortiront d'eux paix et bonheur.

——o——

On estime qu'il y a au Canada de 200,000,000 à 300,000,000 d'acres de terre couvertes de bois de construction.

LE LANGAGE DES FLEURS

Mois de Mars

MARRONNIER D'INDE

LUXE

Une journée un peu orageuse suffit, au commencement du printemps, pour que ce bel arbre se couvre tout à coup de verdure. Croît-il isolé? Rien n'est comparable à l'élégance de sa forme pyramidale, à la beauté de son feuillage et à la richesse de ses fleurs, qui le font quelquefois paraître comme un lustre immense tout couvert de girandoles. Ami du faste et de la richesse, il couvre de fleurs les verts gazons qu'il protège, et prête à la volupté de délicieux ombrages. Mais il ne donne aux pauvres qu'un bois léger et un fruit amer; quelquefois encore, il lui accorde une faible aumône et le réchauffe de ses feuilles desséchées. Les naturalistes, et surtout les médecins, ont prêté à ce fils de l'Inde mille bonnes qualités qu'il ne possède pas. Ainsi ce bel arbre, comme l'homme riche auquel il prodigue son ombrage, trouve des flatteurs, fait malgré lui un peu de bien, et étonne le vulgaire par un luxe inutile.

LILAS

PREMIÈRE ÉMOTION D'AMOUR

On a consacré le lilas aux premières émotions d'amour, parce que rien n'a plus de charme que l'aspect de ce gracieux arbuste au retour du printemps. En effet, la fraîcheur de sa verdure, la flexibilité de ses rameaux, l'abondance de ses fleurs, leur beauté si courte, si passagère, leur couleur si tendre et si variée, tout en lui rappelle ces émotions célestes qui embellissent la beauté et prêtent à l'adolescence une grâce divine.

L'Albane n'a jamais pu fondre, sur la palette que lui avait confiée l'Amour, des couleurs assez douces, assez fraîches, assez suaves, pour rendre le velouté, la délicatesse et la douceur des teintes légères qui colorent le front de la première jeunesse. Ainsi van Spaendonck lui-même a laissé tomber son pinceau devant une grappe de lilas. La nature semble avoir pris plaisir à faire de chacune de ces grappes un massif, dont toutes les parties étonnent par leur délicatesse et leur variété. La dégradation de la couleur, depuis le bouton purpurin jusqu'à la fleur

qui se décolore, est le moindre attrait de ces groupes charmants, autour desquels la lumière se joue et se décompose en mille nuances qui, toutes venant à se fondre dans la même teinte, forment cette heureuse harmonie qui désespère le peintre et confond l'observateur. Quel travail immense la nature a entrepris pour produire ce faible arbuste qui ne semble fait que pour le plaisir des sens! Quel réunion de parfum, de fraîcheur, de grâce, de délicatesse! Quelle variété de détails, quelle beauté d'ensemble. Ah! sans doute, dès l'origine des choses, la Providence l'avait destiné à être le lien qui unirait un jour l'Europe à l'Asie. Le lilas que le voyageur Busbeck nous apporta de la Perse, croît maintenant sur les montagnes et dans les forêts.

Le rossignol, au retour de ses voyages, en voyant ses thyrses abandonnés mariés aux rameaux de l'épine qu'il chérit, croit avoir à célébrer deux printemps.

AMANDIER

ÉTOURDERIE

Emblème de l'étourderie, l'amandier répond le premier à l'appel du printemps. Rien n'est plus frais ni plus aimable que ce bel arbre, lorsqu'il paraît dans les premiers jours de mars, couvert de fleurs, au milieu de nos bosquets encore dépouillés. Les gelées tardives détruisent souvent les germes trop précoces de ses fruits; mais, par un effet assez singulier, loin de faner ses fleurs, elles semblent leur donner un nouvel éclat. J'ai vu une avenue d'amandiers, toute blanche la veille, frappée du froid pendant la nuit, paraître couleur de rose le lendemain matin, et garder plus d'un mois cette nouvelle parure qui ne tomba que lorsque l'arbre fut entièrement vert.

La Fable donne à l'amandier une touchante origine. Elle raconte que Démophon, fils de Thésée et de Phèdre, fut jeté par une tempête, en revenant du siège de Troie, sur les côtes de Thrace, où régnait alors la belle Phyllis. Cette jeune reine accueillit le prince, s'éprit d'amour pour lui et en fit son époux. Rappelé à Athènes par la mort de son père, Démophon promit à Phyllis de revenir dans un mois, et il fixa le moment de son retour. La tendre Phyllis compta toutes les minutes de l'absence; enfin le jour tant désiré arriva: Phyllis courut neuf fois au rivage; mais, ayant perdu tout espoir, elle y tomba morte de douleur, fut changée en amandier. Cependant Démophon revint trois mois après; désolé, il fit un sacrifice sur les bords de la mer pour apaiser les mânes de son amante. Elle parut sensible à son repentir, car l'amandier qui la pressait sous son écorce fleurit tout à coup; elle prouva par ce dernier effort que la mort elle-même n'avait pu la changer.

PERVENCHE

DOUX SOUVENIRS

Déjà les vents ont purifié l'atmosphère, disséminé sur la terre les graines des végétaux, et chassé les sombres nuages; l'air est vif et pur, le ciel semble plus élevé sur nos têtes, les gazons reverdissent de toutes parts, les arbres se couvrent de bourgeons. La nature va se parer de fleurs, mais d'abord elle prépare le fond de ses tableaux; elle les couvre d'une teinte générale de verdure qui varie à l'infini, réjouit nos yeux et ouvre nos coeurs à l'es-

pérance. Approchons-nous de la lisière des bois, l'anémone et la pervenche y promènent un long réseau de verdure et de fleurs; ces deux plantes amies se prêtent des charmes mutuels. L'anémone a des feuilles molles, découpées profondément et d'un vert doux; la pervenche a les siennes toujours vertes, fermes et luisantes; sa fleur est bleue, et celle de l'anémone est d'un blanc pur, rosé sur les bords. Cette dernière ne dure qu'un jour; elle nous retrace les joies vives et passagères de notre enfance. La pervenche est consacrée à un bonheur durable; sa couleur est celle que préfère l'amitié, et sa fleur est l'emblème des plus doux souvenirs.

TULIPE

DÉCLARATION D'AMOUR

Sur les rives du Bosphore, la tulipe est l'emblème de l'inconstance; mais elle est aussi celui du plus violent amour. Telle que la nature la fait croître aux champs de Byzance, avec ses pétales de feu et son coeur brûlé, elle va dire, malgré les grilles et les verrous, à la beauté captive, qu'un amoureux soupire pour elle, et que, si elle daigne se montrer un moment, sa vue mettra *son visage en feu et son coeur en charbon.* Ainsi un jeune homme naïf, sortant des mains de la nature, présente un hommage sans fard; bientôt façonné par le monde, comme la tulipe par les mains du jardinier, il sera plus aimable, plus enjoué, il saura plaire, il aura cessé d'aimer.

La tulipe, sous le nom de tulipan, ou de turban, coiffe le front superbe de ces Turcs barbares, qui adorent sa fleur et en font l'emblème de l'amour. Idolâtres de sa tige élégante et du beau vase qui la couronne, ils ne peuvent se lasser d'admirer les panaches d'or, d'argent, de pourpre, de lilas, de violet, de rouge foncé, de rose tendre, de jaune, de brun, de blanc, et de tant d'autres nuances qui se jouent, se marient, se rejoignent, se séparent sur ces riches pétales sans jamais s'y confondre.

Dès les premiers jours du printemps, on célèbre dans le sérail du Grand Seigneur la fête des tulipes. On dresse des échafauds, on prépare de longues galeries, on y place des gradins en amphithéâtre, on les recouvre des plus riches tapis, et bientôt ils sont chargés d'un nombre infini de vases de cristal, couronnés des plus belles tulipes du monde. Le soir venu, tout s'illumine; les bougies répandent les odeurs les plus exquises, des lampions de couleur brillent de tous côtés comme des guirlandes d'opales, d'émeraudes, de saphirs, de diamants et de rubis; une quantité prodigieuse d'oiseaux renfermés dans des cages d'or, tous éveillés par ce spectacle, confondent leur ramage avec les mélodieux accords des instruments que touchent d'nvisibles musiciens; une pluie d'eau de rose rafraîchit les airs; les portes s'ouvrent, et les jeunes odalisques viennent mêler l'éclat de leurs charmes et de leur parure à celui de cette fête enchantée.

Les tulipes ont aussi leurs adorateurs en Europe.

Ce fut depuis 1644 jusqu'à 1647 que la tulipomanie exerça son influence en Hollande. Dans ces années, les tulipes y montèrent à des prix énormes et enrichirent beaucoup de spéculateurs. L'espèce la plus précieuse était celle qu'on nommait *semper augustus;* on l'évaluait à deux mille florins; on prétendait qu'elle était si rare, qu'il n'existait que deux fleurs de

cette espèce, l'une à Harlem, l'autre à Amsterdam. Un particulier, pour en avoir une, offrit quatre mille six cents florins, avec une belle voiture attelée de deux chevaux et tous les accessoires; un autre céda pour un oignon douze arpents de terre.

La passion pour les tulipes tournait la tête à tout le monde. Ceux qui ne pouvaient s'en procurer faute d'argent comptant en acquéraient par un échange de terres et de maisons. Les fleuristes et d'autres particuliers qui se mêlaient de la culture des fleurs firent en très peu de temps une fortune immense; dès lors toutes les classes de la société voulurent faire le commerce des tulipes; un parterre de tulipes était le plus grand trésor qu'on pût avoir, et valait autant que le plus magnifique château. On raconte qu'un matelot, ayant apporté des marchandises à un négociant qui cultivait des tulipes pour ses spéculations, reçut de celui-ci pour déjeuner un hareng, avec lequel le matelot s'en alla: en chemin, il vit des oignons dans le jardin; et, croyant que c'étaient des oignons communs, il les mangea tranquillement avec son hareng. Dans ce moment le négociant arriva, et s'écria dans son désespoir: "Malheureux, ton déjeuner m'a ruiné; j'en aurais pu régaler un roi!"

MENYANTHE

CALME, REPOS

Le long de ce lac dont l'eau argentée reflète un ciel sans nuages, voyez-vous ces grappes aussi blanches que la neige? Une teinte rose colore légèrement le revers de ces belles fleurs, et une touffe de filaments d'une grande délicatesse et d'une blancheur éblouissante s'échappe de ces coupes d'albâtre. Aucune expression ne peut rendre l'élégance de cette plante. Mais, pour ne jamais l'oublier, il suffit de l'avoir vue une seule fois se balancer mollement sur le bord des eaux, dont elle semble augmenter la transparence et la fraîcheur. Le ményanthe ne fleurit jamais pendant les jours orageux, il lui faut du calme pour s'épanouir; mais ce calme dont il jouit, il semble le répandre autour de lui.

—— o ——

LE DRAPEAU DU ROI

PEU de gens savent que le Roi d'Angleterre a un drapeau spécial et que lui seul a le droit d'arborer.

Ce drapeau s'appelle le Royal Standard et, comme l'Union Jack, il se compose de trois insignes différents.

L'*Union Jack* est fait de trois croix superposées: la croix de Saint-André, qui représente l'Ecosse; la croix de Saint-Patrick, pour l'Irlande et la croix d'Angleterre ou croix de Saint-George. Dans l'*Union Jack* figurent donc les emblèmes des trois nations dont la réunion forme le Royaume-Uni.

On a voulu, dans l'étendard du roi, rappeler aussi les trois nations différentes par des signes distinctifs et, cette fois, on a pris les emblèmes de la royauté dans chacune de ces trois nations.

Un coup d'œil, maintenant, sur notre dessin et vous y apercevrez la harpe d'Irlande et le lion d'Ecosse (en haut, à droite.) Vous y verrez aussi, dans les deux autres coins de l'étendard, les petits lions qui sont les armes de l'Angleterre.

MASSACRES D'HIPPOPOTAMES

NEUF mille livres de bonne chair et de graisse succulente, c'est,—si l'on se place à ce point de vue purement utilitaire, — ce que représente la figure ci-contre... un joli coup de fusil, comme l'on voit!...

Et, tout bien considéré, c'est encore dans ce but pratique que le meurtre d'un hippopotame est le plus excusable... Car on comprend peu le plaisir que peuvent trouver les sportsmen modernes, qui, du haut des bateaux à vapeur qui longent les côtes africaines, s'amusent à fusiller ces pauvres animaux, en somme assez inoffensifs pour le simple plaisir de les voir couler à pic, et disparaître au fond de l'eau, sans que personne en puisse tirer profit.

Les indigènes de l'Afrique ont, — ou avaient surtout,—des méthodes de chasse plus nobles, bien que l'intérêt seul les guidât. C'est ainsi qu'actuellement encore, dans le Mashonaland, où les affluents du Zambèze forment de petits lacs, hantés par de nombreux troupeaux d'hippopotames, les noirs les capturent de l'originale manière que voici:

Toute la tribu se rassemble autour d'un de ces lacs—le plus petit, s'il est possible, —et tous, hommes, femmes, enfants, portant d'énormes pieux taillés dans la forêt, commencent à entourer les rives d'une formidable palissade.

Cette opération se fait pendant le jour tandis que les hippopotames se cachent au fond de l'eau, ne se montrant à la surface que pour respirer. Au besoin, on les contraint à demeurer en cet état à grand renfort de tam-tams et de vociférations.

Quand vient la nuit, le bruit redouble,

et l'on allume de grands feux, car les animaux, rendus plus hardis, pourraient tenter de s'échapper.

Peu à peu, ainsi, on renforce les clôtures, on construit de grandes plates-formes qui s'avancent sur l'eau... Et enfin, quand tout est prêt, on commence le massacre, à coups de sagaie et de flèches... Les bêtes qui ne périssent pas sous le fer finissent par mourir de faim... Et alors, c'est liesse et bombance pendant des jours et des semaines, car on ne laisse rien perdre,—même pas la peau, qui, entre autres usages, fournit d'excellents boucliers...

Dans d'autres contrées, on les "pêche" au harpon, comme des baleines. Ou bien on les prend dans des trappes, dans des pièges armés d'un lourd fer aigu qui tombe sur l'animal au moment où il vient pâturer dans les roseaux du bord. Enfin, la méthode la plus sûre est encore d'employer le fusil... C'est à ce genre de mort qu'a succombé le spécimen que nous présentons ici au lecteur, et dont l'image est si nettement représentée qu'elle nous épargne une plus longue description.

C'est, comme l'on voit, un bien étrange animal, vestige, semble-t-il, de ces monstres qui ont précédé l'homme sur la terre, et qui, pour la plupart, ne sont connus de nous qu'à l'état de fossiles.

L'hippopotame, lui, n'a pas changé depuis les très lointains âges où il vivait à la surface du globe, jusque dans nos contrées. Aux époques du pliocène, sa race était largement répandue, en effet, sur tout l'ancien continent, et l'on en retrouve, dans le sol même de Paris des débris identiques aux squelettes de l'espèce actuelle.

Aujourd'hui, il n'existe plus exclusivement qu'en Afrique... Bientôt, avec le progrès dévorant de la civilisation, il n'existera plus nulle part... Et l'oeuvre de civilisation qui depuis moins d'un siècle a déjà fait disparaître du globe plusieurs types de grands vertébrés, finira également par avoir raison de ceux-ci,—peut-être les plus étranges et les plus curieux de tous.

—o—

NOBLE CONDUITE D'UN MEDECIN FRANÇAIS

VOICI un mot héroïque, dans sa simplicité et qui prendra place, dans les anthologies, à côté du: "Donne-lui tout de même à boire", de Victor Hugo.

Un médecin militaire français le docteur Triller, se trouvait en Alsace dans les premiers mois de la guerre;—Ce n'est pas lui qui a répété cette anecdote authentique, mais c'est un commandant qui l'accompagnait.—Après un très vif engagement où les français avaient eu l'avantage, le docteur s'avançait en compagnie du commandant, pour porter secours à un colonel allemand, qui gisait, blessé, sur le champ de bataille.

Le colonel avait les yeux fixés sur le groupe. Quand le docteur arriva à sa portée, il se souleva, braqua sur lui son revolver, tira et le manqua.

Et le docteur, comme s'adressant à un malade récalcitrant:

—Voyons, ne faites donc pas l'enfant!

Et il se mit à le panser tout de même.

—o—

Deux pensionnaires, âgés respectivement, l'homme de 74 ans et la femme de 73 ans, viennent de se marier à Mansfield Woodhouse. Le mari avait travaillé 60 ans dans les mines de charbon.

COMMENT ON ENSEIGNAIT LA HAINE AUX ALLEMANDS

LES Allemands ont souvent reproché aux Français les paroles exaltées de leur Marseillaise sublime, et aussi les chants patriotiques qui avaient pour but de préparer la revanche en entretenant dans leur coeur l'amour de la Patrie et du Sacrifice.

Mais, malgré les paroles vives et exaltées, l'on sent toujours dans toutes ces chansons françaises Marseillaise et n'importe lequel des autres chants patriotiques, l'amour de la justice et de la liberté. L'on y voit la haine contre les oppresseurs mais l'on n'y voit jamais prêchés le meurtre ni l'assassinat, l'on y trouve toujours la différence établie entre les tyrans à combattre et les malheureux soldats que ces tyrans obligent à combattre pour satisfaire à leur ambition personnelle.

Pendant que chez les Français l'humanitarisme poussait les esprits vers un idéal de Liberté, d'égalité et de fraternité utopique, chez les Allemands leurs poëtes poussaient les esprits boches vers un idéal contraire, celui d'oppression, de tyrannie et d'assassinat. Comment s'étonner dès lors que dans cette guerre ces soldats, aux cerveaux imbus de haine et d'idées de meurtres, aient commis tant de crimes monstrueux.

Nous citons plus loin le chant sauvage d'un de leurs poëtes Henrich Vierordt. Ce chant, qui depuis plus de 30 ans est national en Allemagne, est l'orgueil de tous les allemands; ils en sont fiers. Ce chant n'est qu'un exemple entre mille autres chants de haine, mais celui-là est le plus connu, ils disent avec orgueil que c'est leur *Marseillaise* à eux, et qu'elle vaut mieux que la Marseillaise française.

Ah, les bandits ! Comment osent-ils comparer un pareil chant d'assassins et de sauvages au plus beau et au plus grandiose chant de patriotes qui existe au monde.

Mais on les tient, on les aura, comme disent les soldats au front, et ces barbares qui ont commis tant de crimes, sans doute ordonnés par leurs officiers, mais aussi sous l'influence de leur état d'esprit façonné par de telles chansons criminelles, reconnaîtront leur erreur.

Ils verront les français, pénétrer en vainqueurs dans leur pays, au chant de la Marseillaise héroïque, et ils verront que ce n'est pas pour les opprimer et les martyriser, mais bien, au contraire, pour les soustraire au joug du Kaiser infernal qui est leur seul tyran.

Ecoutez ce chant de haine, leur chant national préféré:

O toi, Allemagne, maintenant hais!
Avec un coeur de fer, égorge des millions
d'hommes de cette race diabolique
Et que jusqu'au ciel, plus haut que les monts
S'entassent sa chair qui fume et ses os fracassés.
O toi, Allemagne, maintenant hais!
Bardée d'airain, ne fais pas de prisonniers, et pour chaque ennemi, baïonnette au coeur!

Rends-les tous, l'un après l'autre muets!
Change en déserts tous les pays qui te servent de ceinture!
O toi, Allemagne, maintenant hais!

Quand on a lu ce chant horrible, chant que tout allemand était fier de chanter avec exaltation, on peut bien se dire qu'on a le droit, nous aussi de haïr les allemands, car quelque forte soit notre haine, elle ne nous servira qu'à nous inciter au courage indispensable au soldat qui combat pour la liberté.

Depuis longtemps les allemands haïssent les français, car cette haine leur est enseignée à l'école sur un mot d'ordre supérieur. Nous en trouvons une preuve dans cette strophe magnifique que le grand poëte français Lamartine, a écrite, dans son temps, sur eux et sur leur langue :

Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
La pensée y descend dans un vague profond,
Et leur coeur est semblable au puits de la Sirène,
Où tout ce qu'on y jette, amour, bienfait ou haine
Ne remonte jamais du fond.

Et c'est bien vrai! L'amour, les bienfaits, la haine restent au fond de leur coeur, mais cette dernière, la haine, accumule, grossit et remplit toute la place; on n'en peut douter quand on a lu leur hymne abominable.

C. G.

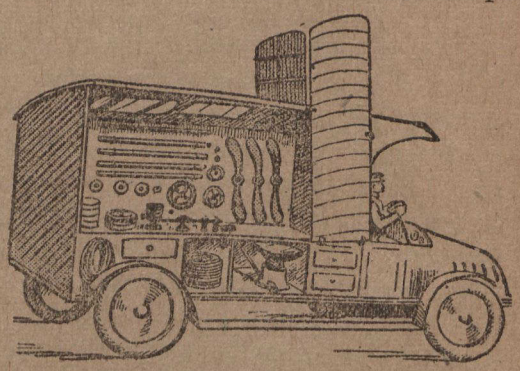
—— o ——

C'est aux Etats-Unis qu'il y a le moins d'aveugles. On en compte à peu près 57,000. Si on calcule ceux du monde entier, on compte environ 2,390,000 aveugles.

ATELIERS ROULANTS

ON a constaté maintes fois avec satisfaction qu'en ce qui concerne l'aviation, les alliés n'ont pas été pris au dépourvu.

Or, ce ne sont pas seulement les machines volantes qui peuvent témoigner de l'ingéniosité française: tous les journalistes "neutres" qui ont été admis à visiter les armées de France, ont été particulièrement impressionnés par les "ateliers roulants" qui permettent d'exécuter, en n'importe quel endroit du front, les réparations les plus délicates nécessitées par les aéroplanes.



Inutile de le dire, ces ateliers roulants sont tous des automobiles, de vastes et rapides fourgons qui contiennent, avec une équipe d'adroits mécaniciens, une forge, des tours et tous les outils désirables.

Toujours prêts à s'élancer sur les lieux où s'est produit un accident, ces ateliers sont pourvus de toutes les pièces de rechange nécessaires; ils transportent même des ailes et des hélices et les parties essentielles d'un moteur.

Au milieu du toit de ces camions se trouve une fenêtre par laquelle un observateur suit continuellement le vol des avions.

Enfin, certains de ces ateliers sont munis de la télégraphie sans fil.

LA CULTURE DU BANANIER

Constatation curieuse: les savants n'ont pas encore pu établir si le bananier était d'origine asiatique ou africaine. Quand les Espagnols débarquèrent aux Antilles, ils y constatèrent l'existence de plantations de bananier.

Mais, d'autre part, les premiers explorateurs des Iles de la Sonde et des Philippines purent se rendre compte que les indigènes de ces régions se livraient à la culture du bananier depuis un temps immémorial.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de cette culture, qui joue un rôle si important dans la vie de régions tropicales.

Rappelons que le bananier, dont la hauteur varie, selon les espèces (on en compte plus de quarante), entre 3 et 25 pieds, se reproduit par rejetons, qui poussent sur les racines tout autour du tronc.

Quand un colon veut établir une bananerie, il choisit un terrain couvert d'humus, abat une bonne partie des gros arbres, détruit complètement les arbustes et les broussailles, et plante ces rejetons en laissant entre eux un intervalle de 12 pieds environ.

Désormais, il n'aura plus à s'occuper de sa plantation, sauf pour empêcher les mauvaises herbes de pousser autour des jeunes plants. Ceux-ci poussent avec une rapidité dont on ne trouve pas d'exemples dans la vie végétale.

Voici un tronc que l'on vient de trancher, à 10 h. du matin. Vingt minutes plus tard, le coeur commence déjà à faire saillie au-dessous de la coupure!

Cette saillie se développe en hauteur à vue d'oeil, et, le soir du même jour, à 6 h., soit huit heures après la décapitation du tronc, celui-ci présentait déjà une sorte de rejeton d'aspect impressionnant.

Enfin le lendemain soir, à 5 h., soit trente et une heure après l'abatage, la souche était couronnée du gracieux panache de feuilles que montre notre photographie.

LA CULTURE DU BANANIER
38 *heures après l'abatage la souche est couronnée d'un gracieux panache de feuilles.*

Au moment de la transplantation, les plants de l'espèce commune ont environ 2 pieds ½ de hauteur. En l'espace de six semaines, le bananier atteint celle de 20 à 25 pieds et cesse désormais de produire des feuilles. En leur lieu et place, s'élance bientôt de la couronne un épi dont la pointe donne bientôt naissance à un énorme bouquet de fleurs rouges qui se transforment en fruits.

C'est le *régime*. On le cueille quand les fruits ont atteint leur développement normal, mais sans attendre la maturité, car ils pourriraient pendant le voyage.

Le régime une fois cueilli, le tronc est tranché au ras du sol, et le cultivateur laisse à sa place un ou plusieurs des rejetons qui ont poussé sur les racines. Généralement, on conserve quatre rejetons d'âges différents, pour que la bananerie produise des fruits d'un bout de l'année à l'autre.

—— o ——

SUS AUX RATS

VOULEZ-VOUS une occupation lucrative ? Désirez-vous, sans quitter votre emploi, augmenter vos revenus ? Passez vos heures de loisirs à chasser les rats. Semez de bons pièges dans vos caves ; faites élire domicile dans le grenier à quelque bon chat bien dressé, et non seulement vous protégerez ainsi vos provisions, vos planchers et vos cloisons, non seulement vous vous protègerez vous-même contre les mille maladies infectieuses que propagent ces infects animaux, mais encore vous gagnerez de l'argent.

En effet, on utilise aujourd'hui la peau des rats dans de fréquentes occasions.

L'industrie de la maroquinerie s'en empare de plus en plus. De riches reliures de livres, d'élégants porte-monnaie, ne sont pas faits avec autre chose que de la peau de rat.

Le croiriez-vous, mesdames ? Vous à qui ces répugnants animaux font tant horreur, il vous arrive de promener leur pelure au bout de vos doigts sous la forme d'un gracieux sac à mains. Je dirai plus : certains gantiers remplacent les autres peaux, devenues trop chères, par la peau de ces rongeurs et en font des gants qui, d'ailleurs sont d'un excellent usage.

Quant aux fourreurs, c'est une véritable débauche qu'ils font des peaux de rats de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Baptisés de noms ronflants, on nous les offre pour des fourrures venant de pays lointains, et nous nous empressons de les acquérir à des prix très divers, suivant l'apprêt qu'ont subi ces peaux. C'est ainsi que certains vêtements, et non des moins chers, soi-disant en loutre, sont tout simplement obtenus à l'aide de tout un troupeau de ces vilaines bêtes qui font le désespoir et la ruine des campagnes et dont les peaux ont été soigneusement travaillées et teintes.

Décidément, la mode a du bon, puisque en multipliant l'emploi des fourrures, elle nous a obligés, pour parer à la disette de certaines peaux qui disparaissent de plus en plus, à chasser cet ennemi dangereux qu'est le rat.

Tant que cette chasse ne pouvait rien rapporter, nous restions dans une torpeur inexplicable ; mais aujourd'hui qu'il est des marchands pour acheter ces cadavres, consentons enfin à nous défendre contre les fièvres, la peste même, que peuvent nous transmettre ces ignobles rongeurs.

——o——

LE SPECTRE QUI FIT TREMBLER GUILLAUME

IL est permis de ne pas croire aux fantômes. Pourtant, on rencontre peu d'Allemands qui trouvent la force de sourire, quand on leur parle de la *Dame blanche*, de Hohenzollern. On affirme, en effet, en pays boche, que l'apparition de la *Weisse Dame* est inévitablement un présage de mort pour un Hohenzollern, ou signifie qu'une grande calamité va frapper l'Allemagne.

Qu'y a-t-il au juste au fond de cette légende et quelle est son origine?

On dit que la Dame blanche hante le palais du kaiser à Berlin et qu'elle est le fantôme de la femme d'un prince germanique. Ce prince, dans un accès de colère, avait fait emmurer vivante son épouse dans le château.

Ce crime remonte à bien des années et la Dame blanche s'est déjà montrée de temps en temps. On raconte à la cour impériale que sa dernière apparition prit place en 1840, sous le règne de Frédéric Guillaume III. Une nuit, on trouva une sentinelle évanouie dans un des couloirs du palais. Quand il fut ramené à lui, le soldat raconta que la "Dame blanche" était passée à côté de lui.

Cette même nuit, Frédéric Guillaume tomba subitement malade: il mourut quelques heures après.

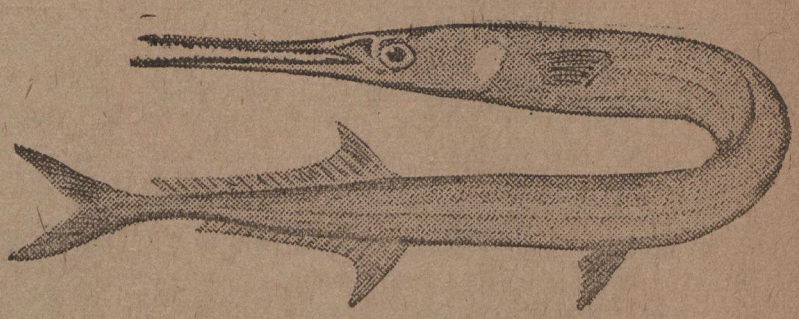
Il paraît que Guillaume II, l'empereur actuel, fatigué par les préoccupations de la guerre et en proie à des troubles nerveux, a manifesté en différentes occasions la crainte de voir la "Dame blanche." Sur ses ordres, on tient l'électricité allumée dans tous les couloirs du palais "car la Dame blanche n'apparaît jamais que dans l'ombre", dit la tradition.

———o———

FABRICATION DES CLOUS

AUTREFOIS, les clous se fabriquaient en métal au moyen du marteau, c'étaient des bandes plus longues que larges, que l'ouvrier façonnait et coupait ensuite à la longueur voulue. Ce système était fort long. L'ouvrier le plus capable pour faire un clou mettait une minute et demie. Aujourd'hui ils sont en acier faits par des machines automatiques perfectionnées qui font les clous en raison de un par seconde. Un homme peut conduire trois de ces machines à la fois.

LE POISSON-AIGUILLE



CHEZ les poissons, comme chez les animaux, on trouve des êtres aux formes bizarres et étonnantes.

Notre gravure représente un de ces poissons monstrueux que les pêcheurs aiment peu à rencontrer. Sa forme particulière lui a fait donner le surnom de "poisson-aiguille", surnom qui décrit bien le nez effilé et les yeux ronds et étincelants de ce monstre marin long et mince.

C'est un dangereux voisin pour les pêcheurs dont il détruit les lignes de pêche avec une habileté surprenante, en promenant son museau effilé tout le long de ces lignes.

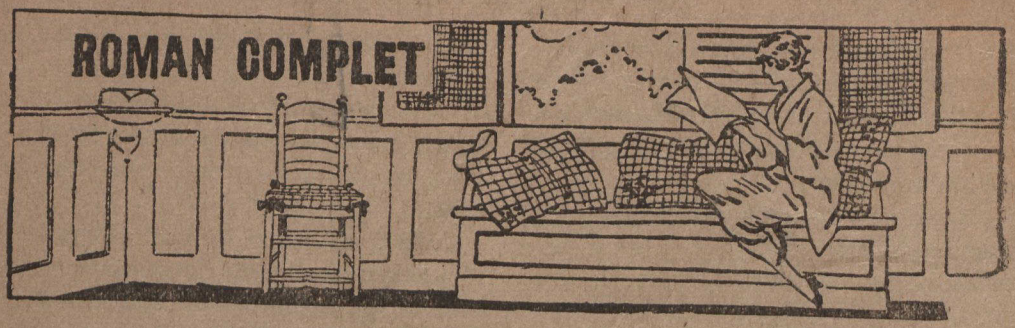
Quand la présence d'un de ces poissons est signalée dans des endroits fréquentés par des pêcheurs, ceux-ci font tout leur possible pour le capturer; mais ce n'est pas chose facile, car il est d'une habileté étonnante à éviter les appâts destinés à le prendre. Son vrai nom, son nom scientifique est le "Tylosurus acus", mais il est surtout connu par son surnom de "poisson-aiguille". Il se trouve en abondance tout le long des côtes du Mexique, où il est la terreur et le désespoir des pêcheurs.

—o—

IL DORT DEPUIS LA BATAILLE DE LA MARNE

AU mois de décembre dernier (1916) le professeur Verger, devant la société de médecine et de chirurgie, a décrit le cas curieux d'un chanteur de 31 ans, qui est en état de léthargie depuis vingt-sept mois. Le patient faisait partie des troupes mobilisées pour la bataille de la Marne. Il a disparu, mais a été retrouvé peu après en Bretagne, et depuis ce moment il dort, les paupières fermées, la respiration régulière, mais le pouls rapide. La description donnée par le professeur Verger, explique que le patient est sensible aux excitations, les stimulants produisant une faible réaction insuffisante cependant pour interrompre le sommeil, et il est possible de lui administrer de la nourriture liquide; c'est de cette façon qu'on lui conserve la vie depuis 27 mois.

Le professeur Verger termine en disant que c'est un cas de léthargie hystérique, et qu'il est probable que l'homme se réveillera un jour et reprendra sa vie normale.



LE SORCIER

PAR HENRI GERMAIN

—o—

CHAPITRE PREMIER
LE TESTAMENT

NEUF heures du soir sonnaient.

DE courts silences angoissants pesaient par intermittences, dans la chambre où le père Thommeré, inerte sur son vieux lit de bois, semblait agoniser.

Dans la pièce, mal éclairée par une petite lampe à pétrole, deux personnes se tenaient au chevet du vieillard mourant: une femme aux cheveux déjà blancs, mais d'apparences robustes encore, et un homme de cinquante ans environ, vêtu comme un bourgeois, aux traits durs, à la physionomie soucieuse.

Tous deux considéraient sans parler, mais avec des expressions très différentes, le moribond dont le souffle court s'entendait à peine, durant les rares et courtes accalmies de la tempête.

La servante pleurait, la tête basse. L'homme, le front barré de plis, rivait son regard aigu sur le malade, comme pour fouiller son esprit et deviner ses dernières pensées.

Soudain, il se tourna vers la femme, absorbée par son chagrin :

— Ma bonne Marton, lui dit-il à voix basse, j'ai grand besoin de causer un instant avec vous.

— Ben, je ne dis pas non, Mossieu le docteur, répartit la brave femme d'une voix chevrotante d'émotion. Seulement, c'est-y ben pressé ?

— Certes, sans cela je ne vous le demanderais pas en un pareil moment.

— Et ça va t'y troubler le repos de mon pauv'maître ?

— Oh ! son repos, à présent !

— Tout de même, s'il entend ?

— Eh bien, passons dans une autre pièce.

— Y va p't'être ben trépasser pendant ce temps-là ?

— Que voulez-vous, ma bonne Marton, la fin de mon vieux cousin Thommeré est maintenant inévitable. Songez qu'il a quatre-vingts ans.

— C'est juste.

— Je doute même qu'il puisse encore nous dire, à vous ou à moi, la moindre parole utile ou raisonnable. Allons, venez ? acheva le médecin d'un ton empreint d'autorité.

— La servante, subjugée, se leva, prête à suivre son interlocuteur.

— De la lumière ? ordonna celui-ci.

Marton s'empressa d'allumer une bougie. Et, précédant le docteur Ménard, elle pénétra dans une petite chambre contiguë à celle du malade.

— **A présent, causons vite et bien**, commença le praticien.

— Je vous écoutons, Mossieu le docteur.

— Quel âge avez-vous, Marton ?

— J'aurons cinquante-huit ans à la Chandeleur.

— Vous êtes depuis trente ans au service de mon cousin Thommeré, n'est-ce pas ?

— Comme vous dites, Mossieu le docteur.

— Eh bien, va-t-il au moins vous laisser quelques rentes en mourant ?

— Je savons point, mais je crois bien que non.

— Pourtant il est riche, très riche même. N'a-t-il pas gagné beaucoup d'argent avec son commerce de bestiaux ?

— Oh ! pour ça, oui, beaucoup. Je l'ons vu souvent acheter des tas de papiers coloriés. Il appelle ça des valeurs. Y en a plein le secrétaire.

— Je m'en doutais, fit le médecin entre ses dents.

Il reprit plus haut :

— Et il ne vous laisserait pas de quoi vivre, à vous, une brave femme qui vous êtes toujours dévouée pour lui ? Ce serait injuste, indigne !

— Vous croyez ?

— Ça ne doit pas être, voilà mon opinion.

— Bien sûr, c'est pas ben généreux. Mais mossieu Thommeré est le maître de son argent, pas vrai ? Il m'a toujours ben payé mes gages, j'ons rien à lui réclamer.

— Ainsi, il vous laisserait sans ressources pour votre vieillesse. Encore une fois, c'est indiscutable, je ne le souffrirais pas.

Sur cette dernière affirmation, jetée d'un accent indigné, le médecin fit une courte pause, comme pour juger de l'effet produit sur l'esprit de son interlocutrice.

Celle-ci ne pleurait plus. Frappée en son point sensible par les remarques du docteur, elle réfléchissait amèrement.

Certes, plus d'une fois depuis la maladie de son maître, elle avait songé, non sans de sombres appréhensions, au dénouement fatal qui devait la laisser complètement dépourvue, après trente années de bons et loyaux services.

En soi, elle estimait comme le docteur Ménard, que ce long dévouement valait une récompense suprême, l'assurance d'une vieillesse désormais exempte de soucis matériels.

Pourtant elle n'avait rien demandé. Elle pensait, comme elle venait de le dire si simplement, que le père Thommeré possédait le droit strict de ne rien lui laisser.

Cependant le docteur l'observait avec une attention soutenue. Il jugea sans doute, d'après sa physionomie, ses regrets suffisamment excités.

— Non, affirma-t-il de nouveau, je ne laisserai point s'accomplir une pareille iniquité, ma bonne Marton. Heureusement vous avez eu la bonne idée de m'appeler à temps.

...Cependant, avant d'agir, il faudrait être certain de ne pas se tromper.

— Bien sûr.

— Mon cousin Thommeré a dû faire un testament ?

— Je crois bien que oui.

— L'a-t-il déposé chez son notaire ?

— Je ne le pensons point.

— Donc, ce serait un testament olographe, placé tout simplement dans le secrétaire ou un autre meuble ?

— Ça se pourrait bien, des fois.

— Possédez-vous les clés de ce secrétaire ?

— Non, elles sont sous le traversin de not'maître.

— Bon, ça suffit. Attendez-moi un instant, ma bonne Marton, je vais voir.

Et sans attendre l'acquiescement de la vieille servante, fort troublée par le chagrin et le souci de ses intérêts, et d'ailleurs intimidée par ses façons autoritaires, le docteur sortit de la pièce sur la pointe des pieds.

Sans bruit, il pénétra dans la chambre de l'agonisant, s'approcha du lit, les prunelles rivées sur la face livide du vieillard immobile. Puis, il glissa doucement la main droite sous le traversin.

Il sentit bientôt un trousseau de clefs, l'attira lentement, en prenant les plus grandes précautions.

Ses yeux brillaient étrangement, un rictus fermait ses lèvres minces.

Cependant un faux mouvement fit se heurter entre eux les objets d'acier ; un bruissement métallique troubla le lugubre silence momentané.

Le docteur Ménard tressaillit, devint pâle, s'immobilisa durant quelques secondes.

Son regard vira de nouveau vers le moribond. Et soudain, comme le vent hurlait dans la cheminée, un frisson le secoua de la tête aux pieds, sa face blêmit, ses yeux parurent s'agrandir de stupeur.

Le mourant venait de tourner la tête, ses prunelles ternes se rivaient sur celles de son parent, s'avivaient par degrés de lueurs dures, méprisantes.

Le médecin voulut fuir ce regard accusateur, brusquer la situation.

D'un geste bref, il attira complètement le trousseau, le serra fortement dans ses doigts nerveux.

Au même instant, la main sèche du moribond lui saisit le poignet, s'agrippa sur la sienne, les doigts écartés comme des tentacules.

Voleur ! Voleur ! gémit le vieux normand.

L'étreinte, l'accusation paralysèrent de nouveau le docteur, dont les traits se crispèrent en une contraction hideuse, où se reflétaient la cupidité, la haine, l'effroi.

Un sursaut d'épouvante, un soubresaut intérieur de sa conscience le soulevèrent d'un égarement fugace mais invincible.

Au même instant, la maison, secouée par une rafale, trembla de la base au faîte.

Et cette sorte de secousse engendra la réaction brusque, entière, dans l'esprit de Ménard. D'un mouvement brutal, il se dégagea, rejeta l'étau vivant, mais débile, qui l'enserrait, et recula d'un pas, maugréant cette insulte horrible :

— Crève donc, vieux brigand !

La tête du mourant roula sur les oreillers, sa face devint complètement exsangue, ses paupières se fermèrent, il retomba dans son immobilité.

— L'aurais-je tué ? murmura Ménard secoué d'un long frisson de terreur.

Il se pencha anxieux, l'oeil scrutateur.

Un souffle faible, haletant, fusait encore entre les lèvres entr'ouvertes du vieillard.

Il se détourna d'un mouvement sec, s'approcha rapidement du secrétaire, l'ouvrit, vint prendre la lampe et d'un regard aigu examina le contenu du meuble.

Une enveloppe blanche attira de suite son attention. Il la saisit, lut en hâte ces mots fatidiques : "Mon testament" et sourit, tandis qu'une lueur de triomphe s'allumait en ses prunelles grises comme de l'acier.

Très vite il referma le secrétaire, repla-

ça la lampe et sans prendre de précautions cette fois, il remit le trousseau de clés sous le traversin.

De nouveau le vent hurla sinistrement, les volets trépidèrent, la maison tout entière gémit, comme irrémissiblement atteinte.

Ménard, très impressionné, quitta la chambre, se retrouva face à face avec la vieille Marton.

La brave femme parut aussitôt frappée de l'expression étrange de sa physionomie.

— C'est-y que not'maître est mort? demanda-t-elle, tremblante de peur.

— Non, non, ma bonne Marton, mon pauvre cousin dort, répartit le médecin d'un accent hypocritement apitoyé.

— Eh bien, dans ce cas, avez-vous vu ce que vous vouliez voir ?

— Oui, voici le testament, nous allons l'examiner ensemble.

Puis, tout à fait remis de ses émotions récentes, Ménard décacheta l'enveloppe.

— Ecoutez-moi bien, fit-il ensuite.

Lentement, scandant les mots à dessein, il lut ceci.

"Je soussigné, François Thommeré, agé de soixante-seize ans, sain de corps et d'esprit, n'ayant point d'héritiers directs, déclare, par le présent, instituer légataire universel de tous mes biens, Monsieur Jean-Louis Lourties, mon cousin, qui fut toujours un bon parent et un brave homme.

"Fait en double ce 18 mai 1902, en ma maison de Vierville-sur-Mer (Calvados).

François THOMMERE."

— Louis Lourties.. le rebouteux! s'exclama le docteur Ménard, impuissant à contenir sa colère et sa déception.

Lui, lui, un personnage pareil.., un sorcier... un escroc !

Ainsi, je suis déshérité, ma fille n'aura rien... rien du tout !...

Ce n'est pas possible..., ça ne sera pas, non, non, je ne veux pas de ça.

Et regardant la vieille servante stupéfaite, droit dans les yeux, il reprit, la voix âpre :

— Vous voyez, Marton, vous êtes volée... volée... comme moi. Et ceci au profit d'un individu inavouable... d'un misérable qui trompe les gens par des sortilèges... qui essaie de me prendre mes clients... de me réduire à la misère !...

— C'est ben vrai qu'on l'appelle le Sorcier, ce mossieur Lourties. Mais pourtant, puisque c'est la volonté de not'maître de le faire hériter, j'y pouvons rien.

— Eh bien, moi, je m'insurge contre cette volonté. Au nom de la justice, de la morale. Et d'ailleurs, pour vous aussi, Marton, au nom de la reconnaissance. Songez que sans ce ridicule papier, j'hériterais de moitié avec mon indigne cousin Lourties. Oui, de la moitié de la fortune du vieux Thommeré.

— P't'être ben.

— Or, il s'agit de deux ou trois cent mille francs au moins.

— C'est ben possible, mossieu le docteur.

— Alors, je le répète, si ce mauvais bout de papier n'existait pas, j'aurais droit à une part de ces richesses.. Et là-dessus, ma bonne Marton, je vous donnerais volontiers vingt mille francs pour vous faire des rentes.

— Vingt mille francs !... C'est-y Dieu possible ?

La vieille servante écarquilla les yeux, éblouie.

— Je vous les promets formellement. Et encore la maison où nous sommes en ce moment.

— Avec tout ce qu'il y a dedans ?

— Oui, je vous laisserais les meubles.

— Ah ! ça, mossieu le Docteur, ça serait quasiment une grande bonté de vot' part. Vous êtes meilleur que not'maître tout de même.

— N'est-ce pas, Marton ?

— Ben oui, seulement voilà... ça se peut point ; non, ça se peut point.

Et la brave servante baissa la tête, en croisant ses mains en signe d'accablement.

— Pourquoi cela ne se peut-il pas ? demanda Ménard, insinuant et rusé.

— Ben, pardine, à cause de ce satané morceau de papier.

— Sans doute. Mais nous sommes seuls à l'avoir vu ?

— Ça se pourrait ben des fois. Not'maître ne confiait guère ses affaires aux étrangers.

— Alors, en le détruisant, personne ne saura jamais qu'il a existé ?... Comprenez-vous, Marton ?

— Personne... personne... répéta la servante à voix basse, en hochant la tête à plusieurs reprises.

Ben sûr... personne... excepté nous. Alors, chaque fois que j'y penserons, ça nous tracassera...

— Vous avez peur des remords ?

— Ben, sans doute, je serons point tranquille.

— Bast ! Laissez donc ces faux scrupules. On ne peut pas avoir de remords quand on accomplit une bonne action.

Or, détruire ce testament, c'est faire un acte de justice, c'est rendre à chacun ce qui lui est dû : à moi d'abord, pour ma fille qui a besoin d'une dot pour se marier; et à vous Marton, puisque je vous donnerais vingt mille francs, plus une maison.

— Et les meubles, ajouta la servante à moitié vaincue.

— Oui, avec tous les meubles, appuya Ménard.

Allons, c'est dit, hein, Marton. On va jeter ce vilain papier dans la cheminée. Le feu purifie tout. Et personne ne saura jamais... jamais.

— Non, non, personne, répéta Marton d'un air égaré.

Le rusé médecin l'avait suggestionnée, conquise à sa bassesse.

Machinalement, elle le suivit dans la chambre du moribond.

Un bruit étrange, comme un coup sourd, la cloua un instant sur place, frémissante, épouvantée...

Ménard, après avoir jeté un rapide coup d'oeil sur le vieux Thommeré, toujours inerte, s'approchait du feu.

Au même instant, la porte de la maison résonna plusieurs fois, sous le heurt du vieux loquet de fer pendu au dehors.

La servante et le médecin se regardèrent une minute avec un effarement indicible, sans oser faire un seul mouvement, tant leur trouble devenait intense.

On frappa de nouveau avec insistance.

— Allez ouvrir, ordonna Ménard, et tenez-vous bien surtout. Que personne ne puisse soupçonner... Sans achever, il se rapprocha du feu, très vite.

— Non, non, personne ! balbutia la vieille, en proie à une sorte d'obsession.

A ce moment précis, un coup de vent terrible secoua la vieille maison de la base au faîte, des craquements sinistres retentirent. Une partie de la toiture et du plafond s'effondrèrent soudain, dans un fracas épouvantable.

Marton qui venait d'ouvrir la porte, fut renversée par la chute d'une poutrelle. Elle tomba, atteinte à la jambe, en jetant un cri strident de douleur.

En même temps, un homme enveloppé de la tête aux pieds dans une limousine

sombre, se précipita dans l'habitation, et pénétra aussitôt dans la pièce où demeurait couché le vieux Thommeré.

En voyant paraître cet homme, le docteur Ménard, d'abord immobilisé par la stupeur et l'épouvante, essaya de se raidir contre la perturbation de son esprit.

D'un geste prompt, il jeta dans la cheminée l'enveloppe et le testament qu'il tenait encore roulés en boule dans sa main droite, tout en s'écriant :

— Comment, vous... vous ici, Lourties !

— Oui, j'arrive dans un mauvais moment, n'est-ce pas, cousin Ménard. Je vous dérange.

Le ton dont l'arrivant venait de prononcer ces paroles semblait à la fois empreint de pitié et d'ironie.

Le trouble de Ménard s'accrut.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

— Eh ! pardine, je parle de ce que je vois, de ce qui arrive pas autre chose.

...Mais ce n'est point le moment de s'expliquer, faut agir d'abord.

— N'avez-vous point entendu crier la vieille Marton ?

— Si... en effet... je crois.

— Et le vieux cousin Thommeré, est-il encore vivant ?

En achevant, Lourties s'approcha vivement du lit sur lequel, deux ou trois gravats étaient tombés.

Il les enleva rapidement puis se pencha sur le corps inerte gisant au milieu du lit.

— Il est mort ! déclare-t-il gravement en se redressant et en se découvrant avec respect. Ces plâtras l'ont achevé.

Ménard respira longuement, parut recouvrer un peu plus de présence d'esprit.

La mort de Thommeré le libérait de la crainte affreuse d'une révélation.

— Songeons à Marton, fit-il la voix encore anxieuse cependant.

— On va s'occuper d'elle. Eclairez-moi, cousin.

Machinalement, comme subjugé, le médecin obéit, il prit la lampe et suivit Lourties vers le couloir d'entrée de la maison.

Les deux hommes découvrirent aussitôt la vieille servante étendue sur le sol, en partie couverte par des débris de plâtre, des gravats, des tuiles. Un morceau de poutre brisée pesait sur sa jambe gauche.

La pauvre femme gémissait faiblement, les paupières closes, comme anéantie par l'effroi et les souffrances. Sur sa face livide, un peu de sang coulait.

Ménard et Lourties la dégagèrent avec précautions, puis la transportèrent dans la pièce contiguë à celle où le vieux Thommeré reposait désormais dans l'éternel sommeil.

Il l'étendirent sur un lit, lui lavèrent le visage, la ranimèrent, puis l'examinèrent avec un soin méticuleux.

Les deux hommes passèrent dans la chambre funèbre.

— Va falloir ensevelir ce pauvre Thommeré, déclara Lourties.

— Oui, approuva Ménard. Demain matin, on s'occupera des funérailles.

— Et puis du règlement des affaires.

— Sans doute. D'ailleurs, ce sera très simple.

— Pourquoi, cousin Ménard ?

— Parce que nous sommes seulement deux héritiers au même titre.

— C'est pourtant vrai. A moins que le vieux Thommeré ait laissé un testament ?

En disant cela, le sorcier darda sur le médecin un regard profond, aigu comme une vrille.

— Je ne crois pas, repartit audacieusement le praticien.

— Bon, bon, on verra ça plus tard.

...A propos, où logez-vous, cousin Ménard ?

— A l'auberge, toute proche.

— Bon. Dans ce cas, allez donc vous reposer un peu, si vous voulez.

— Et vous ?

— Moi, j'arrive, je ne suis point fatigué, je veillerai ce pauvre vieux. Faut ben quelqu'un, n'est-ce pas ?

— C'est juste.

— Alors, bonsoir... bonne nuit ! Faites ben attention au vent en vous en allant. Il vous enlèverait comme un fétu de paille ! Vous ne pesez pas bien lourd !

Le docteur ne bougea pas.

— Eh bien, reprit Lourties surpris, quoi que vous attendez à c't'heure ?

— Vous allez donc rester ici tout seul? questionna Ménard en guise de réponse.

Et sa physionomie soucieuse trahit ses perplexités secrètes.

— Pourquoi pas, je ne crains rien.

— Sans doute... mais il n'y a pas encore d'inventaire fait...

— Ah ! pardine, je vous vois venir, cousin. Vous vous méfiez de moi, hein ?

— Oh ! non... Cependant, ça n'est pas régulier.

— Ben, c'est tout simple, emportez les clés des meubles.

— Où sont-elles ? répartit le praticien, jouant à merveille l'ignorance.

— Faut p't'être ben les demander à Marton.

— En effet. Voulez-vous aller les lui demander vous-même ?

— Ça peut se faire.

Et Lourties passa prestement dans la pièce voisine.

— Sous le traversin du vieux, dit-il en reparaissant presque tout de suite.

— Alors, prenez-les, répliqua Ménard, dont la face eut une fugace contraction d'effroi.

Le rebouteur, sans émoi, passa la main sous les oreillers du mort.

— Tenez, les v'là, fit-il en tendant le trousseau de clés.

A présent, vous pouvez aller dormir tranquille. Bonsoir.

— A demain, maugréa Ménard, en se dirigeant vers la porte que la tempête secouait violemment.

— Attention au vent ! lui jeta le rebouteur toujours ironique.

Le praticien, serré dans son pardessus boutonné jusqu'au menton, sortit en grommelant des paroles inintelligibles.

— Mécréant, va ! ricana Lourties en refermant soigneusement la porte.

Puis il revint dans la chambre mortuaire.

Lentement, d'un regard circulaire, scrutateur, il l'examina inventoria le mobilier.

— Tout ça ne vaut pas ben cher, murmura-t-il. Et puis la maison tombe par morceaux. On pourra la laisser telle qu'elle est à la vieille Marton, c'est ben le moins.

Il allait s'asseoir dans un antique fauteuil de velours frappé, lorsqu'il tressaillit tout à coup.

Son regard venait de tomber sur la cheminée, où la grosse bûche enfouie dans la cendre brûlait lentement sans flammes.

Il se dressa d'un seul jet, s'en fut vers l'âtre, se baissa et saisit entre ses doigts une boule papier à moitié consumé.

— Quoi que c'est? fit-il entre ses dents.

Il s'approcha de la table où reposait la lampe, déplia le papier avec les plus grandes précautions, posa sous ses yeux cinq morceaux à peine noircis.

Puis les paupières clignantes, le regard aiguisé, il lut lentement ces fragments de mots :

"tament... taire univer... biens....

Lour... parent... brave hom... double..."

— Tiens, tiens, murmura-t-il stupéfait et saisi de réflexions profondes. Est-ce que le vieux Thommeré aurait tenu la parole qu'il m'avait donnée, il y a cinq ans ? Ça se pourrait ben.

Et son front, déjà ridé, se plissa plus encore sous l'effort de son esprit subtil, tendu à la recherche de déductions vraisemblables.

— Oh ! jeta-t-il tout à coup, soulevé d'une idée soudainement éclose. Cette canaille de Ménard ! Le brigand, le voleur!

Pardine, j'y suis, ça se devine sans peine. C'est bien ça, le vieux avait fait un testament pour moi, Ménard l'a su par Marton, sans doute ?

Alors... eh ! oui, pardine... je comprends. Mais si c'est ben comme ça, et s'il l'a brûlé, il a fallu naturellement qu'il le trouve... qu'il le vole !

Où... comment ?...

V'là finement ce qu'il faudrait savoir. Et puis, être ben sûr...

Mais d'abord, faut garder c't'écriture-là. Des fois, plus tard... ça peut servir, ça serait des preuves !

Sur cette réflexion judicieuse, le rebouteur ramassa les morceaux de papier un à un, avec le plus grand soin. Il les plaça les uns sur les autres, fouilla ses poches, en retira une enveloppe jaunie, les glissa dedans et enfouit le tout dans un volumineux portefeuille.

Ensuite, la physionomie soucieuse, tendue à la recherche de la solution du problème posé par son esprit, il appuya son menton sur ses deux mains et demeura un instant immobile, le regard perdu.

Peu à peu, il tourna la tête vers le mort, se leva et vint considérer longuement la face de cire, comme si, de son regard aigu, il voulait scruter, par ces prunelles vitreuses, le cerveau anéanti, lui arracher un secret important.

— Enfin, marmotta-t-il, on verra bien. Au besoin, j'achèterai la bicoque avec tous ses meubles, sans rien laisser toucher.

Oui, on verra... on verra ça.

Si Ménard a une fille à doter, j'ai un garçon à établir. A chacun son bien.

D'abord, la Marton doit savoir quéque chose, p't'être ben ?... S'agira de la faire causer.

Sur cette dernière réflexion qui semblait résumer ses pensées et devenir la conclusion d'une sorte de plan, pourtant imprécis encore, le "Sorcier" vint se rasseoir.

Installé de son mieux dans le vieux fauteuil, il ferma les paupières. En dépit du vent hurlant sous la toiture et dans la cheminée, de la trépidation des volets secoués violemment, et aussi du voisinage impressionnant du mort, il s'endormit d'un sommeil de juste.

II

AURORE D'AMOUR

Comme ça, dit le père Lourties à son fils, tu repars demain matin, mon fieu ?

— Oui, par le premier train.

— Dommage, j'aime ta compagnie.

— Je le sais, mon cher père, mais il y a le devior professionnel.

— C'est juste... Ben, dans ce cas, nous causerons sérieusement, tantôt, de la bicoque à Thommeré. Pour ce matin, j'ai des occupations.

— Alors je vais aller faire un tour dans la campagne.

— Va mon fieu. Mais surtout ne sois point en retard pour la table. L'exactitude est une vertu, la régularité des habitudes en est une autre.

— Sois tranquille, père, je serai rentré avant midi.

Sur cette affirmation, Jean-Pierre Lourties quitta la confortable demeure paternelle, située à l'extrémité de la petite ville de Trévières, puis se dirigea vers les bois proches.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans environ, de traits presque réguliers et fort agréables.

Sa physionomie décelait la franchise, la bonne humeur habituelle, l'intelligence vive et claire.

Il exerçait d'ailleurs, avec de réelles capacités, la profession de second clerc, dans la meilleure étude notariale de Caen.

En congé depuis trois jours, à Trévières, dans la maison paternelle, à l'occasion des obsèques du vieux cousin Thommeré, il comptait repartir dès le lendemain au chef-lieu, afin d'y reprendre ses fonctions.

Tout en cheminant, il songeait à Germaine, la fille du docteur Ménard, sa cousine et son amie d'enfance.

Il évoquait, un sourire aux lèvres, la radieuse image de cette exquise créature vers laquelle, secrètement, tendaient toutes ses aspirations idéales.

Allait-il la rencontrer, comme il l'espérait ?

Il connaissait un peu ses habitudes : chaque dimanche, elle se rendait à la ferme de Blanc-Mesnil, située de l'autre côté de la rivière de l'Aure, et pour rentrer à Trévières, elle devait passer près des bois. Mais depuis deux mois qu'il n'était venu chez son père, il ne l'avait pas revue.

N'importe, il attendrait par là. Et le hasard le favoriserait peut-être, puisqu'il est le dieu des amoureux.

Bientôt il atteignit, par un chemin communal montant en pente douce, la lisière boisée, et s'assit sur un tertre.

Soudain, il tressaillit, se redressa, redescendit, très vite.

A cinquante mètres de lui, au tournant du chemin vert, Germaine venait d'apparaître.

— Comme elle est jolie ! songeait-il, en admirant la démarche souple et gracieuse de la jeune fille.

Celle-ci l'avait aperçu, et, sans gêne, s'avançait vers lui, souriante.

Ils se rejoignirent bientôt.

— Ma chère cousine, fit-il, je suis heureux du hasard qui me fait vous rencontrer ce matin.

— Moi aussi, cousin. D'autant mieux, poursuivit malicieusement Germaine, que vous me semblez avoir compté sur ce hasard.

— Ma foi, je l'avoue. Je n'ai pas eu le plaisir de vous voir depuis deux mois et j'étais un peu privé.

Je n'ai pas oublié que vous vous rendez presque tous les dimanches à la ferme de Blanc-Mesnil, et je suis venu par ici, avec le ferme espoir de vous apercevoir.

— Ceci, cousin, est un aveu non déguisé.

— Pourquoi le nierai-je ? Vous savez, Germaine, combien j'aime à vous revoir, le plus souvent possible.

— Nous nous connaissons depuis si longtemps... nous sommes de vieux camarades.

— Dites des amis, belle cousine.

— Oh ! voilà une épithète trop flatteuse pour ma personne.

Bien qu'elle affectât un ton de plaisanterie, l'incarnat soudain de ses joues trahit la confusion douce d'une impression agréable.

Jean-Pierre, dont le regard l'envelop-

pait toute d'une admiration non dissimulée, poursuivit :

— Ne soyez pas trop modeste. Je vous connais depuis longtemps, je sais la franchise, la générosité de votre caractère, j'ai pu apprécier votre intelligence claire, ordonnée, votre esprit sérieux.

— Et parfois malicieux.

— Oh ! sans aucune méchanceté.

Mais pour me résumer, j'ose dire que celui à qui vous unirez un jour votre existence sera certainement un homme heureux !

— Peut-être ? répartit Germaine, en voilant son regard sous ses longues paupières.

Oui, peut-être, si je l'aimais et s'il m'aimait aussi comme je veux l'être.

— Comment ?

— Exclusivement.

— Vous le méritez, chère cousine. Et je connais un coeur où déjà vous avez pris une grande place.

En achevant, Jean-Pierre Lourties saisit d'un geste spontané les deux mains fines de la belle jeune fille et les emprisonna un instant dans les siennes.

— Vous me comprenez ? demanda-t-il en même temps d'un accent pénétré.

Sous cette pression ardente et douce à la fois, Germaine frissonna, profondément troublée. Cette chaste caresse éveillait en elle tant de sensations nouvelles !

Elle se raidit intérieurement pour maîtriser une impression si triomphante et, doucement, se dégagea.

— Cousin, dit-elle, devenant subitement grave, certains aveux ne doivent pas être faits à la légère, parce qu'ils engagent à la fois celui qui les prononce et celle qui les admet ou les approuve.

— Je le comprends ainsi, cousine.

— Eh bien, restons-en là, voulez-vous, pour notre tranquillité à nous deux

D'ailleurs, je ne puis m'attarder davantage, et, peut-être, vous reverrais-je dimanche prochain, si vous venez à Trévières.

— J'y viendrai... pour vous.

Ces derniers mots semblaient impliquer de part et d'autre l'acceptation tacite d'un rendez-vous.

Tous deux le perçurent aisément.

— A dimanche, reprit Jean-Pierre, j'irai du côté de la ferme du Blanc-Mesnil. Pensez un peu à moi, qui vais sans doute rêver beaucoup à vous.

— Au revoir, cousin, jeta Germaine, en affectant de rire.

— A bientôt, belle cousine, répartit le jeune homme d'une voix vibrante d'émotion contenue.

Et comme, après avoir fait quelques pas dans le chemin vert, elle se retournait pour le regarder, il porta ses doigts à ses lèvres et lança dans l'espace un baiser.

Elle sourit et, très vite s'éloigna.

Lui, demeurait immobile, le coeur battant, l'enveloppant toute d'un regard profond, tandis que ses lèvres murmuraient :

— Charmante... délicieuse !...

Et quand elle eut disparu, il marcha lentement, sous le soleil radieux, écoutant chanter en son âme, frémissante d'espoirs très doux, l'éternelle et radieuse chanson de l'amour.

Il arriva chez son père, la physionomie souriante, fredonnant un refrain d'opérette, et, gaîement, se mit à table pour le déjeuner copieux qui l'attendait.

Le repas terminé, le moka fumant dans les tasses, le père Lourties commença laconiquement :

— Maintenant mon fieu, causons vite et bien de ce que je t'ai dit, hier.

— Je t'écoute, père.

— Ainsi, c'est bien convenu si l'on met

en vente la baraque du cousin Thommeré, je l'achète ?

— C'est entendu.

— Tant pis pour nous, si je n'y trouve point ce que j'espère.

— Bast ! Nous pourrons toujours revendre cette maison, bien qu'elle soit en assez piteux état. On pourrait au surplus la faire réparer.

— Sans doute, mon fieu. Mais y aura de la perte quand même. N'importe, si ce brigand de Ménard cherche à l'avoir, je ne la lâche point, puisque nous v'là d'accord là-dessus.

— Fais pour le mieux, mon cher père. Tes idées sont toujours bonnes. Et puisque tu possèdes déjà certains indices...

— Je le crois. Aussi quand je devrais payer cette bicoque cinq fois, dix fois ce qu'elle vaut, je l'aurai. J'ai idée d'y découvrir un secret important.

Les bouts de papier que j'ai trouvés là-bas, dans le feu, me trottent dans la cervelle. Mais, tout de même, en y réfléchissant, je tâcherai, je tâcherai d'avoir la baraque dans mon lot. Ça me coûtera moins cher.

Sur cette réflexion judicieuse, le père Lourties sourit d'un air entendu.

Puis son regard pétillant de malice se voila soudain d'une douceur attendrie, en se fixant complaisamment sur la personne de son fils.

— T'es tout de même un riche gars ! fit-il avec orgueil. Tu feras sûrement un notaire faraud. Avec ça tu n'es point bête, tu tiens de moi.

Les deux hommes partirent en devisant gaiement.

Le lendemain matin, Jean Pierre prit le train pour retourner à Caen.

De son côté, le père Lourties, hanté d'une idée bizarre, enfantée par son esprit subtil, partit pour Vierville. Dès son arrivée, il se rendit tout droit à la maison où le vieux Thommeré avait fermé les yeux pour toujours.

La servante Marton, immobilisée par la fracture de sa jambe, y demeurait forcément. Une gamine du pays la servait.

— Eh ben, ma bonne Marton, comment que ça va ? demanda le rebouteur, affectant un air bon enfant.

— Mal, Mossieu le Sor...

Marton s'interrompit soudain, se mordit les lèvres, retenant le mot prêt à lui échapper.

— Mossieu Lourties, rectifia-t-elle, un peu honteuse.

— Vous avez raison de vous reprendre ma fine, observa le rebouteur devenant plus grave, je ne suis pas plus sorcier que d'autres.

Je suis seulement un peu plus malin, acheva-t-il entre haut et bas.

Il reprit, affectant de nouveau la sollicitude :

— Alors, vous souffrez beaucoup ?

— Des fois, tout de même.

— Ah ! comme une vraie Normande enfin : un peu, assez, pas trop.

— C'est bien ça, Mossieu Lourties.

— Pardine, ça ne pourrait pas être autrement, faut le temps de la guérison.

A propos, le docteur Ménard est-il venu vous revoir ?

— Oui, hier.

— Est-il resté longtemps ici ?

— Un petit moment.

— Il a sans doute visité la maison ?

— P't'être ben que oui, à cause des dégâts de l'autre jour.

Sur cette réponse, le rebouteur demeura silencieux un instant. En soi, des idées préconçues se précisaient sur les intentions secrètes du médecin.

— Sûrement Ménard reviendra encore ? reprit-il, insidieux.

— Ça se pourrait. Y doit même venir me chercher demain avec une carriole et un matelas, pour m'emmener à Trévières.

— Tiens, tiens... à Trévières, chez lui, peut-être ?

— Oui, c'est pour mieux me soigner quasiment.

— J'entends ben, ma fine.

— Ah ! fit la servante, Mossieu Ménard est ben bon pour moi ; c'est un brave homme !

— Oui, un brave homme ! appuya le rebouteur avec un sourire indéfinissable.

Il ajouta entre ses dents :

— J'arrive à temps !...

Marton continuait :

— P't'être ben que quand je serai guérie, je resterai à son service, malgré que j'aurais de quoi subsister sans ça, des fois ?

— On ne sait point, fit évasivement Lourties, devenu songeur.

Il reprit, la voix subitement durcie :

— Où sont les clefs de la maison et des meubles ?

— Je les avons là, sous mon traversin, Mossieu Lourties.

— Ménard vous les a-t-il demandées ?

— Je ne me souviens point.

Et la vieille servante, visiblement gênée, détourna la tête.

— Marton, vous avez la mémoire courte ! remarqua sévèrement le rebouteur.

— C'est bien possible, Mossieu Lourties.

Faudrait pourtant vous souvenir, ma fine; j'ai besoin de savoir ce que je demande. J'ai autant de droits ici que mon cousin Ménard, ne l'oubliez point.

Au surplus, je vais faire apposer les scellés, dès demain, comme Jean-Pierre me l'a conseillé. Après ça, on ne touchera plus à rien.

Sur cette déclaration ferme, le rebouteur demeura un instant silencieux. Il semblait hésiter à poser de nouvelles questions à la vieille servante.

—Je vais voir aussi, déclara-t-il tout à coup. Passez-moi les clefs.

Marton tendit le trousseau sans parler.

Elle paraissait fort troublée, ses yeux fuyaient obstinément le regard scrutateur de Lourties, qui l'observait avec une attention aiguë.

La servante laissa s'exhaler un long soupir de soulagement, puis elle s'efforça d'écouter contre la cloison, afin de deviner ce que Lourties allait faire.

Le rebouteur était entré tout droit dans la chambre où était mort le vieux Thommeré. Il en examinait avec soin la disposition, l'emplacement des meubles.

Il se glissa dans la ruelle du lit, se rendit compte facilement que celui où gisait la servante blessée se trouvait adossé de l'autre côté. Il sourit d'un air mystérieux,, puis ouvrit successivement deux meubles, y jeta de prompts coups d'oeil et revint près de Marton.

— Est-ce que la gamine qui vous sert couche dans la maison ? demanda-t-il.

— Oui, au grenier.

— Ça vaut mieux, comme ça vous n'êtes pas seule.

Et reprenant son air bonhomme, le rebouteur ajouta :

— Ben, à présent, je vas m'en aller, ma bonne Marton ; j'ai des affaires dans le pays. Je reviendrai peut-être un instant tout à l'heure, avant de m'en retourner à Trévières.

— A vot' aise, Mossieu Lourties, je serons toujours contente de vous revoir.

Et Lourties quitta la vieille maison, se retourna une fois dehors, afin de l'examiner attentivement, puis murmura :

— La bicoque ne vaut pas cinq cents

francs, mais p't'être ben qu'en dedans y en a pour plus que ça.

Et, d'un pas tranquille, il se dirigea vers une bonne auberge du pays, y pénétra et s'attabla dans un coin.

Il consulta sa grosse montre d'argent. Elle marquait six heures.

— Ça va, pensa-t-il, en se frottant les mains d'un air satisfait. Personne là-bas ne s'inquiètera de moi ; la Jeannette sait où je suis venu.

La Jeannette, c'était sa servante ; une plantureuse Normande d'une vingtaine d'années. Entendue, dévouée, d'une propreté méticuleuse, elle plaisait à Lourties, parce qu'elle tenait bien sa maison, et surtout sa langue.

Après trois minutes de réflexions profondes, il parut avoir pris un parti définitif. Il commanda une forte omelette au lard, une salade, une bouteille de vieux cidre, et se mit à manger d'un solide appétit.

Un café normand : c'est-à-dire un mélange, par moitié de café et d'eau-de-vie de Calvados, termina ce repas. Le brave rebouteur, se sentant parfaitement lesté bourra sa pipe, l'alluma.

Il se retrouva bientôt dans la chambre de Marton.

— C'est encore moi, fit-il l'air jovial. Je suis venu pour vous dire, ma bonne Marton, qu'il faudrait me faire prévenir tout de suite, si le cousin Ménard vous emmène demain à Trévières.

— Je ne sais point écrire, objecta la vieille servante, essayant d'éluder la recommandation.

— Je m'en doute, ma fine. Mais y a tout de même un moyen.

— Lequel, Mossieur Lourties ?

— Ben, vous pourriez m'envoyer la gamine.

— Je ferons pour le mieux, si toutefois elle veut ben y aller.

— Alors, c'est convenu, je vais partir. Bonne nuit, Marton.

Et le rebouteur quitta la pièce, en tirant la porte derrière lui. Puis il vint ouvrir celle de la rue et la referma bruyamment, mais sans sortir.

Marchant à pas de loup, il venait de se glisser dans la chambre où le vieux Thommeré était mort.

Il s'installa sans bruit dans un fauteuil, y demeura longtemps songeur, sans se soucier de l'obscurité grandissante.

Enfin, comme l'antique horloge placée dans une encoignure égrenait, dans le lourd silence, neuf coups de son timbre grave, il se leva doucement.

Et prenant des précautions infinies, il se glissa sur le lit vide, l'enjamba, puis s'accroupit dans la ruelle, contre la cloison.

Et, tout à coup, imitant à s'y méprendre la voix du père Thommeré défunt, il appela :

— Marton... Marton ?

La vieille servante dont le sommeil était léger se réveilla en sursaut.

La voix, comme lointaine, continuait :

— Marton, m'entends-tu ?

La servante tressaillit de tout son corps, ses yeux s'agrandirent d'épouvante.

Devenue toute tremblante, elle alluma une bougie d'un geste incertain, explora de ses prunelles effarées les moindres recoins de sa chambre, tendit l'oreille anxieusement.

— Marton, je veux que tu me répondes, fit la voix devenant autoritaire.

Subjuguée, saisie d'un effroi grandissant, la servante balbutia :

— Oui... oui... not'maître.

La voix reprit lugubre :

— Bien que mon corps soit très loin de

toi, dans le sombre royaume des morts, mon esprit est tout près Il est ici, il te voit, et je sais qu'il s'est passé dans ma maison de vilaines choses, après ma mort. Est-ce vrai Marton ?

— Je savons point, not'maître.

— Tu mens !

— P't'être ben que oui... tout de même.

Cette naïveté amena sur les lèvres de Lourties un sourire vite réprimé. La servante affolée continuait :

— C'est pas moué... je le jure !... C'est le médecin...

— Ménard, n'est-ce pas ?... J'en étais sûr ; c'est un gredin ! Et tu l'as laissé faire ? Tu es une coquine aussi. Tu seras punie dans l'éternité !

— Oh ! pardon... pardon, not'maître. Il m'a forcée... il avait pris les clefs, sous le traversin...

— Le bandit !...

Alors il a fouillé mes meubles, hein, il y a trouvé des papiers... mes papiers ?

Cette sorte d'affirmation resta sans réponse.

Marton, dans son lit, demeurait anéantie. Elle tremblait de tous ses membres, ne trouvant plus la force d'articuler un seul mot.

Ah ! c'était donc vrai que les morts reviennent ?

— Allons, allons, coquine, reprit la voix avoue tout de suite, dis-moi la vérité. Sans cela, tu n'auras plus une minute de repos dans ta vie !...

— Oh ! plus de repos !... gémit Marton terrifiée par cette affreuse perspective.

— Toutes les nuits je viendrai te trouver, te tourmenter, te torturer l'esprit. Tu auras d'affreux cauchemars, tu mourras folle, la cervelle rongée par les remords!

— Ah ! ah ! pardon... grâce, grâce, not'maître ?

— Eh bien, parle, si tu veux éviter les pires tourments.

Comme si cette dernière injonction menaçante la galvanisait tout à coup, Marton cria presque :

— Oui, oui, il a fouillé... il a pris un papier qu'était pour le Sor... pour Mos sieu Lourties !

— Mon testament, n'est-ce pas ?

— Je ne sais point... Il jurait comme ça qu'il était déshérité, volé... Et pis moué aussi !...

— Tiens, tiens... Allons, continue, coquine, je le veux !

— Eh bien, paraît qu'il avait droit à la moitié... Alors moué, j'aurais la vieille maison, pis de l'argent...

Et lui les papiers coloriés... pour sa fille.

— Ah ! oui, sa fille... une pimbèche! Il veut la marier à un homme riche, ricana le pseudo-mort. C'est un misérable ambitieux !

Alors, toi Marton, restée honnête jusqu'à plus de cinquante ans, t'es devenue tout à coup une pas grand'chose... une voleuse... oui, une voleuse !...

— Oh ! oh !... pardon, not maître... pardon ?

La voix de Marton se brisa brusquement dans un sanglot.

Dressée maintenant sur son séant, dans le lit où l'immobilisait la fracture de sa jambe, le visage décomposé, enfoui dans ses mains crispées de terreur, elle pleurait éperdument.

Un instant de silence angoissant s'appesantit sur la maison, stupéfiant la servante.

L'esprit du défunt Thommeré était-il enfin parti ? Le supplice était-il terminé?

Marton dégagea lentement son visage

bouleversé, ses prunelles hagardes explorèrent autour d'elle, comme si elle s'attendait à voir surgir un être surnaturel.

Seule, la flamme de la bougie, à moitié consumée, mettait des reflets tremblottants et lugubres aux arêtes des vieux meubles de noyer luisant.

Marton s'immobilisa de nouveau, l'épouvante figeait ses traits horrifiés en sa face marbrée de larmes.

Etreinte jusqu'au tréfonds par une angoisse insurmontable, elle n'osait plus remuer.

Qu'allait il lui arriver maintenant ? Quelle catastrophe allait l'atteindre définitivement, achever de bouleverser son humble existence ?

Ah ! pourquoi, pourquoi venait-elle d'avouer à l'esprit du mort ?

N'avait-elle pas juré au docteur Ménard de ne jamais rien révéler... à personne, à personne !...

Ces derniers mots revenaient, comme une hantise ,marteler son cerveau en désarroi.

— A personne... à personne ! répétait-elle inconsciemment.

Et pourtant, elle venait de tout dévoiler. Son défunt maître connaissait maintenant son indignité.

Brisée d'angoisse, la vieille servante se laissa retomber pantelante sur son oreiller, sans songer à souffler la bougie. Elle essaya pourtant de fermer les yeux, mais la terreur la tenait éveillée.

Tout à coup la lugubre voix retentit de nouveau :

— Marton, je t'ordonne de dire à mon cousin Lourties ce que Ménard et toi vous avez fait de mes volontés dernières...

— Ah ! non... non, je ne pourrai jamais... jamais ; j'ai trop peur du sorcier.

— Je veux que tu lui dises !

— Non, non, grâce !

— Pas de grâce pour les misérables comme toi.

La Justice t'atteindra sûrement ; tu finiras tes jours au bagne, au milieu des assassins !...

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi !

En achevant d'une voix déchirée, la vieille servante, à bout de forces morales et définitivement terrassée par l'horreur et les remords, laissa rouler lourdement sa tête sur l'oreiller, et perdit la notion des choses.

— Eh bien, eh bien, veux-tu promettre de parler à Lourties, insistait la voix autoritaire.

Mais de l'autre côté de la cloison rien ne troublait plus le lourd silence.

Le rebouteur, toujours accroupi dans la ruelle, s'étonna d'abord, puis ayant appelé de nouveau : "Marton, Marton", sans obtenir la moindre réponse, il se redressa, un peu anxieux.

— La frayeur aurait-elle tué cette vieille bête ?... se demanda-t-il.

Il remonta sans bruit sur le lit, le franchit, se retrouva debout de l'autre côté, et lentement, en tâtonnant, vint ouvrir la porte.

Un rai de lumière filtrant de l'autre côté détermina sa curiosité soucieuse.

Il avait avancé la tête, près de l'entre-bâillement, scruta du regard la chambre de Marton, observa la vieille servante inerte, avec toute l'acuité d'une attention surexcitée.

Enfin il devina plutôt qu'il ne vit le soulèvement faible de la poitrine. Rassuré, il se redressa, un sourire pitoyable aux lèvres.

Sur la pointe des pieds, il gagna la porte de sortie de la maison, l'ouvrit en pre-

nant les plus grandes précautions, puis se glissa dehors.

Et sa physionomie narquoise se dérida tout à fait. Il rit d'abord en songeant à la réussite de son stratagème tragi-comique, à la crédulité superstitieuse de Marton. Dire qu'il y avait encore des gens assez simples pour croire aux revenants !

Puis ses pensées reprirent un cours plus sérieux, en récapitulant ce qu'il venait d'apprendre.

Désormais, le doute n'était plus possible. Le père Thommeré avait bien laissé un testament défavorable à Ménard. Et selon toute vraisemblance, ce testament avait été volé, puis détruit par le médecin sans scrupules.

Mais comment prouver irréfutablement l'existence de ce document si important ?

Les morceaux de papier noircis, ramassés par lui dans la cheminée, le soir du décès de Thommeré, étaient insuffisants à établir cette preuve. Par suite, un procès engagé contre Ménard aurait peu de chances d'aboutir à un succès. Lourties ne pourrait pas même arguer des demi-aveux de Marton ; ces aveux obtenus par une sorte de supercherie macabre lui seraient moralement impossible à révéler au Tribunal.

On le traiterait de fou ou d'imposteur. Sa réputation de sorcier serait un argument de plus contre lui. Il fallait, de toute évidence, demeurer dans la légalité.

Le père Lourties ressassait ces réflexions, tout en se dirigeant vers l'auberge où il avait soupé et où il comptait passer la nuit.

Il torturait vainement son esprit pour en faire surgir une solution à la fois logique, habile pour ses intérêts, et admissible.

Brusquement, un mot jaillit, parut tout éclairer ; un mot écrit sur l'un des débris trouvés dans l'âtre ; un simple mot dont son esprit avait été frappé dès le début :

DOUBLE

Puisqu'il s'agissait d'un testament, ceci semblait impliquer la formule si souvent employée : "Fait en double". Donc, il devait exister un second exemplaire du précieux document.

Restait à le retrouver.

Il se remémorait les idées souvent exprimées par Thommeré, au sujet des notaires dont le défunt niait la nécessité, n'ayant jamais eu besoin de leurs offices.

Par conséquent, le double du testament s'il existait vraiment devait être quelque part dans une cachette de l'antique maison normande.

Cette déduction s'imposant peu à peu comme une conclusion inéluctable, rasséréna le père Lourties.

— J'aurai la bicoque coûte que coûte ! maugréa-t-il, comme pour affermir davantage sa résolution, et je la démolirai au besoin !

Puis, tranquillisé, il s'en fût coucher à l'auberge.

III

DOUX SERMENTS

Le dimanche suivant, Jean-Pierre Lourties vint à Trévières, comme il l'avait promis à Germaine Ménard.

Mais au lieu de se rendre directement à la maison familiale, où peut-être son père l'eût pu retenir, il contourna la petite ville et s'engagea sur la route départementale qui va rejoindre, au milieu des prairies, les bords fleuris de la rivière d'Aure.

Le temps était superbe ; de toute la nature vivifiée par les rayons ardents du

soleil se dégageaient les effluves printaniers, tout parfumés des senteurs particulières des pommiers en fleurs.

Jean-Pierre allait lentement à présent, le visage épanoui, sentant courir plus vite dans son être jeune le sang généreux de la robuste race normande.

Soudain, il s'immobilisa, la physionomie radieuse, les yeux rivés et comme agrandis du côté de la ferme de Blanc-Mesnil.

A cent mètres de lui, au débouché d'un chemin creux, Germaine venait d'apparaître.

— Enfin, murmura-t-il, la voilà !

Et comme la jeune fille venait dans sa direction, il reprit sa marche lente, s'efforçant d'apaiser le tumulte de son esprit, remué d'impressions troublantes et diverses.

Un moment même, l'une de ces pensées fugaces assombrit sa physionomie :

— Dommage, pensait-il, que ce diable de docteur Ménard soit si original — s'il n'est que cela ? Et malheureusement impossible à fréquenter, surtout après le décès de Thommeré. Enfin, nous verrons, l'avenir est devant nous.

Cependant Germaine approchait, souriante. Elle venait de reconnaître Jean-Pierre.

De loin, elle lui fit un petit signe amical, engageant même, tout en continuant à marcher vers lui.

Un obstacle l'arrêta bientôt quelques secondes. C'était un petit affluent de l'Aure, un de ces ruisseaux clairs et rapides, comme il en court dans toute la Normandie. Ces minuscules cours d'eau sont généralement pourvus, en guise de pont, d'une forte planche jetée d'un bord à l'autre. Deux perches solides, plantées sur chaque rive, soutiennent une corde qui d'un côté seulement, sert de garde-fou rustique et de rampe tout à la fois

La jeune fille s'engagea sur la planche, le regard fixé sur Jean-Pierre, qui touchait presque la rive opposée et l'attendait Mais embarrassée par un sac à main, et par un petit paquet de lingerie, elle ne saisit pas d'abord la rampe flexible dont le secours pouvait lui être précieux.

Lorsqu'elle voulut le faire en reprenant de sa main gauche le sac qu'elle portait à la main droite, l'objet lui échappa.

D'un mouvement inconscient, tout impulsif, elle se pencha brusquement, afin de ressaisir le sac tombant à l'eau.

Tout à coup, la corde sur laquelle s'appuyait sa main droite se rompit par le milieu.

Elle perdit brusquement l'équilibre et se trouva précipitée, la tête la première dans le ruisseau.

Ce fut si rapide que Jean-Pierre, paralysé par une stupeur d'effroi, demeura un instant immobile. Son visage pâlit, ses lèvres tremblèrent.

Heureusement la réaction fut presque immédiate.

En trois bonds, il atteignit le bord du ruisseau, lança son veston et son chapeau sur l'herbe. Puis, d'un élan courageux, il se jeta dans l'Aure où le courant rapide entraînait déjà la jeune fille, qui se débattait vainement, la face contractée par l'angoisse et, sans doute, par l'horrible crainte d'une mort inévitable.

Bon nageur, Jean-Pierre la rejoignit en trois brassées.

Il la saisit vigoureusement par un bras, l'attira presque sur son dos, s'efforçant de relever sa tête dolente. Et la soutenant de son mieux, il regagna la rive, heureusement peu élevée.

Il la hissa non sans peine sur la berge herbeuse, reprit pied près d'elle, puis se

pencha, anxieux et tremblant, effrayé de la lividité de son visage.

Elle demeurait inanimée, les yeux clos, les lèvres exsangues, idéalement jolie, malgré cette pâleur de morte.

Avec des précautions infinies, il la tourna un peu sur le côté, frictionna ses mains, ses bras, le haut de sa poitrine. Il pratiqua même quelques tractions rythmées de la langue.

Il eut la joie de voir bientôt ses larges paupières se relever, le thorax se soulever lentement. Il entendit enfin distinctement le souffle se rétablir.

Puis elle recouvra entièrement ses sens, se souleva d'un effort sur les coudes et, les prunelles encore troubles, regarda longuement son sauveur.

— Ah ! cousin Lourties, murmura-t-elle d'une voix brisée d'angoisse, sans vous, j'allais mourir !

— Combien, je me félicite d'être arrivé à temps, répartit Jean-Pierre, profondément ému. Fort heureusement, ce ne sera rien qu'une alerte terrible, et, comme vous avez dû avaler très peu d'eau, vous serez vite remise, je l'espère.

Voulez-vous essayer de vous relever ?

— Pas encore, je me sens trop faible, fit Germaine, demeurant appuyée sur ses mains rivées au sol.

— Mais comment allez-vous faire, à présent ? Vos vêtements sont tout trempés.. votre toilette perdue !

— Eh bien, cousin, n'êtes-vous pas aussi mouillé ?

— Oh ! moi, cousine, ça n'a pas d'importance, je me sècherai facilement au soleil.

— Pourquoi n'en ferais-je pas autant ?

— Ça ne serait peut-être pas très commode, et puis cela demandera du temps.

— J'attendrai, voilà tout. Et nous en profiterons pour causer plus longuement.

— C'est charmant, mais on s'inquiètera de vous.

— Très probablement. Cependant je ne voudrais pas que mon père me vit rentrer en cet état. Il s'alarmerait à juste titre, et ne me permettrait plus d'aller visiter mes amis de campagne, ma bonne soeur de lait.

— C'est vrai, et cela les priverait certainement.

— Moi aussi, car ce sont de très braves gens, je les aime beaucoup. Peut-être ont-ils vu de chez eux ce qui vient de m'arriver. Il me semble apercevoir quelqu'un devant la porte de la ferme.

Et, d'un geste, Germaine Ménard indiqua les bâtiments agricoles, situés près des bois de Soucy.

Jean-Pierre eut l'air d'examiner avec intérêt ce qui se passait là-bas. En réalité, toutes ses pensées se concentraient sur la ravissante Germaine.

— A propos, fit-il, changeant de ton tout à coup, nous bavardons déjà, sans plus songer à l'essentiel.

— A quoi donc, cousin ?

— A nous sécher le plus vite possible.

— Vous sentez-vous capable de vous lever, maintenant ?

— Je le crois, je vais essayer.

— Voulez-vous accepter mon aide ?

— Le moyen de faire autrement ?

— C'est juste.

Et Jean-Pierre passa derrière la jeune fille, la soutint sous les aisselles et la remit debout.

Elle frissonna, gagnée sans doute par la fraîcheur de ses vêtements ruisselants d'eau.

— J'y songe tout à coup, fit-il. J'aurais pu vous accompagner jusqu'à la ferme de Blanc-Mesnil. Peut-être vos amis auraient-ils pu vous prêter du linge sec.

— Je préfère ne pas informer ces bra-

ves gens de ma mésaventure, répartit simplement Germaine.

Ils sont durement éprouvés en ce moment par la maladie de leur fille, à peine convalescente aujourd'hui Je ne voudrais leur causer aucun dérangement ; mon rôle est, au contraire, de les réconforter.

— De les secourir, peut-être ?

— Oh ! bien modestement. Nous ne sommes pas riches, je ne puis faire tout ce que je voudrais, et je regrette profondément.

— Vous êtes bonne, ma chère cousine. C'est une qualité des plus précieuses.

— Je n'ai peut-être que celle-là.

— Je parierais le contraire.

— Vous pourriez perdre. A propos, pourquoi me parlez-vous toujours avec une sorte de cérémonie familiale, en me traitant simplement comme une cousine ? Ne sommes-nous plus les amis d'autrefois ?

— Sans doute, répartit Jean-Pierre, un peu embarrassé. Mais nos relations sont, pour ainsi dire, secrètes. Mon père et le vôtre ne sont pas au mieux, vous le savez, surtout depuis les événements récents. D'ailleurs, vous m'appelez aussi cousin.

— C'est vrai. Pourtant, si vous m'aviez nommée Germaine, comme jadis, aux jours heureux de notre enfance, je vous aurais dit : Jean-Pierre, tout court.

— Ah ! Germaine, vous me faites un sensible plaisir en disant cela. Vraiment, vous êtes adorable !

— Jean-Pierre, vous abusez de la situation.

— Non, Germaine, non ; mais je suis ravi de vous entendre me parler comme vous le faites ; vous m'avez conquis tout à fait.

Combien je vais regretter maintenant de ne pas vous voir plus souvent. Malheureusement, les devoirs de ma profession me retiennent à Caen.

Mais j'emporte de chaque nouvelle entrevue un souvenir plus charmant. Et si, aujourd'hui, le début fut tragique, combien sont agréables les conséquences présentes !

— Moi aussi, Jean-Pierre, je me souviendrai, repartit gravement Germaine. Il y a des événements qui ne s'oublient jamais.

— J'oserai vous rappeler peut-être cette affirmation

— Quand ?

— Chaque fois que l'occasion s'en présentera. Dimanche prochain, par exemple.

— Où cela ?

— Eh bien, toujours dans ces parages, puisqu'il s'agira de commémorer un événement.

— C'est juste. Mais alors, venez dans l'après-midi. Le hasard, qui vous guide, me conduira sans doute de votre côté.

Cette réponse, faite d'un air ingénu et malicieux à la fois, enchanta Jean-Pierre.

C'était, en réalité, un acquiescement à de nouveaux rendez-vous.

— Germaine, fit-il en souriant pour dissimuler sa véritable impression, vous allez m'ensorceler tout à fait... je vais certainement rêver de vous... très souvent, et vous aimer, comme...

Il s'interrompit brusquement, avec dans le regard une expression d'étonnement et de vive contrariété.

— Je ne me trompe point, reprit-il, votre père vient vers nous.

La jeune fille se retourna très vite.

— Lui... c'est bien lui, fit-elle surprise. Comment a-t-il su que j'étais ici ?

Et, la physionomie soucieuse, elle considéra le docteur Ménard qui s'avançait à grands pas, l'air courroucé. Il franchit

bientôt, d'un pas saccadé, la planche jetée sur le ruisseau, marcha droit à sa fille et lui demanda, sévère :

— Que fais-tu là, Germaine, qu'est-il arrivé ?

La jeune fille s'efforça de paraître calme.

— Mon cher père, ce n'est rien, fort heureusement, grâce à notre cousin Jean-Pierre Lourties. Tu le reconnais sans doute ?

— Parfaitement.

Et le médecin salua le jeune homme d'un bref coup de chapeau, puis continua d'interroger sa fille.

— Est-il vrai que tu sois tombée à l'eau ?

— Malheureusement, père. Mais comment sais-tu ?

— On m'a prévenu.

— Eh bien, tu peux remercier chaleureusement notre cousin, je lui dois d'exister encore. Il s'est jeté courageusement dans l'Aure pour m'en retitrer au péril de sa vie.

— Je vous remercie, monsieur, fit le docteur d'un ton sec, sans même tendre la main au jeune homme, indisposé par cette attitude glaciale.

— Il est inutile de me remercier, fit-il. J'ai simplement accompli mon devoir d'homme. Vous en eussiez fait autant sans doute. Je me félicite cependant du hasard qui m'a permis de secourir ma cousine...

— Oui, oui, coupa durement le docteur, cela vous a permis, en outre, de lui débiter quelques galantes et ridicules fadaises.

— Monsieur ! s'écria Jean-Pierre, prêt à riposter vertement.

Il s'interrompit devant le regard de Germaine, empreint d'une ardente supplication.

D'ailleurs, le praticien, déjà, lui tournait le dos, s'adressant de nouveau à sa fille.

— Je ne comprends pas, Germaine que tu n'aies point songé à rentrer de suite. Ç'eût été plus convenable.

Jean-Pierre Lourties n'en entendit pas davantage. Il sentait la colère de gagner et devinait aussi que sa présence, surtout, surexcitait l'humeur habituellement difficile du médecin. Afin d'éviter à Germaine une scène trop pénible, il ramassa hâtivement sa veste et son chapeau franchit le ruisseau et s'éloigna, sans prendre autrement congé.

Dix pas plus loin, cependant, il se retourna, et, profitant d'un moment où Ménard lui tournait le dos, il porta rapidement sa main à ses lèvres, puis, dans l'espace, envoya d'un geste, un baiser discret.

Il eut le plaisir de voir Germaine lui sourire en inclinant sa jolie tête.

Il reprit aussitôt sa marche, l'esprit surexcité, mais le coeur joyeux.

Germaine n'allait-elle pas, comme lui, conserver l'impression ineffaçable de cette nouvelle rencontre, avec l'impatient désir de l'entrevue prochaine ?

La source secrète des deux espoirs venait de jaillir en ces âmes jeunes et également ardentes. Elle suivrait désormais son cours, se heurtant parfois aux souffrances inévitables, aux déceptions cruelles, mais elle pouvait aboutir cependant au bonheur rêvé.

Le lendemain, Jean-Pierre Lourties repartit vers Caen après avoir formellement promis à son excellent père de revenir à Trévières le dimanche suivant.

Il s'était discrètement gardé d'instruire celui-ci de ses rencontres avec Germaine Ménard, anxieux à l'avance d'un avenir trop incertain, peut-être même impossible.

De son côté, Germaine ne l'oubliait pas ; mais sa finesse féminine lui dictait une conduite prudente, habile à désarmer le ressentiment de son père.

Après l'événement quasi-tragique dont elle avait failli devenir victime — événement que le docteur qualifiait improprement d'équipée — elle s'était appliquée à ne pas prononcer le nom des Lourties.

Et bien qu'elle fût, au fond, un peu anxieuse de ce qu'il adviendrait dans la suite, avec la crainte secrète de voir se briser brutalement l'idylle charmante, dont elle souhaitait ardemment la continuité elle se montrait enjouée, souriante et soumise.

Deux ou trois jours passèrent, sans amener entre le père et la fille aucun incident désagréable.

Le docteur Ménard comptait bien, maintenant, n'avoir plus rien à redouter du père Lourties, ce cousin exécré

L'inventaire des biens du défunt Thommeré, pratiqué la veille, l'avait rassuré à cet égard. La quiétude rentrait peu à peu en son esprit et l'incitait à des rêves dorés.

Ce jour-là, un jeudi, il s'était étendu nonchalamment dans l'un des vieux fauteuils familiaux qui garnissaient son très modeste salon.

Béatement il fumait une cigarette médiocre.

Son regard se reposait vaguement sur sa fille, dont les doigts agiles couraient sur le clavier jauni d'un antique piano, au son de crécelle.

— Très joli, ce nocturne, déclara-t-il, lorsque la jeune fille plaqua le dernier accord. Chopin était un maître génial... Malheureusement, l'instrument ne vaut pas cher et ne rend pas tout l'effet désirable.

— Il est probable que je n'en aurai jamais d'autre, soupira Germaine.

— Pourquoi donc, ma chérie ?

J'espère bien, au contraire, pouvoir t'offrir, d'ici peu, un Pleyel ou un Erard !

— Il faudrait pour cela beaucoup d'argent.

— Et nous n'en avons point, veux-tu dire ?

— Evidemment.

— Rassure-toi, mon enfant, nous serons bientôt riches.

— Riches, nous ? Comment ?

— Grâce au décès du vieux cousin Thommeré.

— Sommes-nous héritiers ? s'écria Germaine.

— Pour la moitié, mignonne. Au même titre exactement que ce brigand de Lourties. Nous sommes cousins au même degré, et seuls collatéraux de Thommeré.

— En es-tu sûr, mon cher père ?

— Parbleu ! La vieille Marton, que j'ai ramenée avant-hier de Vierville, te l'affirmera comme moi. D'ailleurs, Thommeré n'avait point de notaire. Et l'inventaire pratiqué là-bas, hier, en ma présence et en celle de Lourties, n'a rien révélé à cet égard.

Donc, nous sommes bien tranquilles là-dessus.

— Alors, nous allons être plus heureux ?

— Presque riches, ma chérie, à cent cinquante mille francs, pour le moins.

Et tu m'en vois enchanté, ravi, pour toi, d'abord.

— Pour moi ? s'étonna de nouveau Germaine.

— Sans doute. Je vais pouvoir enfin te marier convenablement, t'assurer la situation que je souhaitais si ardemment pour ta beauté, ta grâce, tes qualités précieuses.

— Oh ! père, tu me flattes beaucoup trop.

— Non, non, je te connais, tu vaux ton pesant d'or. D'ailleurs, je sais mon opinion partagée par un homme charmant, titré et fortuné, ce qui ne gâte rien.

— Qui donc ?

— Le beau Raoul de Miltry, du château de Soucy. Il y a longtemps que j'ai deviné ses sentiments à ton égard. Sentiments qu'il n'osait exprimer ouvertement, à cause de notre situation trop modeste. Mais, à présent, tout change. Tu deviens un parti avantageux, si tu peux mettre en ligne de compte une dot de cent mille francs.

— Evidemment, ceci vaut beaucoup plus que mon charme personnel et mes qualités précieuses, railla doucement la belle jeune fille.

— Sans doute, en matière de mariage, à notre époque difficile, il faut compter, mon enfant.

Avec l'argent, surtout. Le reste : antipathie, sympathie, amour possible ou non, en un mot toutes les considérations morales, tous les sentiments sont quantités négligeables ?

— Ou plutôt secondaires. C'est de la bucolique charmante, dans les romans seulement. Au surplus, on peut aimer son mari.

— Après ?

— Sans aucun doute. C'est un cas très fréquent. On se marie d'abord par convenances, égalité de situations, d'intérêts. Un peu de sympathie ne nuit pas au début, certainement. Mais l'amour, tel qu'on le prétend à ton âge, n'est pas indispensable au bonheur durable des unions légales, qui sont en réalité des associations.

— Je pense tout autrement, mon cher père. Certes, je désire me marier, comme toutes les jeunes filles, mais je voudrais aimer d'abord l'homme que j'épouserai et, naturellement, je voudrais qu'il m'aimât.

— Ah ! folles illusions ! jeta le docteur, dont les lèvres minces grimacèrent un sourire ironique.

Heureusement, ma chérie, les parents sont là, avec leur expérience de la vie, leur saine raison, dont le devoir est de vous mettre en garde contre de telles erreurs.

D'ailleurs, tu verras bientôt Raoul de Miltry. Il te plaira ; j'en suis convaincu.

Germaine ne répondit rien. Pensive, elle laissa ses mains fines errer doucement sur le piano, au hasard de ses souvenirs musicaux.

Cependant, le docteur Ménard, en présence de l'attitude volontairement silencieuse de sa fille, ne jugea pas utile d'insister pour le moment.

Il venait de semer, pensait-il les premiers germes nécessaires : de poser, sans trop appuyer, les bases de ses projets ambitieux. Le temps et les circonstances feraient le reste.

Il laissa Germaine rêver en musique et s'en fut à la chambre mansardée du premier étage, où reposait la servante Marton.

La vieille Normande n'avait pu se remettre tout à fait de la terrible alerte causée par la voix sinistre du défunt Thommeré.

Malgré le déplacement, l'éloignement de la lugubre maison, le changement de milieu et même l'influence morale exercée par Ménard, l'impression de terreur subsistait en son esprit de simple.

Seule, dans le lit où l'immobilisait sa blessure, elle ressassait ses remords, avec l'envie, presque le besoin obsédant de tout dire au médecin, de soulager son pauvre cerveau désorienté.

Mais la perspective d'une possession

promise — la vieille maison de Vierville, les vingt mille francs qui s'y joindraient — surexcitait, et retenait encore ses aveux.

— Eh bien, ma bonne Marton, fit le docteur en pénétrant dans l'étroite pièce, vous trouvez-vous mieux à Trévières qu'à Vierville ?

— Oui, assez, repartit la blessée, sans grande conviction.

— On vous soigne bien, vous ne manquez de rien ?

— De rien, mossieu le docteur.

— Vous avez vu Mlle Germaine. Comment la trouvez-vous ?

— Ben bonne et ben douce. Et pis, vraiment jolie !

— N'est-ce pas ? Alors, vous êtes heureuse d'être ici ?

— P't'être ben que oui. Mais il y a tout de même des choses qui me tourmentent des fois.

— Quoi donc ?

— Ben, pardine, c'te maison de là-bas, et pis l'argent que vous m'avez promis.

— Chut, Marton, ne parlez point de cela, fit vivement Ménard en baissant la voix. C'est affaire entendue entre nous, mais n'y revenez point, personne ne doit savoir.

— Ah ! oui, c'est vrai... personne... personne !... répéta Marton, brusquement ressaisie par ses remords.

Pourtant, si quelqu'un apprenait ?...

— Qui ?...

— Bien le Sorcier des fois.

Alors, c'est-y qu'il arriverait des malheurs et que j'aurais rien du tout ?

— Bast ! laissez donc ces idées folles, Marton, personne, je vous le répète, ne peut connaître nos arrangements secrets.

— Personne... personne ? balbutia la servante, perplexe et angoissée. Et si l'esprit de mon défunt maître avait deviné ?

On dit que les âmes des morts reviennent, des fois, nous tourmenter sur la terre ?...

— Allons, ma bonne, vous délirez avec vos histoires de revenants ! Laissez donc ces stupidités et parlons d'autre chose.

Le ton autoritaire et dur de Ménard produisit son impression habituelle sur l'esprit faible de la servante.

Elle se tut, momentanément subjuguée, la physionomie fermée.

Le praticien, devenu soucieux, ne trouvait rien d'intéressant à dire.

Il avait pris le parti subit de s'en aller.

— Reposez-vous pour être vite guérie, conclut-il.

Puis, d'un pas saccadé, il quitta la chambre, redescendit, le front barré d'un pli d'inquiétude.

— L'imbécile a des remords ! maugréa-t-il. J'aurais dû la laisser à Vierville. Elle serait capable un jour de tout raconter à Germaine.

Sous l'empire de ces pensées énervantes, Ménard gagna son jardin, se mit à marcher de long en large, s'efforçant de recouvrer tout son calme.

Le ronflement d'un puissant moteur d'automobile s'arrêtant brusquement, puis la sonnette de la grille tintant aussitôt, l'arrachèrent tout à coup à ses préoccupations anxieuses.

Il s'approcha très vite, ouvrit lui-même, au moment où sa jeune domestique descendait du perron.

Et sa physionomie se dérida presque instantanément, sous l'effort de sa volonté.

Souriant, affable, il tendit la main aux arrivants : le comte de Miltry et son fils Raoul.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit-il. Je ne m'attendais pas si tôt à l'hon-

neur de votre visite, et il les conduisit au salon où Germaine jouait du piano.

Il les présenta cérémonieusement à la jeune fille, un peu troublée d'abord, mais qui se ressaisit très vite, tout en examinant les visiteurs.

— Depuis longtemps, mademoiselle, dit Raoul de Miltry, nous avions le désir de vous voir et de vous entendre.

Votre aimable père nous a parlé souvent de votre remarquable talent de musicienne.

— Oh ! monsieur, le mot talent est exagéré. Je joue comme tout le monde, comme une bonne élève, tout simplement.

— Vous êtes modeste, fit le comte, c'est charmant. Mais — ainsi que le dit mon fils — notre désir de vous entendre date de plusieurs mois déjà..

— C'est exact, appuya Ménard.

— Malheureusement, ajouta Raoul de Miltry, jusqu'ici nous n'avions pas de relations suivies; l'occasion nous avait manqué...

— Et, d'ailleurs, remarqua malicieusement Germaine, l'infériorité de notre situation ne vous permettait peut être pas de désirer très vivement ces relations ?

— Sans doute, appuya orgueilleusement le comte de Miltry, notre fortune nous impose certaines réserves, parfois regrettables.

— Et qui vont disparaître si nous héritons, releva Germaine, toujours ironique.

— Certes, on ne peut nier l'influence de l'argent, intervint Ménard. Et cette influence s'exlique fort bien, de nos jours surtout. D'ailleurs, en considérant les choses à d'autres points de vue, l'harmonie en tout n'est-elle point nécessaire ?

Qui se ressemble s'assemble.

Les riches avec les riches, les pauvres avec les pauvres !

— Les intelligents avec les intelligents, continua Germaine, les imbéciles avec les imbéciles, les généreux et les tendres ensemble, les ambitieux, les vaniteux et les cupides réunis : voilà la citation revue, corrigée et complétée.

— Vous avez beaucoup d'esprit, mademoiselle, remarqua Raoul de Miltry, souriant aimablement.

— Et même un peu de jugement, appuya le comte, ce qui est plutôt rare chez une jeune fille, peu habituée en somme au contact du vrai monde.

Cette dernière phrase constitua pour Germaine le critérium de ses opinions sur les messieurs de Miltry.

Un silence embarrassé s'établit.

— Voyons, mon enfant, joue quelque chose ! fit tout à coup Ménard, désireux de rompre cette gêne.

— Volontiers, cher papa.

Et, sans plus de façons, Germaine se remit au piano. D'une main sûre, elle attaqua l'une des plus exquises valses lentes de Chopin, son auteur préféré.

— Très joli, fit Raoul de Miltry, lorsqu'elle eut plaqué le dernier accord. Dommage que votre piano ne résonne pas davantage.

— Il est vieux et fatigué, observa Ménard.

— Et puis, ce n'est pas une marque, appuya le comte. Mais c'est très bien, cependant .

Germaine eut un sourire indéfinissable. Elle s'inclina un peu. Mais il aurait fallu un esprit très fin pour discerner ce qu'il y avait d'ironie dans ce geste gracieux.

Les trois hommes continuaient maintenant à causer de choses diverses et banales, sans paraître se préoccuper beaucoup de la jeune fille rêveuse.

Pourtant, de temps à autre, Raoul de Miltry tournait vers elle un regard langoureux ou ardent, comme s'il voulait

s'efforcer de la troubler, de la conquérir.

Les prunelles bleues de Germaine demeuraient froides, indifférentes, avec parfois un éclair fugace de malice dédaigneuse.

Ce grand garçon de vingt-huit ans, taillé en athlète, brun, presque noir, de traits pourtant agréables, mais au front trop bas, à l'oeil trop fat, et d'esprit plus brutal qu'affiné, ne lui disait rien qui vaille.

Quant au comte de Miltry, c'était un sexagénaire très soigné, portant beau. Il sentait un peu la race, mais si orgueilleux de sa caste et de sa fortune! Elle ne pouvait le goûter davantage.

Cependant, ce père noble n'eût été, en regard des projets secrets de Ménard qu'un acessoire.

En l'espèce, Raoul de Miltry valait seul qu'on l'étudiât. Etude peu compliquée et de comparaison trop facile avec Jean-Pierre Lourties, si différent à son avantage.

— Mademoiselle, fit bientôt le comte en se levant, le docteur vient de nous promettre sa prochaine visite au château de Soucy.

— Ah ! s'étonna Germaine, involontairement.

— Nous espérons avoir le plaisir de vous recevoir aussi, appuya Raoul de Miltry.

Ma mère sera certainement enchantée de vous connaître.

— Et moi très honorée, monsieur.

Sur cette repartie cérémonieuse, les deux messieurs de Miltry prirent congé, reconduits jusqu'à la grille par Ménard, qui ferma lui-même la portière de l'automobile en s'inclinant.

— Eh bien, comment le trouves-tu ? demanda-t-il à sa fille, en rentrant au salon.

— Qui ? fit malicieusement Germaine. Le père ou le fils ?

— Le fils parbleu ! le beau Raoul.

— Pas mal. Il a l'air très fort.

— Comment l'entends-tu ?

— Physiquement.

— Ah ! certes, c'est un gars superbe. Et vicomte, ce qui ne gâte rien.

Songe donc, Germaine, vicomtesse, mon enfant !

Toutes les filles à marier du canton, et même jusqu'à celles de Caen, en crèveraient de jalousie !...

— Les malheureuses ! s'exclama Germaine en riant franchement.

— Ma fille, vicomtesse ! s'exclama le médecin, comme extasié, et sans deviner l'ironie de sa fille. Vicomtesse, quel rêve!

— Oui, c'est un rêve, appuya Germaine d'un accent indéfinissable.

. . . . . .

Trois jours plus tard, le dimanche, Germaine, en sortant de la messe, vers dix heures, passa, comme de coutume, chez quelques fournisseurs, et se trouva bientôt devant la maison du père Lourties.

Elle eut la joie, pressentie et désirée, d'apercevoir derrière l'une des fenêtres du premier étage le fils du rebouteur, achevant sa toilette.

Ils échangèrent un coup d'oeil expressif, un sourire vite exprimé. Ils s'étaient compris.

Vers trois heures de l'après-midi, comme le docteur Ménard se rendait au Cercle républicain de la ville, cercle dont il était le vice-président et où il faisait chaque dimanche sa partie de bridge, Germaine sortit, le visage couvert d'une voilette épaisse.

En vingt minutes, par des chemins détournés, elle atteignit les rives de l'Aure, scruta longuement du regard les environs.

Une expression de dépit parut sur sa physionomie : la campagne semblait déserte.

Jean-Pierre n'avait-il pas compris, comme elle l'avait cru ? Ou bien était-il déjà venu et reparti ?

A tout hasard, elle se dirigea lentement vers le bois de Soucy, assignant comme but éventuel à sa course infructueuse une visite à la ferme de ses amis.

Elle approchait des premiers buissons, lorsqu'un seul mot fusa tout à coup dans l'air, lui parut doux comme une caresse :

— Germaine !...

Elle rougit de plaisir, releva sa voilette, explora les alentours, et soudain se glissa, preste, entre des taillis pleins de jeunes feuilles.

Elle venait enfin d'apercevoir, Jean-Pierre.

Le chapeau à la main, il lui faisait une galante et plaisante révérence.

Elle lui tendit ses doigts effilés. Il les pressa longuement, rivant ses yeux bruns sur l'azur de ses prunelles brillantes.

— Bonne idée d'être venu là, dit-elle, devinant sans peine quel mobile prudent l'avait incité à se dissimuler ainsi.

— N'est-ce pas ? fit-il. J'ai pensé qu'il nous serait impossible de causer un moment dans la prairie, sans courir le risque d'être aperçus.

Or, je ne voudrais pour rien au monde que vous fussiez compromise.

— Merci, Jean-Pierre, de cette délicatesse, je l'apprécie. Maintenant causons sérieusement. J'ai bien des choses à vous apprendre.

— Des choses importantes ? demanda-t-il, frappé du ton et de l'air grave de la jeune fille.

— Pour moi, du moins, car je ne puis encore préjuger de votre sentiment à cet égard.

— Parlez, Germaine. Je vous écoute avec toute l'attention attachée par moi à vos moindres paroles.

— Voici : Jeudi mon père m'informa de certains projets formés par lui, relativement à mon avenir.

Il a rêvé de me marier à M. Raoul de Miltry, le fils du châtelain de Soucy.

— Vraiment ? Mais les Miltry sont très riches, tout au moins en apparence, et le docteur Ménard me paraît nourrir là des idées ambitieuses, à peu près irréalisables. Ceci sans vouloir vous offenser, Germaine. C'est une simple constatation matérielle, dont vous comprenez toute la valeur.

— Certes, mais il paraît que nous aussi, nous allons être riches.

— Comment ?

— Par suite du décès du cousin Thommeré. Mon père compte sur une part de succession s'élevant à plus de cent cinquante mille francs, sur lesquels il m'octroierait généreusement une dot de cent mille francs.

— Tiens, tiens, cent mille francs !...

Jean-Pierre n'ajouta rien à cette remarque.

Il songeait en soi aux révélations de son père, relativement à la succession dont Germaine parlait, sans pouvoir se douter que cette fortune pourrait échapper à l'ambitieux docteur.

La jeune fille, tout à son sujet, continuait :

— Mon père escompte fermement ces richesses futures. Il a même habilement décidé les messieurs de Miltry à nous faire une première visite d'approche.

— Oh ! oh ! M. Ménard ne perd pas son temps. Alors, vous avez vu le prétendant ?

— Oui.

— Vous plaît-il ?

En posant cette simple question, la phy-

sionomie de Jean-Pierre exprima une sorte d'anxiété non dissimulée.

— Seriez-vous très peiné si je vous avouais qu'il ne me deplaît pas ? repartit Germaine, malicieuse.

— N'en doutez point. Cependant vous êtes seule juge de vos appréciations, maîtresse absolue de vos sentiments et de votre avenir.

Sans doute poursuivit le jeune homme d'un accent plus amer, vous êtes venue m'informer de ces incidents pour me faire comprendre, dès le début, l'inutilité de nouvelles entrevues entre nous. Je vous remercie sincèrement de ne point laisser grandir en moi certaines illusions, devenues irréalisables.

— De quelles illusions parlez-vous, Jean-Pierre ?

— Ne raillez pas, Germaine, je vous comprendrais mal en ce moment.

— Pourquoi, mon ami ?

— Parce que je souffre un peu. J'eus la crédulité de croire à votre sympathie et sans que j'y prisse garde cette impression a fait éclore en moi un sentiment ridicule.

— Lequel ?

— L'amour.

— Oh ! c'est grave.

— Oui, très grave. J'ai conçu le divin amour, l'éternelle, l'adorable et trompeuse illusion de nos âges, avec tout son cortège d'espoirs chimériques, de rêves enivrants, de rêves si doux au coeur de l'homme.

Ah ! Germaine comme je vous aurais aimée, si vous l'aviez permis ; si la moindre parole d'encouragement fut tombée de vos lèvres jolies, et cruelles peut-être ?

— Qui vous dit que ce mot d'espoir ne sera pas prononcé ? Jusqu'alors, rien ne justifie vos appréhensions amères.

— Quoi, vous ne me désapprouvez point ?

— Ma démarche, ici même, n'est-elle pas une preuve de ma sincère sympathie ? J'aurais pu m'abstenir...

— Germaine, Germaine, vous m'enchantez !

Ainsi vous me permettez de vous aimer, de vous le dire. Vous voulez bien me laisser espérer tout un avenir de bonheur à vos côtés, un avenir tout parfumé de votre jeunesse, de votre bonté ?

— Pourquoi pas, Jean-Pierre, si nous pouvons réaliser ce rêve ?

— Ah ! Germaine, je vous adorerai !

— Jean-Pierre, vous me troublez étrangement, vous allez me faire perdre la tête, déclara la jeune fille dont la poitrine haletait d'émotion.

Oh ! certes, je voudrais être aimée, sincèrement, profondément, pour toujours !

— Oui, pour toujours, répéta le jeune homme d'une voix ardente, je le jure !

Puis, comme enivré de joie, il saisit d'un geste spontané les deux mains glacées de Germaine, il l'attira doucement vers lui. Et lentement, avec une sorte de ferveur dévotieuse, il mit à ses yeux clos de longs baisers.

Elle demeura palpitante sous cette première caresse, émue au point de ne pouvoir parler. Toute son âme ardente et tendue se dilatait, s'élançait au-devant du coeur viril qu'elle sentait battre contre le sien.

Ce fut pour tous deux une minute exquise, ineffable, et dont le souvenir ne devait plus s'effacer jamais.

Ils se dégagèrent lentement, les yeux dans les yeux, frémissants, troublés, grisés de joies nouvelles.

La jeune fille pourtant, se ressaisit la première.

—A présent, fit-elle, redevenant grave.

il s'agit d'assurer la réalisation de nos communes espérances.

— Nous aurons à vaincre beaucoup de difficultés, observa Jean-Pierre soucieux.

— A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, mon doux ami.

— C'est juste, et si je ne suis pas le Cid, je suis du moins le fils de mon père ; c'est-à-dire un tenace et un persévérant ; nous verrons.

Avant tout, je vais me renseigner confidentiellement sur la situation des de Miltry. Peut-être cet examen pourrait-il vous fournir, ma chère Germaine, quelques arguments imprévus et précieux.

Car il y aura lutte, n'en doutez pas.

— J'en suis sûre, je me sens forte, Jean-Pierre, forte de votre amour et du mien.

— Bien. A présent, devenons prudents, séparons-nous. Je parlerai prochainement à mon père de nos chers espoirs. Il nous secondera, j'en ai la certitude.

— Puissiez-vous dire vrai.

Allons, au revoir, Jean-Pierre, à dimanche, si vous le voulez bien ?

— De tout mon coeur. A bientôt, ma Germaine chérie !

La belle jeune fille partit, légère, souple, dévalant bientôt par les prés d'un pas alerte, comme si le bonheur lui donnait des ailes.

Lui, moins pressé, et d'ailleurs très circonspect, la suivit d'un regard profond, sans sortir du bois, jusqu'à ce qu'elle eût complètement disparu.

Alors, le coeur sautant dans la poitrine, le regard triomphant, il s'en fut dans les prairies ensoleillées. Sous l'immense ciel pur, où lui semblait-il, rayonnait la gloire de l'amour tout-puissant, de l'amour maître du monde !

IV

LA LUTTE S'ENGAGE

Le père Lourties, convoqué par le notaire chargé de régler la succession Thommeré, pénétra dans le cabinet de l'officier ministériel.

— Eh ben, quoi de nouveau, monsieur Parois ? demanda-t-il curieux.

— Vous avez gain de cause, mon cher Lourties.

Ménard consent à ce que la maison de Vierville vous soit vendue, en dehors de tout règlement d'héritage.

— Combien ?

— Six mille francs.

— Avec les meubles ?

— Naturellement.

— Tout de même, ce médecin n'attache pas ses chiens avec des saucisses ! N'importe, je m'en dédis pas, je voulais la baraque, je la prends.

— Remarquez, Lourties, que le produit de cette vente sera versé à la succession. Par suite, il vous en reviendra la moitié, elle ne vous coûtera donc en réalité que trois mille francs.

— Pardine, c'est ben assez. L'acte est-il préparé ?

— Le voici, une simple signature et la bicoque est à vous. Prenez déjà les clés.

Sans hésiter, Lourties saisit la plume que lui tendait le notaire, apposa son nom, largement paraphé, au bas de l'acte de vente et empocha le trousseau de clés.

— A présent, fit-il, ne vous pressez pas d'établir nos comptes, monsieur Parois. Nous n'attendons point après cet héritage pour vivre.

— On le sait, Lourties. Mais mon devoir me commande de régler, dès que les parties seront d'accord sur la répartition des valeurs.

— Ben sûr. C'est justement ça qu'il faudra voir... un peu plus tard.

Et le rebouteur prit congé, souriant intérieurement de l'idée que venaient de lui suggérer les dernières paroles de l'officier ministériel.

La nécessité pour ce dernier d'obtenir l'approbation des deux héritiers, au projet de répartition des titres, permettrait à Lourties, le cas échéant, de retarder habilement le règlement, en ergotant sur cette répartition.

En sortant de chez maître Parois, il s'en fut directement à son logis, informa sa domestique de son départ pour Vierville, où il resterait probablement un jour ou deux, puis il quitta bientôt Trévières.

Deux heures plus tard, il pénétrait dans la vieille maison de Thommeré, devenue la sienne.

Il s'y enferma, passa l'inspection rapide des différentes pièces, puis avec une activité presque fébrile, il commença de fouiller minutieusement les meubles, les placards, les moindres recoins, depuis la cave jusqu'au grenier.

Il défit les lits, palpa les matelas, visita les sommiers, déplaça quelques vieux livres serrés sur une étagère et couverts d'une respectable couche de poussière.

A mesure que ses recherches avançaient, recherches d'ailleurs infructueuses, il sentait le dépit et la colère de gagner peu à peu.

— Rien... rien du tout ! répétait-il à chaque nouvelle déception.

Pourtant Thommeré avait écrit: "Double". Et ce double là, ça doit exister quelque part ?

Ah !... quand je devrais démolir la baraque, il faudra ben que je le trouve !..

Au fait, j'en parlerai à Jean-Pierre, dimanche, s'il doit venir à Trévières. Je l'amènerai ici, il m'aidera de ses conseils ... et de ses bras au besoin.

Sur cette conclusion, le rebouteur, un peu las, se laissa tomber lourdement dans un vieux fauteuil dont les ressorts fatigués résonnèrent sous le heurt.

Il se redressa d'un bond, saisi tout à coup d'une idée nouvelle, maugréant :

— Pardine, ça se pourrait, des fois !

Et prenant aussitôt dans sa poche un solide couteau, il se mit à déclouer, d'une main brutale, le velours fané du meuble.

Il souleva l'étoffe, la doublure, enleva le crin tassé, depuis d'innombrables années, en forme de galette, rembourrant les ressorts.

Un juron de désappointement lui échappa :

— Je les crèverai tous les uns après les autres ! s'écria-t-il furieux, en repoussant du pied le fauteuil dépenaillé.

Cependant, désireux de se soustraire à cette sorte d'obsession de colère destructive, il sortit en coup de vent de l'antique maison, refermant bruyamment la porte derrière lui.

Dehors, il marcha d'abord un peu au hasard, remâchant son dépit et sa fureur.

Il parvint ainsi jusqu'au bord de la mer et s'arrêta, pensif, le regard errant vaguement sur la verte immensité dont les flots s'irrisaient sous les rayons de l'Astre-Roi.

Peu à peu, sous l'action bienfaisante de l'infini, de l'air salin qui lui fouettait la face, et de la mélopée berceuse des vagues molles, son esprit recouvra plus de calme et de sagesse. Il résolut d'attendre son fils, avant de pousser plus loin ses investigations.

Et comme rien ne le retenait à Vierville, il reprit le train pour Trévières, où il reparut à l'heure du souper, au grand ébahissement de Jeannette.

— Ah ! ben, not'maître, je vous atten-

dions point avant demain, fit la jeune servante. P't'être ben tout de même que vous avez eu raison de rentrer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il vous est venu une visite quasiment extraordinaire.

— Qui donc ?

— La demoiselle au docteur Ménard.

— Pas possible ! s'écria Lourties stupéfait.

— C'est pourtant vrai. Elle a même dit comme ça qu'elle reviendrait, des fois, demain, si elle pouvait.

— Eh bien, on la verra, cette pimbêche. C'est-y qu'elle viendrait de la part de son brigand de père, par hasard ?

Sur cette supposition, le rebouteur devint songeur, remué d'étranges pensées.

Ménard aurait-il deviné ses projets ? Et sous l'empire d'une crainte anticipée, songerait-il à révéler sa honteuse action, à lui proposer un arrangement réparateur, en sollicitant son indulgence ?

Ce serait la victoire, sans combat !

— On verra... on verra... conclut Lourties à mi-voix. En attendant, Jeannette, prépare-moi un bon souper, ma fine! Y fera jour demain.

Mais Germaine Ménard ne revint pas, le lendemain, comme elle l'avait fait espérer.

Elle ne l'aurait pu, d'ailleurs ; son père désirant l'emmener au château de Soucy, afin de la présenter à Mme de Miltry.

La jeune fille, fidèle à la tactique qu'elle s'était prudemment imposée, depuis quelques jours, ne souleva aucune objection à ce projet, se promettant, comme distraction, d'étudier la châtelaine, qu'elle ne connaissait pas encore.

Elle n'eut aucune peine à porter sur celle-ci un jugement définitif, peu favorable.

Mme de Miltry, fille d'un riche industriel parvenu par ses seuls moyens, n'avait pas hérité, hélas ! des dons de l'intelligence paternelle.

D'une nature égoïste et vaniteuse, friande surtout de matérialités, elle s'était toujours montrée rebelle à l'instruction, à l'affinement nécessaire en son milieu fortuné.

Coquette, sans goût, vantarde, brutale en ses appréciations, rapportant tout à elle-même et à la satisfaction de ses appétits vulgaires, à peine dissimulés, elle avait été épousée par M. Miltry, — à peu près ruiné, — uniquement pour sa fortune.

Ces constatations fâcheuses ne furent pas de nature à modifier les sentiments de Germaine sur la famille de Miltry. Cependant, par égard pour son père, elle s'efforça de paraître aimable, de réprimer les sourires d'ironie trop souvent justifiés qui montaient à ses lèvres roses.

Quant à Mme de Miltry, elle semblait enchantée de connaître la jeune fille. Elle lui fit des avances d'une brutalité si transparente, relativement à son fils, que Germaine, embarrassée, dut déployer la plus fine diplomatie pour éluder tout engagement.

Enfin, le docteur Ménard prit congé, la délivrant heureusement de cette longue et pénible contrainte.

Germaine se réservait d'agir, de détruire la voie, afin de faire dérailler les projets paternels.

Dès le lendemain, en effet, elle écrivit à Jean-Pierre Lourties, à Caen, une lettre l'informant du danger qui les menaçait tous deux.

Trop respectueuse pour lutter ouvertement, et sans motif avouable, contre l'autorité de son père, elle suppliait le jeune homme d'intervenir sans tarder, et de se

déclarer, coûte que coûte. Ainsi il fournirait à sa résistance un argument positif et justifié.

Or, en arrivant à Trévières, le surlendemain, Jean-Pierre Lourties dut entendre, d'abord les récriminations de son père, relativement à l'infructuosité des recherches opérées par celui-ci, à Vierville.

— Nous allons partir là-bas, mon fieu, déclara finalement le rebouteur, et tu me diras tes idées sur place. Avant de démolir cette baraque, je voudrais avoir ton avis.

— Sommes-nous si pressés ? objecta Jean-Pierre soucieux.

— Eh! sans doute. Faut découvrir le testament, s'il existe, avant que maître Parois ait arrêté le règlement des paperasses.

— Ainsi, mon cher père, tu persistes à croire que tu pourrais être seul héritier de Thommeré ?

— Pardine, en qualité de légataire universel. Les bouts de papier trouvés là-bas, dans la cheminée, paraissent bien comporter de sérieuses présomptions dans ce sens-là.

— Oui, peut être. Cependant on peut se tromper. "Errare humanum est".

— Oh ! mon gas, pas de baragouin latin, je n'y entends rien du tout. Mais dis-moi donc pourquoi t'as l'air d'hésiter maintenant à partager mon avis ?

— J'ai longuement réfléchi, père. Si nous trouvons le document cherché, nous déshéritons le docteur Ménard ?

— Ça va de soi.

— Or, il est pauvre, au contraire, nous sommes presque riches.

— Et après ? fit le rebouteur surpris de l'attitude nouvelle de son fils.

—Eh bien, ne serait-il pas charitable, et même un peu noble de renoncer de nous-mêmes à la moitié de l'héritage en question ?... La moitié qui nous reviendrait en ce cas serait encore fort appréciable. Nous éviterions ainsi la guerre avec Ménard, un procès, tous ses ennuis inévitables; aussi le regret, si nous avions gain de cause, d'avoir brisé l'existence d'un parent et de sa fille.

— Oh ! ces parents-là !...

— Un peu de bonté, cher père. Songe que Ménard reconnu coupable d'un vol, sera traduit en Cour d'Assises, condamné à la prison, déshonoré.

— Tant pis pour lui.

— Mais sa fille, elle aussi, sera atteinte par la honte, tarée pour toujours.

— Ben sûr, fit le père Lourties pensif. Mais pourquoi diable ce brigand de médecin a-t-il commis un acte pareil ? Au fond, c'est une canaille ! Et tout ça pour tâcher de marier richement sa pimbêche de fille !...

— Oh ! père, tu calomnies Germaine ! releva chaleureusement Jean-Pierre. Ce n'est pas une pimbêche.

— Hein ! qu'en sais-tu, fieu ?... La connais-tu seulement ?

— Un peu, oui, mon père. Et je t'affirme que c'est la jeune fille la plus charmante, la meilleure qui soit à dix lieues à la ronde.

Le rebouteur sursauta d'étonnement grandissant.

— Pardine, mon gars, v'là ben la chose la plus renversante du monde. Alors maintenant tu parles pour les Ménard, tu soutiens ce gredin, tu prônes sa fille ?... Ah ! ça, fieu, elle t'a donc tapé dans l'oeil, c'te mijaurée ? Elle t'a ensorcelé !

— Je l'aime, mon père.

— Hein, tu l'aimes, elle, la fille à Ménard ? Ah ! par exemeple, v'là le comble !

Et le père Lourties, soulevé de colère,

se mit à marcher de long en large, continuant à s'exclamer.

— C'est-y possible, une chose pareille, la fille à ce mécréant, à ce voleur !

Et tu crois que je vais renoncer pour ça à mon droit, à la fortune du défunt Thommeré, perdre plus de cent cinquante mille francs !

Non, non, jamais ; jamais, tu m'entends ben, Jean-Pierre, jamais !...

— Père, je t'en prie, calme-toi. Ecoute ce que j'ai à te dire, avant de prononcer de telles paroles.

Tu as toujours été bon pour moi, ta tendresse paternelle ne s'est jamais démentie un seul jour, depuis la mort de ma chère mère. Tu sais combien je te respecte et te vénère, combien j'admire ta prévoyance, ta sagesse.

— Ah ! oui, oui, des mots tout ça, des paroles pour m'étourdir, pour m'attendrir !

— Oui ,mon cher père, des mots destinés à toucher ton coeur généreux, à solliciter une nouvelle preuve de ton amour paternel.

Lorsque tu m'auras entendu si tu me désapprouves absolument, je m'inclinerai devant ta volonté.

Mais ne juge pas sans savoir, je t'en conjure ?

— Soit ! fit le rebouteur, ébranlé par ces supplications répétées. Je t'écoute, nous verrons après.

Et, d'un effort de volonté, il s'astreignit à paraître calme, il s'assit en face de son fils, rivant son regard fin sur les prunelles flambantes du jeune homme.

Celui-ci fit brièvement le récit de l'accident où il avait joué le rôle de sauveteur. Il retraça sa première conversation avec Germaine, il évoqua les souvenirs d'enfance qui le liaient à la jeune fille. Il en vint enfin à l'entrevue récente du bois de Soucy, et parla de la lettre qu'il avait reçue, deux jours plus tôt à Caen.

Il fit en même temps le portrait physique et moral de Germaine, un portrait si flatteur, si chaleureusement ardent, et d'une analyse si complète, que le rebouteur en parut vivement touché.

Jean-Pierre dit ensuite quel amour profond s'était emparé de son coeur, amour partagé d'ailleurs par la fille du médecin. Et il exprima, sans détours, quels doux espoirs ils avaient osé concevoir, tous deux.

— Ben, par exemple, s'exclama le père Lourties stupéfait, v'là des nouvelles ! Te voilà pincé, mon pauvre gas, pris comme dans un filet... et moi avec.

Ah ! c'était ben la peine d'acheter la baraque à Thommeré, de tirer les vers du nez à la Marton !

— Marton ? demanda Jean-Pierre, surpris à son tour, que vient faire là cette brave femme ?

— Je te le dirai plus tard, mon fieu. En attendant, nous v'là démontés. Comment faire pour te contenter, et moi aussi ?

— Oh ! mon père, ce serait très simple, si tu voulais.

— Tu crois ça, toi ?... Alors quoi, faut renoncer à c't'héritage ?

— Non, pas complètement, il faut se contenter de la moitié, oublier le testament...

— Et pis après, ça t'avancera t'y dans tes amours ?

— Peut-être, si tu consens à faire une démarche auprès du cousin Ménard.

— Une démarche, moi, chez ce brigand de médecin ?

Et, de nouveau, le père Lourties se leva d'un seul jet, ressaisi brusquement par sa rancune et sa colère.

— Ah ! ça tu deviens fou, mon garçon ! Une démarche ? Et pourquoi faire ?

— Pour demander au docteur la main de sa fille.

— Ah ! non, non, ça c'est trop, je pourrai point.

— Père, je t'en prie ?

— Enfin, quoi, tu la veux donc à toute force, c'te fille ?

— Oui, mon cher père, oui, je veux qu'elle soit ma femme, et qu'elle devienne ta fille !

Je la veux de toutes les forces de mon être. Sans elle, je serai trop malheureux. Si je ne puis l'épouser, je quitterai le pays, je m'expatrierai, j'irai vivre très loin d'elle. Et si je ne l'oublie pas, je mourrai de chagrin sûrement.

— Alors, c'est ça, mon garçon, abandonne-moi aussi. Quand je serai tout à fait vieux, je crèverai tout seul comme un chien !... Ayez donc des enfants pour entendre des choses pareilles !

Et le père Lourties, hors de lui, vociféra :

— Eh ben, va donc où tu voudras, et que je ne te revoie plus !

Jean-Pierre, bouleversé, et en même temps outré par cette résistance paternelle, devant laquelle son orgueil d'homme et son amour se cabraient en révolte, se leva brusquement, la physionomie dure.

— C'est bien, je pars, lança-t-il d'une voix blanche. Adieu, père !...

Puis, d'un pas saccadé, il se dirigea vers la porte.

— Hein, quoi, tu t'en vas... tu t'en vas comme ça, s'écria Lourties en bondissant sur lui ; tu pars sans seulement m'embrasser ?...

Et d'un geste brutalement affectueux, mais irrésistible, il appuya fortement ses deux mains sur les épaules du jeune homme, l'attira vers lui. Il riva son regard aigu sur le visage pâli, et soudain, roulèrent sous ses paupières deux grosses larmes.

— Oh ! père, tu pleures, fit Jean-Pierre profondément remué.

— Ah ! oui, oui, je pleure, mon gas, parce que tu me brises le coeur !

Ainsi tu t'en irais... comme ça ?... Je ne te verrais plus... tu m'abandonnerais sans pitié ?...

Ah ! non, non, c'est pas possible, mon Jean-Pierre... mon fils !... Non, reste, ...reste avec ton vieux père, je n'ai plus que toi !

Et le rebouteur, vaincu, pencha la tête, baisa tendrement le jeune homme au front, l'étreignit contre sa poitrine palpitante d'angoisses, murmurant encore :

— Ne t'en va point, mon petit fieu chéri, ne me quitte pas, je t'en supplie ? Je ferai ce que tu voudras !

— Oh ! papa, mon excellent père, merci, merci de toute mon âme... Tu me rends l'espoir !

Puis les deux hommes se dégagèrent comme à regret, les yeux encore embués de pleurs d'attendrissement.

— C'est bon, j'irai voir ce brigand de Ménard après déjeuner, déclara le père Lourties, se ressaisissant peu à peu. M'accompagneras-tu au moins ?

— Si tu le désires, père.

— Comme ça, tu verras ton ensorceleuse.

— C'est vrai... Eh bien, j'irai, c'est dit.

Sur cette promesse, le père Lourties s'éloigna, laissant son fils songeur.

Lorsque deux heures sonnèrent, le rebouteur, sanglé dans sa redingote des grands jours, et Jean-Pierre en toilette impeccable, se rendirent chez le docteur Ménard.

Introduits au salon, ils y trouvèrent Germaine. La jeune fille, pressentant un événement, pâlit d'émotion anticipée. Le praticien, stupéfait, lui aussi, de la visite des deux hommes, les salua froidement.

— Vous êtes un peu étonné de nous voir, hein, cousin Ménard? commença le rebouteur, avec un sourire qui voulait être aimable.

— Je l'avoue, Lourties, je ne m'attendais certes pas à vous recevoir.

Vous avez sans doute, à me parler d'affaires ?

— Juste, cousin Ménard, il s'agit d'affaires toutes particulières. C'est pour ça que mon fils Jean-Pierre m'accompagne.

— Ah ! Est-ce en qualité de clerc de notaire ou de fils ? demanda Ménard sèchement, comme s'il pressentait des difficultés relatives à la sucession Thommeré.

— Les deux, repartit le rebouteur, d'un accent narquois, indéfinissable.

Mais d'abord, continua-t-il, devenant plus grave, allons droit au but, après on s'expliquera si c'est nécessaire.

Cousin Ménard, j'ai l'honneur de vous demander pour mon fils Jean-Pierre, la main de votre fille Germaine ?

— Hein, Germaine... pour votre fils? s'exclama Ménard, en sursautant de stupéfaction intense.

— Ah ! ça vous rêvez, Lourties !... Ou c'est une mauvaise plaisanterie ?...

— Je ne rêve jamais, répliqua vivement le rebouteur, piqué au vif, parce que j'ai le sommeil tranquille des gens dont la conscience n'a point de vilaines choses à se reprocher. Je ne plaisante pas davantage avec les affaires sérieuses.

— Alors, vraiment, votre fils a pu songer, a pu espérer un seul instant que je lui donnerais ma fille ?

— Pourquoi pas ?

—Mais parce que c'est impossible. Germaine est destinée à contracter un riche mariage.

— Jean-Pierre n'est point si pauvre.

— Oui, je sais, vous possédez quelques petites propriétés foncières.

— Dans lesquelles les vôtres tiendraient dix fois à l'aise, cousin Ménard ; si toutefois elles existent encore.

— Il vous est facile de railler sur ce sujet, Lourties. Certes, nous n'avons plus beaucoup de terres ; nous préférons les valeurs financières. Ma fille aura cent mille francs de dot.

— Cent mille francs ! Où les prendrez-vous ?

— L'héritage prochain de feu Thommeré nous permet d'avancer ce chiffre en toute certitude.

— Pourtant, vous ne le tenez point encore le fameux héritage.

— Comment pourrait-il nous échapper? Ne sommes-nous pas, vous et moi, les deux seuls héritiers, et au même titre ?

Jean-Pierre intervint, calme et froid.

— Pardon, monsieur Ménard, mais rien n'affirme encore que le défunt Thommeré n'avait pas fait un testament, ni désigné, par suite, un légataire universel.

Vous ou mon père, tous deux cousins de Thommeré au troisième degré, pourriez être écartés l'un ou l'autre de la succession, sans possibilité d'exercer aucun recours légal.

A ces mots, le médecin fronça les sourcils, une impression d'inquiétude passa, fugace, sur ses traits. Cependant il surmonta ce trouble passager, pour répondre d'un ton sec :

— Je n'ignore pas cela, jeune homme, mais je suis persuadé que le vieux Thommeré n'a rien laissé de semblable. L'inventaire l'aurait révélé.

— Oh ! répliqua vivement Lourties, on

n'a pas encore fouillé à fond la maison. Or, elle m'appartient à présent, et je la visiterai soigneusement. Elle pourrait bien renfermer des surprises des fois ?

Ménard tressaillit, se mordit les lèvres, demeura un instant interdit.

— Allons donc, affecta-t-il de railler, ce sont là des craintes ou des espoirs chimériques. En tous cas, ces considérations sont étrangères à la question principale. Vous venez me demander la main de ma fille, n'est-ce pas ? Et je vous réponds : c'est impossible.

— Vos raisons ? insista Lourties.

— Ma fille est déjà efiancée.

Cette déclaration fit passer sur la physionomie de Jean-Pierre Lourties une expression d'étonnement douloureux. Il regarda fixement Germaine, demeurée jusque-là silencieuse.

La jeune fille comprit toute l'angoisse contenue dans ce regard.

— Mon père exagère, rectifia-t-elle crânement, je ne suis fiancée à personne.

— Germaine ! s'écria rudement Ménard, tu oses me démentir ?

— Oh ! non, père, je corrige seulement une expression dépassant un peu la stricte vérité.

Tu m'as présenté M. Raoul de Miltry, c'est vrai, tu as même entamé des pourparlers de mariage pour moi, c'est encore exact. Cependant je n'ai pris aucun engagement, même envers toi.

— N'importe, reprit Ménard, nerveux et agacé, il y a d'autres raisons morales à mon refus.

Germaine ne peut épouser le fils d'un homme dont la profession bizarre est répréhensible ; un homme dont la réputation peu enviable rejaillirait défavorablement sur nous.

— Que voulez-vous dire, Ménard ? releva vertement Lourties.

— Eh ! pardieu, ce que tout le monde sait. N'êtes-vous pas "le Sorcier" ?

— Pour les imbéciles ou les ignorants, oui. Mais je vous aurais cru plus fort, vous un médecin diplômé, un guérisseur patenté.

— Mon père, intervint Jean-Pierre, ne te fâche point, je t'en conjure.

Laisse-moi dire à M. Ménard que si j'avais le bonheur d'épouser sa fille — très sincèrement et très ardemment aimée par moi — je lui apporterais, non seulement une petite fortune égale à sa dot, mais encore une situation des plus honorables.

Puis, s'adressant plus directement au médecin, il ajouta :

— Dans quelques mois, je serai notaire, Monsieur.

— Vous n'en serez pas moins le fils de votre père, jeune homme, c'est-à-dire le fils du Sorcier !

— Encore cette sottise ! jeta le père Lourties, dont l'indignation et la colère croissaient.

Ah ! prenez garde, Ménard, je pourrais vous faire payer cher vos insultes et votre mépris.

— Je ne crains rien de vous, Lourties. Et comme cet entretien a déjà trop duré, je vous invite à vous retirer.

— Ainsi, Ménard, vous voulez la guerre ?

— Peu m'importe.

— Encore une fois prenez garde ! Je saurai vous réduire.

— Je ris de vos menaces.

— Rira bien qui rira le dernier !

Allons, viens, Jean-Pierre, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et le rebouteur sortit du salon, la tête haute, très digne.

Avant d'obéir à l'injonction paternelle, le jeune homme se retourna vers Germai-

ne, dont la physionomie crispée exprimait l'émotion et l'anxiété.

Ils échangèrent un long regard, empreint d'une expression réciproque de résistance résolue. Et ce regard s'alanguit peu à peu en effluves d'amour.

Jean-Pierre salua cérémonieusement le médecin dont les lèvres minces tremblaient de colère, puis il rejoignit son père.

— Mon gas, fit le rebouteur en se retrouvant dehors, faut absolument nous rendre à Vierville sur l'heure. Nous y retrouverons sans doute l'arme nécessaire à réduire cette canaille de Ménard, si toutefois tu ne renonces point à sa Germaine ?

— Oh ! jamais. Mais il est déjà tard, père, trois heures viennent de sonner, nous pourrions remettre notre voyage à huit jours ?

— Non, non, ne perdons pas un temps précieux. Nous pouvons reprendre le train dans une demi-heure, le temps juste de retirer ma belle redingote et mon chapeau neuf.

Nous en serons quittes pour dîner là-bas au besoin et revenir ce soir à la dernière heure avec une voiture. Les jours sont long maintenant.

Allons, allons, ne tergiversons point mon gas.

Et, pressant le pas, le rebouteur entraîna son fils vers sa maison.

Quelques instants après, ils partaient ensemble pour Vierville. Dans le train Lourties apprit à son fils de quel stratagème il avait usé pour provoquer les étranges révélations de Marton.

Enfin ils pénétrèrent dans la vieille maison du défunt Thommeré et recommencèrent les recherches déjà effectuées par Lourties.

Elles n'amenèrent aucune découverte intéressante. Le seul profit qu'en retira Jean-Pierre Lourties fut de découvrir, parmi les livres gris de poussière rangés sur une antique étagère, un très ancien exemplaire des poésies de Malherbe.

Edition rare, d'une réelle valeur pour un lettré ou un bibliophile.

Or, Jean-Pierre avait fait d'excellentes études ; il professait l'amour des belles-lettres.

Il s'émerveilla de sa trouvaille et pria son père de lui laisser emporter le bouquin.

— Prends-les tous, si tu veux ! jeta le père Lourties, d'un accent découragé.

C'est point ça que je regretterai. C'est ben plutôt ce damné testament sur lequel on ne peut point mettre la main.

Ah ! ce voleur de Ménard avait bien raison de rire de mes menaces ! Je ne peux rien contre lui, rien, rien !

— Pourtant, les aveux de Marton sont là ?

— Eh ! je te l'ai dit, mon fieu, et t'es de mon avis d'ailleurs, on ne peut point engager un procès là-dessus, à cause des moyens employés.

Et pis, la vieille, en présence de la justice, et certainement soutenue, remontée par Ménard, niera tout ce qu'elle a dit.

D'abord, à qui a-t-elle parlé... à Lourties, le Sorcier ?... Non, c'est à l'âme de son défunt maître !

Eh bien, ça n'est pas croyable, je te le répète.

— Certes, le Tribunal n'admettrait pas de pareilles assertions.

— Alors, tu vois, mon gas, nous sommes quasiment roulés, fichus ! Ménard héritera, malgré tout. Et pour ta Germaine, faudra trouver autre chose. Ou alors, tu tâcheras de l'oublier.

— Oh ! ça, jamais, jamais ! Je ne pourrais plus maintenant.

— Bast ! on dit ça à ton âge !

Enfin allons-nous-en : qui vivra verra, conclut amèrement le rebouteur, un peu démonté par ses insuccès répétés.

Le lendemain, Jean-Pierre Lourties reprit tristement le train pour Caen, l'âme étreinte d'un désespoir invincible, l'esprit obsédé de résolutions extrêmes.

Il songeait de nouveau à quitter son emploi, à s'expatrier loin de la France, loin de son beau pays normand, où il laisserait son pauvre coeur déchiré.

DESESPOIR

Assise dans sa chambre, près de la fenêtre grande ouverte, Germaine Ménard travaillait à un délicat travail de dentelle d'Irlande.

Et tandis que ses doigts fins et souples entrecroisaient adroitement les fils, ses prunelles azurées suivaient en dedans des doux rêves de son esprit et de son coeur.

Deux semaines s'étaient écoulées, depuis la démarche pénible des Lourties au docteur Ménard.

Germaine avait revu Jean-Pierre, le dimanche précédent, et de nouveau, leurs sentiments mutuels étaient venus resserrer les liens résistants de leur chaste amour.

Dans le coeur vierge de la jeune fille, cet amour prenait peu à peu la plus large place, à côté de sa tendresse filiale, faite surtout de devoir et de respect. Toute son âme tendre et généreuse se tendait vers celui qu'elle avait choisi sans hésitation comme irrésistiblement poussée par un instinct très sûr.

Un léger bruit se produisant à la grille, dont elle était séparée seulement par une étroite plate-bande, lui fit lever la tête, elle regarda dehors.

Une robuste normande, resplendissante de jeunesse et de santé, la considérait en souriant de toutes ses dents blanches.

— Que voulez-vous ? lui demanda Germaine, surprise.

— C'est t'y ben ici que demeure mossieu le docteur Ménard ?

— Oui, mais mon père n'est pas là en ce moment.

— Ah ! ben, mademoiselle, ça fait quasiment mieux mon affaire.

— Pourquoi donc ? N'est-ce pas lui que vous voulez voir ?

— Eh, oui et non. C'est plutôt vous, mademoiselle.

Si ça ne vous dérangeait pas, des fois, de venir jusqu'à la grille, j'ons pas besoin d'entrer.

— J'y vais.

Et Germaine, fort intriguée, se leva très vite, rejoignit en un instant l'énigmatique normande.

— Que me voulez-vous ? fit-elle, en regardant la grosse fille dans les yeux.

Celle-ci sourit de nouveau, une lueur de finesse passa dans ses prunelles claires, elle tourna la tête à droite et à gauche, comme pour s'assurer que personne ne l'épiait. Puis, d'un geste prompt, elle tira de son corsage une enveloppe sans suscription, la tendit à travers les barreaux.

Germaine saisit l'enveloppe, au moment où la normande lui jetait, toujours souriante :

— Au plaisir de vous revoir, ma belle demoiselle.

Germaine eut à peine le temps de dire merci.

La joviale commissionnaire s'éloignait déja d'une allure pressée.

De plus en plus intriguée, la jeune fille rentra hâtivement dans sa chambre, décacheta d'une main fébrile l'étrange missive, et lut ceci :

"Le vicomte de Miltry ne possède aucune fortune personnelle. Les biens dont sa mère lui avait fait donation, à l'époque de sa majorité, sont hypothéqués pour plus de leur valeur. Le comte de Miltry est personnellement aussi pauvre que son fils, il a tout dévoré. Tous deux vivent uniquement des ressources de la comtesse, dont la fortune, considérable, est heureusement garantie contre leurs convoitises ou leurs exigences possibles.

"Ces renseignements confidentiels doivent constituer de sérieux arguments pour une résistance indispensable."

— Pas de signature, murmura Germaine en achevant cette lecture.

Mais elle croyait bien avoir reconnu l'écriture. Son coeur lui criait un nom.

Elle n'eut pas le temps de s'appesantir plus longuement sur ses réflexions.

La sonnette de la grille venait de tinter, le docteur Ménard rentrait.

Précipitamment, la jeune fille enfouit la lettre dans la guimpe de son corsage, à l'instant même où son père pénétrait dans la pièce.

— Eh bien; ma Germaine, fit-il d'un ton doucereux à dessein, tout en s'asseyant, tu travailles toujours, chère enfant ?.

— Mais oui, père. Ne m'as-tu pas enseigné qu'on ne devait jamais rester oisif.

— Sans doute. Pourtant il ne faut pas abuser du travail. Il importe surtout de ne pas déformer tes jolies mains, des mains de vicomtesse, bientôt.

— Oh ! père, c'est là un rêve de ton imagination.

— On croit toujours ce que l'on espère. Au surplus, ce rêve deviendra bientôt une réalité. J'attends demain, ou après-demain au plus tard, la visite du comte de Miltry et de son fils.

— Encore ! jeta Germaine, sans pouvoir dissimuler une expression de mécontentement.

— Cela te déplaît ? questionna Ménard, toujours patelin.

— Ou plutôt cela m'est indifférent. Les visites trop fréquentes de MM. de Miltry ne m'intéressent nullement.

— Cependant elles s'adressent tout particulièrement à toi. Ton charme, ta jolièsse, ta distinction ont définitivement conquis le beau Raoul. Il parle de toi en termes chaleureux à souhait. Il t'aime sincèrement, j'en ai maintenant la certitude.

Et s'il doit venir avec son père, c'est pour te demander de vouloir bien faire son bonheur ; c'est pour solliciter officiellement mon consentement à l'union qu'il désire avec une véritable ardeur.

— Il n'est pas moins pressé, sans doute, de redorer un peu son blason, railla Germaine.

— Enfin, reprit le médecin dont la mauvaise humeur croissait, je te prie, mon enfant, de prendre en sérieuse considération mon vif désir de te voir accueillir favorablement Raoul de Miltry.

— Je le voudrais, mon cher père, par déférence et par affection pour toi. Cependant je te prie de remarquer que si je consentais à devenir Mme de Miltry, je n'engagerais ni ton existence, ni ton avenir, mais les miens seulement. Or, j'ai le droit indéniable d'en disposer à mon gré.

— Germaine, s'écria le docteur en se levant furieux, tu veux méconnaître mon autorité paternelle !

— Je l'ai respectée jusqu'ici, mon père, mais pourquoi cette autorité voudrait-elle disposer de ma personne contre toute justice.

— Décidément tu as réponse à tout. Tu te révoltes ouvertement.

— Je résiste simplement, forte de mon droit, de mes préférences.

— Prends garde. Si tu persistes dans cette attitude hostile, tu m'obligeras à des mesures de rigueur.

— Je ne crains rien, répliqua fermement Germaine, en se levant à son tour. J'ai ma conscience pour moi.

— Et ton ridicule amour de petite pensionnaire pour ce Jean-Pierre Lourties, ce rond de cuir, ce fils de campagnard charlatan !

— Je suis libre de mon coeur. L'orgueil ne m'égare pas !

— Encore une fois, prends garde, je te materai, je t'éloignerai, je t'obligerai à travailler, tu seras malheureuse !

— Rien ne pourra me contraindre à épouser Raoul de Miltry, lança Germaine véhémente et dont les prunelles bleues flambèrent d'une lueur de défi.

Le travail ne m'effraie point. Je préférerai la plus pénible des conditions à l'obligation d'épouser un homme dont la seule vue m'est antipathique.

— Ah ! tu veux lutter contre moi ! s'écria Ménard hors de lui. Eh bien, sache que jamais, de mon vivant, tu m'entends bien, jamais tu ne seras la femme de Jean-Pierre Lourties.

— L'avenir décidera, mon père.

— Malheureuse ! vociféra Ménard dont l'exaspération touchait au paroxysme, je te briserai !

— Oh ! clama-t-il encore, en marchant sur sa fille, les yeux égarés, la main levée en un geste menaçant, je ne sais ce qui me retient de te châtier sur l'heure ! Va-t'en d'ici, mauvaise créature, fille ingrate et sans coeur !...

— Mon père ?... supplia la jeune fille.

— Rien, je ne veux rien entendre, va-t'en !...

Effrayée, Germaine se recula vers la porte, l'ouvrit précipitamment et s'enfuit, les épaules secouées subitement par des sanglots convulsifs.

Toutes ses rancunes et son chagrin crevaient enfin, sous l'empire d'une détente brusque de ses nerfs trop surexcités.

Elle courut s'enfermer dans sa chambre, au premier étage, où elle s'affaissa sur un siège, brisée de douleur et de désespoir.

Ménard, demeuré seul, marchait de long en large d'un pas saccadé, serrant les poings, maugréant encore des menaces et des injures.

L'inébranlable résistance de sa fille l'exaspérait, le jetait en un désarroi profond, préparant la ruine d'ambitieux projets préconçus depuis quelques semaines.

Parfois inconscient de ses véritables devoirs, comme tous les égoïstes, il avait surtout songé, en ses combinaisons matrimoniales, à la satisfaction orgueilleuse de ses désirs personnels.

Le bonheur ou le malheur de sa fille passaient au second plan. En effet, l'union rêvée pouvait lui profiter plus encore peut-être qu'à elle-même.

Son alliance avec les nobles châtelains de Soucy, devrait infailliblement faire rejaillir sur lui une part de l'influence exercée par leur titre et par leur fortune.

Grâce à cet appoint moral, il espérait étendre sa clientèle, pouvoir enfin poser sa candidature à un siège de conseiller d'arrondissement, devenir l'une des personnalités importantes du pays.

Et qui sait s'il ne trouverait pas un jour à se remarier avantageusement ?... Depuis longtemps, déjà, il songeait à jeter son dévolu sur l'une de deux ou trois veuves citées dans la région pour leur opulence.

Or, voilà que la ridicule opposition d'une petite fille amoureuse d'un lourdaud

menaçait de faire écrouler ces mirifiques espoirs, si longuement caressés en secret. C'était inadmissible !

— Non, non, s'écria-t-il en frappant rageusement du pied, je ne céderai pas à cette gamine volontaire. C'est elle qui m'obéira. Il le faut... je le veux !...

Cette conclusion énergique, et sans doute irréductible, parut apaiser un peu sa fureur. Il passa dans le vestibule, prit son chapeau haut de forme et sortit, raide, hautain, la face crispée.

A mesure qu'il marchait dans les rues quasi solitaires de Trévières, son esprit recouvrant pourtant plus de calme et de lucidité.

Ses réflexions s'aiguillèrent bientôt sur les meilleurs moyens à employer pour en arriver à ses fins ambitieuses.

Il récapitula les obstacles à vaincre, les séria, afin de les attaquer et de les détruire un à un.

D'abord, les insinuations étranges de Lourties, relatives à l'existence possible d'un testament laissé par feu Thommeré, le préoccupèrent. Là-dessus, il savait à quoi s'en tenir. Néanmoins, les propos du rebouteur l'inquiétaient fortement. Il fallait réduire ce dernier, l'écarter définitivement de sa route, en le déconsidérant aux yeux de l'opinion publique.

Une idée subtile surgit en son esprit haineux : Il résolut d'adresser, sans retard, contre son redoutable concurrent, une plainte pour exercice illégal de la médecine.

Cette pensée plissa ses lèvres minces en un méchant sourire de triomphe anticipé.

En outre, il essaierait de savoir de la vieille Marton quel sens exact il convenait d'attribuer à ses craintes, à ses réticences apeurées, touchant la destruction du testament.

D'autre part, l'amour de Jean-Pierre Lourties et de Germaine devait être brisé. Enfin il semblait nécessaire de vérifier le plus ou moins d'exactitude des allégations émises par sa fille, sur la fortune personnelles de Raoul de Miltry.

Ce plan mûrement arrêté, il fit une visite hâtive à un malade, fort heureusement peu atteint, revint chez lui, rédigea sur-le-champ sa plainte contre Lourties et s'en fut la jeter à la poste.

Ensuite, il réintégra son domicile, et sans s'inquiéter de sa fille, monta tout droit à la chambre de Marton.

La vieille servante, dans sa tranquillité de la demeure du praticien, commençait à se remettre de ses terribles appréhensions. Elle escomptait avec impatience le moment proche où, remise sur pieds, elle pourrait retourner à Vierville pour prendre possession de la maison promise, et toucher les vingt mille francs dont son silence coupable était le prix.

En voyant entrer Ménard, elle tressaillit d'une inquiétude soudaine, toute instinctive.

Le médecin, grave, s'assit à son chevet.

— Ma bonne Marton, commença-t-il, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous intéresse tout particulièrement.

— Je vous écouton., Mossieu le docteur.

— Eh bien, voici : Je ne pourrai pas, comme je vous l'avais fait espérer, vous donner la maison de votre ancien maître.

— Ah ! pourquoi ? s'étonna Marton, déjà anxieuse.

— Parce qu'elle est vendue.

— A qui donc ?

— A ce brigand de Lourties. Il s'est arrangé secrètement avec le notaire, de façon à l'avoir dans son lot.

— Alors, me v'là quasiment dépouillée, Mossieu le docteur... ; vous m'avez donc trompée !

— Ce n'est pas moi, ce sont les circonstances.

— Ah ! mon défunt maître me l'a ben dit l'autre soir : Ce que j'ons fait avec vous me portera malheur !

— Allons, que me racontez-vous là ? s'écria Ménard stupéfait. Comment Thommeré a-t-il pu vous dire quelque chose puisqu'il est mort ?

— Ben sûr, mais il est revenu dans la nuit.

— Revenu ?

— Oui, il est venu me tourmenter, me reprocher de l'avoir volé. Il m'a menacée de toutes sortes de misères, de la Justice.

— Volé... la Justice ?... interrompit le médecin interdit et profondément troublé, en dépit de son cynisme.

— Eh oui ! Est-ce que vous n'avez point pris le testament pour le déchirer devant moué ? Et avec mon consentement encore. Vous m'avez entortillée avec vos paroles, vos belles promesses.

— Mais personne n'a pu savoir cela.

— Personne..., personne, excepté l'esprit de mon défunt maître. Pisque je vous dis qu'il m'a parlé. Il m'a torturée de questions, retournée sur toutes les coutures. J'en tremble encore.

— Vous avez rêvé !

— Non, non, j'ons ben reconnu sa voix, allez. Et d'abord, il savait quasiment tout..., il avait vu, je vous dis.

— Allons donc, vous êtes folle, Marton !

— Pas pus que vous, Mossieu le docteur.

—Alors, vous avez parlé, vous avez avoué quelque chose ?

— J'aurions pas pu faire autrement, tellement j'avions peur ! Ah ! c'est terrible, les revenants !

— Triple buse ! jeta Ménard, en se levant furieux. Vous avez été, sans vous en douter, la victime imbécile d'une supercherie macabre.

Aviez-vous revu Lourties ? ajouta-t-il en scrutant d'un regard aigu la physionomie décomposée de la servante.

— Oui, ben sûr. Il était justement venu me parler une heure ou deux avant l'épouvantable apparition de l'âme de mon défunt maître.

—Parbleu, c'est bien ça ; je comprends tout maintenant... Ah ! vieille folle, malheureuse idiote, vous êtes tombée dans le panneau de Lourties ! A présent, tout est compromis par votre imbécilité ! Eh bien, tant pis pour vous... Vous n'aurez rien, non, rien. Vous ne méritez même point ma pitié !

Quand vous serez guérie, et ce sera bientôt, vous partirez d'ici, vous me débarrasserez le plancher ; vous irez traîner votre ignorance et votre misère où vous voudrez !

On n'est pas si bête, si stupide que vous ....

Et Ménard furieux, l'esprit perturbé par les extraordinaires révélations de la servante, sortit en coup de vent, laissant la pauvre femme stupide, brisée de craintes angoissantes et de remords.

Ah ! maintenant, les insinuations, les menaces et le défi de Lourties s'expliquaient trop bien. Ce diable de sorcier connaissait l'existence du testament, il savait son indignité, son infamie !

Redescendu dans son salon vide, l'ambitieux médecin s'affala dans un fauteuil, écrasé par ce qu'il nommait en son aveuglement : l'inconcevable fatalité.

Longtemps, il réfléchit aux conséquences à peu près inéluctables des aveux de Marton.

Cependant, peu à peu ses terribles appréhensions se calmèrent, il entrevit la possibilité de les écarter.

— En somme, murmura-t-il, aucune preuve ne subsiste de l'existence de ce testament ? Le feu ne l'a-t-il pas détruit ? Par suite, il suffirait, le cas échéant, de réfuter énergiquement les assertions de cette vieille bourrique de Marton. La dangereuse et lugubre farce dont elle fut la victime ne trouverait aucun crédit dans l'esprit de gens éclairés. Je la ferai passer pour une hallucinée, pour une folle !

Quant à Lourties, j'espère qu'il sera bientôt disqualifié, maté par la Justice même, si ma plainte produit son effet.

Non, en réalité, rien n'est perdu. J'aurai ma part de la fortune de Thommeré, je le jure, dussé-je tout briser autour de moi !

En achevant, Ménard se leva, descendit dans son jardin avec le besoin de calmer la surexcitation de son cerveau par le grand air et par le mouvement.

Après avoir arpenté les allées étroites durant un bon moment, il remonta, plus maître de lui, appela sa domestique.

— Allez prévenir Mademoiselle que nous allons dîner, ordonna-t-il durement.

La jeune servante obéit, puis redescendit un instant après.

— Mademoiselle est couchée, dit-elle, elle a la migraine et ne peut pas descendre.

— Eh bien, qu'elle reste, l'entêtée ! jeta Ménard, je dînerai seul.

Puis il s'attabla et, son repas rapidement expédié il reprit son traditionnel chapeau haut de forme et cria vers la cuisine :

— Je vais au cercle !

Un instant plus tard, il déambulait d'un pas nerveux et saccadé par les rues sombres de sa petite ville.

Germaine, enfermée dans sa chambre, ne dormait pas. Abîmée dans son désespoir, elle remuait d'étranges projets.

Elle entendit parler son père, écouta le heurt de la grille refermée, puis se leva sans faire le moindre bruit.

En prenant les plus grandes précautions, elle s'habilla très simplement, se recoiffa, essuya ses yeux encore humides de larmes, se poudra un peu, mit son chapeau et se cacha le visage sous une épaisse voilette.

Sa physionomie, habituellement empreinte de tant de douceur et de charme, revêtait une expression de dureté, de résolution inaccoutumées. Ses lèvres serrées tremblaient nerveusement ; ses gestes fébriles, ses prunelles luisantes de fièvre révélaient toute l'agitation de son âme ulcérée.

Elle prit un sac à main y plaça hâtivement quelques objets de toilette et de lingerie, une photographie de sa mère, ouvrit un porte-monnaie, compta son modeste pécule ; une soixantaine de francs péniblement économisés.

Puis elle s'assit devant sa table, traça rapidement quelques lignes sur une feuille de papier à lettre, les mit sous enveloppe, et laissa celle-ci sur le meuble, bien en évidence.

Ensuite, elle entr'ouvrit très doucement sa porte, écouta de toute la finesse de son ouïe.

Nul bruit ne troublait le silence lourd de la triste demeure. La domestique, ayant terminé son travail, devait être couchée maintenant.

Germaine sortit, son sac à la main, descendit l'escalier en prenant les plus grandes précautions pour ne point faire gémir le bois.

Enfin elle parvint à la grille et s'élança au dehors, dans la nuit sombre.

A quelques pas de la maison, elle se retourna, demeura un instant immobile, le coeur battant, la gorge étranglée d'an-

goisse et de douleur, retenant à grand'peine un sanglot prêt à lui échapper.

Enfin elle jeta d'une âme brisée un adieu, peut-être définitif, à cette chère maison, où s'était écoulée sa jeunesse, où subsistaient, si vivaces encore, les souvenirs de sa mère bien-aimée, morte prématurément. Elle se crispa intérieurement pour étouffer ses regrets indicibles d'abandonner le père si dur, si injuste, et pourtant affectionné, qui voulait la sacrifier impitoyablement à son orgueil et à son ambition.

Des sanglots remontèrent à sa gorge, du fond de son coeur atrocement déchiré.

Elle se détourna, s'enfuit comme une folle dans l'obscurité lourde de la nuit, vers l'insondable inconnu.

VI

LA DECOUVERTE

Neuf heures venaient de sonner à l'église Saint-Pierre de Caen, lorsque Jean-Pierre Lourties réintégra son modeste logement de la rue des Carmes.

Le jeune homme se débarrassa rapidement de son chapeau, de son veston de ville. Puis il alluma sa lampe à pétrole, et s'installa devant une petite table, afin de lire, comme il le faisait presque tous les soirs, un passage du vieil exemplaire des poésies de Malherbe, découvert dans la maison de feu Thommeré.

Dans le silence reposant de la ville endormie, il concentrait les efforts de son cerveau sur les pensées profondes du célèbre poète classique, qui fut en réalité l'un des maîtres de la littérature française.

En tournant une page, il s'étonna d'apercevoir sur la marge jaunie des mots tracés au crayon. L'écriture tremblée, peu sûre, révélait une main malhabile, et semblait à peu près illisible, à première vue.

Jean-Pierre intrigué, poussé par une curiosité bien naturelle, s'efforça de déchiffrer ces caractères en partie effacés.

Il épela, non sans difficultés, des fragments décousus :

"Octobre 189... placé... coffr... double... mon ...tament... pied... gros poirier... droit... jard..."

En achevant cette lecture pénible, il tressaillit longuement, demeura un instant les yeux agrandis, les prunelles hagardes rivées sur l'annotation suggestive.

Puis il relut de nouveau, plus couramment. Et, peu à peu, le sens se précisa dans son esprit tendu.

— Serait-ce possible ? s'écria-t-il enfin, saisi d'une indicible stupéfaction. Ainsi le double du testament de Thommeré existerait vraiment ?.../Mon père ne s'était pas trompé ?...

Et nous pourrions enfin découvrir ce document, le posséder ?... Car le sens de ces mots tronqués ne peut faire aucun doute.

Puis se penchant encore une fois sur l'étrange inscription, il lut à haute voix, en scandant les mots, comme pour les graver en son cerveau :

"Le... octobre 189... j'ai placé dans "un coffret le double de mon testament. "Je l'ai enfoui au pied du gros poirier "placé à droite dans le jardin."

— Et voilà ! clama-t-il, c'est clair comme de l'eau de roche ! Quelle trouvaille tout de même, et quelle idée j'ai eue d'emporter ce vieux bouquin !

A présent, la fortune du cousin Thommeré peut être à nous tout entière. Les revendications de Ménard sont anéanties.

Ou plutôt, se reprit-il, envahi subitement d'un flot de pensées nouvelles, ce n'est pas seulement la fortune de Thom-

meré qui est à nous..., c'est aussi Germaine qui m'appartiendra !

Germaine, répéta-t-il, d'une voix subitement amollié en inflexions de tendresse, Germaine, la jolie, la douce, l'exquise Germaine !

Ah ! comme je l'aime... comme je la veux... cette chère créature, cette adorable fille !

Et demeurant un instant songeur, il évoqua dans son cerveau l'image, l'image radieuse de jeunesse de la belle enfant. Elle lui apparut telle que ce matin de printemps où il l'avait sauvée de la mort, en l'arrachant aux ondes rapides de l'Aure.

Son coeur bondissait en sa poitrine son sang circulait plus rapide et plus chaud en ses veines, et ses prunelles agrandies semblaient voir en le clair obscur de la pièce la délicieuse jeune fille.

— Ah ! oui, s'écria-t-il s'exaltant, il faut qu'elle soit ma femme !

Ce dernier mot orienta ses réflexions sur les conséquences de sa découverte.

Ce qu'il venait d'apprendre là, tout à coup, par l'effet d'un hasard providentiel, serait l'arme redoutable avec laquelle il vaincrait sûrement à présent la résistance de l'ambitieux Ménard.

Il demeura longtemps songeur, les coudes appuyés sur sa table, le front dans ses mains, s'efforçant de coordonner ses pensées tumultueuses, de déterminer dans quel sens il conviendrait d'agir.

Enfin il se releva pour se mettre au lit, sans avoir cependant pris une résolution définitive. Il se réservait encore pour de plus amples réflexions. D'ailleurs les conseils de son père seraient nécessaires aussi.

Le lendemain, à son réveil, il se trouva plus calme et dut penser à des précautions élémentaires.

Il corna plusieurs pages ensemble du vieux bouquin demeuré grand ouvert sur la table, puis il enferma le précieux objet dans son armoire. Ensuite, toujours hanté de riantes pensées d'avenir, il se rendit à son étude, heureux de marcher, de se sentir jeune et fort, et si riche de doux espoirs.

A la même heure, le docteur Ménard, fort étonné de n'avoir pas vu sa fille descendre de sa chambre comme de coutume, sentait une inquiétude vague le saisir.

Mais le souvenir de la pénible scène de la veille, surexcitant encore son orgueil, l'empêcha d'aller s'informer lui-même de cette dérogation aux usages journaliers.

Il ne voulait pas condescendre à une démarche qui, à ses yeux, serait une faiblesse.

Il appela sa jeune domestique :

— Allez donc voir ce que fait Mlle Germaine. Vous la prierez de descendre ; j'ai à lui parler.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence qui devint peu à peu de l'anxiété.

Enfin l'irascible praticien entendit la domestique redescendre quatre à quatre, il la vit paraître, la physionomie bouleversée.

— Eh bien, quoi ? interrogea-t-il durement en dépit de son inquiétude latente.

— Mademoiselle n'est pas là.

— Comment ; elle est sortie, déjà ?

— Le lit n'est point défait, Mossieu.

— Hein, pas défait... le lit ?... Vous êtes folle !

— Y a un papier sur la table.

— Un papier ? Une lettre peut-être ?

— Oui, not'maître.

— Serait-ce possible ?... Alors, Germaine aurait osé ?...

Et brusquement, sans achever d'émettre sa pensée, le docteur s'élança dans l'escalier. Il le gravit comme un fou et se

jeta, plutôt qu'il n'entra, dans la chambre de sa fille.

Elle était vide !

Un prompt coup d'oeil circulaire convainquit Ménard que Germaine n'avait pas dû occuper cette pièce toute la nuit, que sans aucun doute même elle ne s'y était pas dévêtue.

Tout y était en ordre parfait, seul le couvre-lit froissé portait la trace d'un corps.

Le médecin se précipita vers la table, saisit l'enveloppe laissée par Germaine, la déchira d'un geste nerveux et lut ceci :

"Mon père,

"Tu me pardonneras de te causer un "grand chagrin, mais plutôt que de subir "une volonté arbitraire, qui veut disposer, contre mon gré, de ma personne, de "mon avenir, et de ma vie peut-être, je "préfère m'éloigner.

"Où vais-je aller ? Que vais-je faire ? "Je n'en sais rien encore. Mais j'ai du "courage, je travaillerai et je vivrai honnêtement jusqu'au jour où, devenue majeure, je pourrai librement choisir ma "destinée, selon mon coeur et mes aspirations.

"Encore pardon, mon cher père, je res"terai digne de mon nom et de ton affec"tion.

Germaine."

— Malheureuse ! s'écria Ménard, en achevant cette lecture. Elle nous déconsidère... elle ruine toutes mes espérances !

Elle est partie..., sans même daigner me dire où elle va ?

Les enfants sont terribles aujourd'hui, avec leurs besoins d'émancipation prématurée, leurs révoltes contre l'autorité paternelle !

Si encore, j'avais su où elle est, j'aurais pu aller la chercher, essayer de la ramener, de la persuader. Et tout se serait arrangé peut-être ?

Mais rien, rien, aucun indice...

Et ce sont ces deux canailles de Lourties qui sont cause de cette catastrophe. Ils ont, sans aucun doute, conseillé Germaine ; ils l'ont détournée de ses devoirs.

Oh ! je me vengerai, je me vengerai d'eux !

En proférant cette menace, le médecin sortit de la pièce en furieux, sans qu'une parole de regret jaillit de ses lèvres, sans qu'une pensée de tendresse douloureuse remuât son coeur sec.

Chez lui, l'égoïsme primait tout ; son affection paternelle venait seulement après. Et comme tous les égoïstes, trop exclusivement préoccupés d'eux-mêmes pour juger sainement des situations difficiles, il perdait la notion de certains devoirs élémentaires. Le souci de la dignité et de la considération familiales lui faisait défaut.

Même dans le chagrin, même dans le désespoir, ceux dont les âmes vibrent, redoutent pour les êtres aimés les conséquences de semblables crises. Ils puisent d'instinct, dans leur tendresse meurtrie, le courage et l'intelligence des mesures efficaces et immédiates.

Ainsi, dans son désarroi, Ménard négligea de recommander à sa domestique le silence absolu, sur l'extraordinaire fugue de sa fille.

Si bien que moins de vingt-quatre heures plus tard, le bruit de cette aventure se colportait de porte en porte, jusqu'au centre de Trévières.

D'ailleurs, le praticien lui-même se chargea inconsciemment de diffuser ce sensationnel événement.

Il courut au bureau des postes et télégraphes, d'où il expédia à sa soeur aîné, qui habitait Caen, une dépêche ainsi conçue :

"Mademoiselle Ménard, rue Neuve-Saint-
"Jean, Caen.
,Faire savoir d'urgence si Germaine ve-
"nue chez toi. Ménard."

La réponse négative lui parvint deux heures après.

Il n'en fallait pas plus pour fournir des aliments aux bonnes langues de la petite ville.

Ainsi Germaine n'avait pas été chercher un refuge chez sa tante, comme Ménard l'avait espéré un instant.

Dès lors, qu'était-elle devenue ? De quel côté avait-elle fui?

Le médecin, désorienté, en proie aux plus graves appréhensions, émit cette dernière hypothèse : Germaine aurait-elle eu recours à un moyen extrême, résultant de son désespoir ?... Se serait-elle suicidée ?

Cette dernière pensée atterra tout à fait Ménard. Il s'affala stupide dans un fauteuil de son salon et, pour la première fois depuis bien longtemps, deux grosses larmes roulèrent de ses yeux gris.

Une angoisse véritable, mêlée de remords l'assaillit.

Qu'allait-il devenir sans sa fille ? N'était-elle pas l'âme de sa maison ?...

La journée lui parut mortellement longue, le silence de sa demeure pesait lourdement sur son esprit, l'effrayait.

Vaincu par ce coup terrible, il résolut enfin de se rendre le lendemain même à Caen, d'y rechercher lui-même l'enfant disparue, et de la ramener, dût-il abandonner pour cela ses ambitieux projets matrimoniaux.

Arrivé le matin au chef lieu par le premier train, il se rendit tout droit chez sa soeur, pérégrina vainement toute la matinée dans la ville. En fin de compte, il se demanda s'il ne serait pas urgent et sage d'informer la Justice de l'étrange disparition de Germaine.

Après avoir pris dans le premier restaurant venu un repas sommaire, il se dirigea vers le Palais de Justice.

A peine venait-il de pénétrer dans la salle des Pas-Perdus, qu'il y croisa Lourties, son concurrent et son ennemi.

Un mauvais sourire glissa sur ses lèvres minces. Il devina quel motif amenait le rebouteur dans le temple de Thémis. Et cette rencontre inopinée modifia instantanément le sens de ses révélations.

Il sortit du Palais sans voir aucun magistrat, remettant sa démarche à plus tard.

Pendant ce temps Lourties, convoqué par le Procureur de la République, pénétrait dans le cabinet de ce dernier.

Il y reçut officiellement communication de la plainte portée contre lui par Ménard, et dut subir par suite, une verte semonce du magistrat.

Mais en dépit de son étonnement indigné, il voulut se défendre.

— Jamais, dit-il, je n'ai voulu exercer illégalement la profession de médecin.

Je n'indique aucun médicament à ceux de mes amis ou de mes compatriotes qui font appel à mon expérience de rebouteur.

Je me contente de raccommoder des membres cassés et j'y réussis souvent. S'il m'est arrivé parfois, de conseiller un remède, je n'ai jamais recommandé que des tisanes faites avec des plantes. Or, les vertus des simples sont en général connues de tout le monde. Le plus ignorant des herboristes en ferait autant que moi.

— Mais, lui objecta le magistrat, vous faites payer vos consultations et vos soins. Ceci constitue le délit.

— Je ne réclame jamais rien. Ceux qui veulent récompenser mes bons avis donnent à leur gré.

— Et vous acceptez ?

— Naturellement, mossieu le Procureur. Et je crois ben que vous en feriez tout autant à ma place.

— Il n'est pas question de moi, mais de vous.

Le seul fait d'accepter une rétribution pour vos soins caractérise, je le répète, le délit visé par la plainte du docteur Ménard.

— Après tout, riposta Lourties, perdant un peu de la patience dont il s'était armé au début, est-ce ma faute à moi, si les gens de la contrée me préfèrent à ce médecin raté ? Cette plainte est ridicule, maladroite !

— Je vous prie de ne point oublier que vous êtes devant la Justice, répliqua sévèrement le magistrat.

Je veux bien, pour cette fois, ne point vous déférer au Tribunal. J'espère que mon avertissement officieux vous sera salutaire et que vous cesserez absolument tout exercice médical, et toutes les pratiques de sorcellerie qui vous sont également reprochées.

— Ah ! pour ça, ma fine, laissez-moi rire, repartit Lourties, redevenu bonhomme. Sorcier, moi ?... Mais pas plus que vous, mossieu le Procureur ; c'est un mot voilà tout.

En tous cas, ajouta-t-il en manière de défi, vous n'empêcherez point les gens de me demander conseil. Et si j'en trouve l'occasion, je remettrai encore des jambes cassées, sans rétribution aucune, histoire de rendre service à mes concitoyens.

— La Justice vous surveillera, je vous en préviens.

— Je ne fais point de mal, je n'ai rien à redouter.

— C'est bien, c'est bien, allez. Et surtout n'oubliez pas mes recommandations.

Sur ces derniers mots, le magistrat se leva, signifiant ainsi la fin de l'entretien.

Lourties sortit d'un air tranquille, laissant errer sur ses lèvres un fin sourire ironique.

Cependant, au fond, il était vexé, furieux même contre Ménard. Il se promettait de prendre habilement une revanche à la première occasion propice.

Malheureusement, dans sa lutte entre lui et le praticien s'érigeait un obstacle qu'il ne voulait pas briser. L'amour de Jean-Pierre et de Germaine devait protéger un peu le mauvais médecin.

Enfin il verrait comment les choses tourneraient dans l'avenir. Il importait, d'abord, de savoir ce qu'allait faire Germaine Ménard, dont la fuite constituait un point d'interrogation troublant.

En attendant, il allait voir son fils, l'instruire de l'événement qui venait de l'amener à Caen.

Peut-être aussi apprendrait-il de lui des nouvelles concernant la fille du praticien.

Toutefois, afin de ne point déranger Jean-Pierre dans ses occupations professionnelles, il attendit patiemment dans la rue, l'heure de la fermeture notariale.

— Comment, père, toi, ici ? s'étonna joyeusement le jeune homme, en embrassant franchement le rebouteur.

— Oui, ça t'étonne un peu, hein, mon fieu ?

— Certes, tu as sans doute des choses importantes à me dire pour être venu à Caen ?

— Ben oui et non. Enfin y a tout de même du nouveau certainement.

Mais toi, mon gars, tu dois en avoir aussi, et du corsé ?

— Oui, oui, mon cher père. Une chose du plus haut intérêt. Mais comment sais-tu ?

— Pardine, je l'ai deviné sans peine. Tout le monde à Trévières parle de c't'affaire-là ; mais, tout de même, sans se douter quasiment que tu y es pour quelque chose.

— Tout le monde en parle à Trévières ? fit Jean-Pierre stupéfait et sans comprendre.

Pourtant je n'en ai rien dit à personne ; comment aurait-on su ?

— Allons, allons, mon gars, ne joue pas au plus finaud avec papa Lourties. Je connais le dessous des cartes.

— Alors, elle est chez toi, hein ?

— Elle... est... chez moi ? répéta le jeune homme d'un air ahuri, en scandant les mots. Je comprends de moins en moins. Qui... elle ?..

— Eh ! Germaine, pardine, ta Germaine !

— Germaine Ménard ? s'exclama Jean-Pierre, le coeur serré soudain par un fâcheux pressentiment.

—Que lui est-il donc arrivé ?

— A mon tour de ne point te comprendre, mon gars, répliqua le rebouteur désorienté.

— Est-ce que tout ne se sait point dans les petites villes.

— Tout quoi ?

— Alors, vraiment, tu ne sais rien de rien ?

— Non, je te jure, père, rien du tout. Mais parle, explique-toi, je t'en conjure ?

— Eh bien, v'là la chose en deux mots : Germaine est partie de chez son père.

— Germaine... partie ? s'écria le jeune homme douloureusement frappé.

— Oui, et on ne sait point où elle est allée.

— Est-ce possible ! Ah ! viens, père, viens chez moi. Nous ne pouvons causer de choses aussi graves dans la rue. Viens, tu me diras cela là-haut ; je veux tout savoir.

— Allons, approuva simplement le rebouteur circonspect.

En un instant, les deux hommes, devenus silencieux, atteignirent la rue des Carmes et montèrent au logis de Jean-Pierre.

— Maintenant, dis-moi la vérité ? demanda le jeune homme, en s'asseyant en face de son père.

En peu de mots, ce dernier mit son fils au courant de l'étrange fuite dont on jasait à Trévières.

— J'ai ben cru, conclut-il, que la finaude était venue te retrouver, afin de forcer la main à son brigand de père.

Je regrette fort de m'être trompé, car à présent, ma fine, je ne peux point me douter où c'te pauvre fille s'est sauvée.

— Oui, murmura Jean-Pierre, accablé, pourquoi s'est-elle enfuie ? Et comment la retrouver maintenant ?

Pourvu qu'elle n'ait pas accompli un acte désespéré, un acte irréparable ?

Je l'aime tant, j'avais nourri de si fermes, de si chers espoirs pour l'avenir !

Depuis deux jours surtout, je me croyais si absolument certain d'obtenir sa main, d'en faire bientôt ma femme adorée !

— Mon pauvre gars !

— Ah ! père, je souffre atrocement... cette fuite me brise le coeur !... Ma Germaine... partie... partie pour l'inconnu !...

— Console-toi, mon petit gars, risqua le rebouteur ému. C'est p't'être tout de même un mal pour un bien.

— Comment cela ?

— Germaine Ménard est une honnête fille, intelligente ; elle t'aime sincèrement, elle ne fera rien de mal, c'est probable. Si c'est ben à cause de toi qu'elle a quitté la maison de son père ; ça doit être pour dérouter d'abord les projets de cet égoïste ambitieux.

Eh, ma fine, qui te dit qu'elle n'est point ici même, à Caen ?

— Où, chez qui pourrait-elle s'être réfugiée ?

— Mais, pardine, chez sa tante, la vieille demoiselle Ménard.

— Oui, ce serait possible, murmura Jean Pierre, ranimé par un fragile espoir. Je verrai, je chercherai, j'irai dès demain chez cette personne.

Mais, ce n'est pas cela sans doute, qui t'a fait venir à Caen, mon cher père ? Ma douleur me rend égoïste, je ne pense plus à toi.

— C'est sûr, et c'est un peu naturel. Eh ben, je suis venu contraint et forcé. V'là l'histoire en deux mots.

Et Lourties résuma succinctement le sens de son entrevue avec le procureur de la République, comme conséquence de la plainte portée contre lui par Ménard.

—Décidément, c'est la guerre sans merci, remarqua Jean-Pierre. Cet homme est foncièrement méchant et, de plus, maladroit.

— Et ça lui cuira peut-être, mon fieu!

— Certes, car nous le tenons aujourd'hui, nous sommes sûrs de l'écraser, de le vaincre définitivement.

— Oh ! pour ça, j'en doute, fit le rebouteur hochant la tête. Nous n'avons rien trouvé dans la maison du vieux Thommeré.

— Erreur, père, j'ai trouvé !

— Toi ? s'étonna Lourties. Tu y es donc retourné ?

— Non, et pourtant j'ai découvert le double du testament.

— Pas possible ! Comment ça ?

— Ici même.

— Ici ? répéta Lourties d'un ton encore incrédule.

Et Jean-Pierre, se levant soudain, ouvrit son armoire, en tira le vieil exemplaire des Poésies de Malherbe, et vint le poser sur la table.

Le rebouteur le considérait avec une sorte d'ahurissement, les yeux agrandis de stupéfaction.

Jean-Pierre tourna les pages cornées et commença de lire, à haute voix, les fragments de mots tracés au crayon sur la marge.

— Nom d'une pipe ! s'exclama Lourties, en se dressant soudain, en v'là une trouvaille !

— Dont j'ai rétabli entièrement le sens, expliqua Jean-Pierre. Ecoute-moi très attentivement.

Puis il lut lentement la note rédigée par lui, et qui complétait, sans aucun doute possible, l'ambiguité des précieux renseignements contenus dans le vieux livre.

— Ah ! tout de même, mon fieu, c'est renversant, renversant ! répétait Lourties, sans trouver autre chose.

Et maintenant, penché sur l'épaule de son fils, il relisait un à un les mots fatidiques crayonnés sur la marge jaune comme s'il n'en pouvait croire ses yeux.

Enfin il se releva, l'oeil brillant, la physionomie empreinte d'une expression de triomphe.

— Avec ça ,fit-il, l'affaire est dans le sac ! Ce brigand de Ménard est fichu, dégringolé! Nous le tenons, mon gars, nous le tenons ben !

Y sera trop heureux si tu veux encore de sa fille.

— Sa fille, répéta tristement Jean-Pierre, ressaisi par ses cruelles appréhensions, puisse-t-elle reparaître bientôt !

— Espère, mon gars, espère, elle reviendra.

En attendant, je vais toujours voir le procureur et démasquer cette canaille de Ménard ; ça sera la bonne réponse à sa plainte.

— Oh ! pas encore, père, pas encore, je t'en prie !

— Bon, te v'là reparti à faire du sentiment.

— Sans doute, je voudrais que tu ménages un peu Ménard, au moins jusqu'à ce que Germaine soit retrouvée.

Et puis il y a autre chose.

— Quoi donc, mon fieu ?

— Eh bien, nous possédons certainement une indication précise, mais c'est insuffisant pour engager une action, le cas échéant. Il nous faut posséder le document lui-même, c'est-à-dire le double du testament, afin d'établir nos droits possibles d'une façon indiscutable.

— C'est juste. Eh ben, j'irai tout droit à Vierville dès demain, au lieu de rentrer à Trévières et je fouillerai moi-même le jardin.

Faut que je l'aie tout de suite, ce fameux papier.

— Peut-être pourrais-tu attendre à dimanche, mon cher père, remarqua de nouveau Jean-Pierre, mû par de secrets motifs, et dans le but évident de gagner du temps.

— A dimanche ? répéta Lourties encore hésitant.

Et son regard profond se riva sur son fils, lui scruta l'âme, pour ainsi dire.

Sans doute sa tendresse paternelle l'inspira-t-elle, car il conclut

— Eh ben, c'est dit, fieu, nous irons tous les deux dimanche... tu m'aideras.

Maintenant, allons dîner, je crève de faim. Après ça, j'irai coucher dans un hôtel quelconque. Allons, arrive.

— Je te suis, mon cher père.

Les deux hommes partirent aussitôt, s'en furent prendre un repas modeste dans le restaurant habituel de Jean-Pierre.

Vers dix heures du soir, ils se séparèrent.

Le "Sorcier", dont les multiples réflexions semblaient avoir modifié l'état d'esprit, ne se croyait plus aussi sûr du succès.

Comme le lui avait suggéré son fils, il redoutait maintenant une déconvenue possible. Le vieux Thommeré pouvait fort bien avoir changé d'avis depuis le jour, bien éloigné déjà, où il avait indiqué l'emplacement de son dépôt.

Quand à Jean-Pierre, ses pensées se concentraient toutes sur la personne aimée de Germaine Ménard.

— Partie, disparue ! répétait-il d'une voix brisée d'angoisse. Ah ! pourvu qu'elle ne soit pas morte !...

VII

TROP TARD !

Le docteur Ménard, malgré son secret et violent dépit de n'avoir point retrouvé les traces de Germaine, ne perdait pas de vue le soin de ses intérêts, liés à d'ambitieux projets.

Frappé des allégations de sa fille, relative à la fortune des messieurs de Miltry, il profita de sa présence à Caen pour essayer de s'enquérir sur cette véritable situation.

Un ancien camarade lui apprit, non sans de prudentes réticences, que la ruine des châtelains de Soucy devait être réelle.

Mais, si le vicomte et son père semblaient ruinés, les richesses personnelles de Mme de Miltry constituaient pour son fils unique, de magnifiques espérances d'avenir.

Par suite, si l'inexplicable fugue de Germaine ne devait pas détruire les projets matrimoniaux en cours, il y avait lieu d'en poursuivre l'exécution.

Il se pourrait que la comtesse dotât de nouveau son fils en vue de cette union, fût-ce à titre d'hoirie.

Par conséquent, il fallait soigner l'affaire, en préparer la réalisation.

En l'esprit de l'autoritaire et entêté médecin subsistait la conviction d'amener Germaine à résipiscence, d'autant mieux qu'elle aurait à se faire pardonner sa ridicule escapade.

Car Ménard ne voulait pas douter du retour prochain de l'enfant révoltée.

Imbue d'excellents principes, elle ne persisterait pas longtemps dans l'attitude qu'elle devait regretter déjà.

Il revint donc à Trévières, un peu réconforté par cet espoir, et s'empressa de répandre habilement le bruit d'un séjour voulu de sa fille chez sa bonne tante de Caen.

Le lendemain même de sa rentrée, dans sa demeure, devenue si morne, il reçut inopinément la visite de Mme de Miltry et du "beau" Raoul.

Très empressé, frisant même l'obséquiosité, il introduisit la châtelaine et son fils dans son salon.

— Ne pourrai-je présenter mes hommages à Mlle Germaine ? demanda le vicomte insinuant.

— Pas aujourd'hui, à mon profond regret, repartit Ménard, affectant le plus grand calme.

Ma fille est partie depuis deux ou trois jours à Caen. Elle va passer une semaine ou deux chez sa tante Ménard ma soeur.

— Vraiment, elle est à Caen ? fit Mme de Miltry d'un ton singulier. Alors, on ne m'avait pas trompée tout à fait.

— Comment cela, chère madame ?

La comtesse, toujours aussi peu circonspecte, continua :

— Je suis heureuse de vous entendre me rassurer, docteur.

Il m'était parvenu aux oreilles des bruits fâcheux sur votre fille, et sur son absence de Trévières.

Cependant, avant d'y attacher créance complète, j'ai voulu me renseigner par moi-même.

— Et vous avez fort bien fait, madame. Il ne faut pas, vous le savez, s'arrêter aux potins de petite ville. Ils frisent trop souvent le mensonge intéressé, la calomnie.

— Oh ! je sais... En ce qui me concerne, on ne se fait pas faute de "m'habiller". Mais je m'en moque, ceux qui me critiquent sont simplement des jaloux, des envieux de mon argent et de mon titre.

— Certainement, certainement, approuva Ménard souriant et désireux de faire dévier l'entretien.

Vous êtes au-dessus de toutes ces billevesées, comme je méprise moi-même les bruits malveillants qui peuvent courir sur mon compte, ou sur celui de mon enfant.

Germaine est la plus pure, la plus digne des jeunes filles ; elle fera certainement honneur à votre maison.

Son seul défaut est une retenue, une modestie excessives.

Elle me ressemble d'ailleurs, mais je me suis promis de réagir à bref délai contre nos tendances trop simples.

De nos jours, pour réussir et mater les mauvaises langues de ses concitoyens, il faut étaler un peu ses vertus, sa puissance. Il faut savoir se faire craindre et, en

même temps, épater — passez-moi le mot — l'opinion publique.

— Parfaitement raisonné, approuva Raoul de Miltry, il faut se montrer, paraître ce que l'on est, sinon plus.

Nous vivons à l'époque du bluff, de la réclame à outrance.

— Et de l'audace, amplifia Ménard.

Je l'ai compris et j'ai résolu de procéder, dans l'avenir, beaucoup plus largement que je ne l'ai fait jusqu'ici.

Je veux justifier l'honneur que vous voudrez bien nous faire, à ma fille et à moi, en nous alliant à votre noble maison. J'ai l'intention d'étendre rapidement ma clientèle et mon influence, et peut-être même de jouer un rôle politique dans l'arrondissement.

— Monsieur, vous irez loin ! conclut la comtesse avec emphase, tout en se levant pour prendre congé.

Ménard toujours souriant et empressé, accompagna ses nobles visiteurs jusqu'à leur voiture, salua le chauffeur d'un bonjour protecteur, et réintégra sa demeure, tout à fait rasséréné par cette visite flatteuse.

Ses affaires prenaient décidément bonne tournure.

Cependant il importait de retrouver Germaine sans tarder, car elle seule pouvait constituer la pierre d'achoppement de son édifice laborieux et, en somme, assez fragile.

Au surplus, il n'était pas admissible qu'elle le laissât longtemps dans l'ignorance de son refuge ; cette réserve eût été contraire à son caractère droit, à son affection.

En attendant, il devenait indispensable de mettre à exécution, les projets récemment conçus, afin de ne rien négliger et de ne point perdre un temps précieux.

Il sortit pour se rendre chez le notaire.

Il voulait savoir, approximativement, à quelle époque pourrait avoir lieu le règlement définitif de la succession Thommeré, afin de pouvoir prendre, en toute connaissance de cause, certains engagements onéreux.

L'officier ministériel lui fournit à cet égard les assurances les plus réconfortables, les plus agréables.

— Dans huit jours, lui dit-il, si Lourties accepte, comme je l'espère, la juste répartition des valeurs, tout sera réglé.

Il vous reviendra très exactement, cher monsieur, une somme rondelette de cent cinquante-six mille francs, en titres de tout repos, dont le revenu annuel peut être évalué à près de cinq mille francs.

A cet énoncé, la physionomie de Ménard s'éclaira d'un sourire de vive satisfaction.

Au surplus, il comptait bien augmenter rapidement ses gains professionnels, à l'aide des moyens préconçus depuis quelmaison de vente d'automobiles. Il y avait pour ainsi dire retenu une voiturette d'occasion, avec laquelle il comptait effectuer des tournées à la fois médicales et politiques.

Sûr maintenant de posséder à brève échéance un capital respectable, il allait pouvoir acquérir le véhicule si ardemment désiré, et donner suite à ses projets.

— Tous les titres faisant partie de mon lot sont-ils facilement négociables ? demanda-t-il au notaire.

— Est-ce que vous avez l'intention de vendre ? repartit celui-ci, un peu surpris de la question.

— Non, certes. Cependant, j'aurai peut-être besoin de réaliser une dizaine de mille francs en vue de certains gros achats indispensables.

— Eh bien, cher monsieur, rien de plus

facile, par l'intermédiaire d'un agent de change, à Caen.

— En effet. Allons, je vous remercie, mon cher monsieur Parois. A bientôt.

Et Ménard, se levant l'air triomphant, serra d'une forte pression la main du brave notaire, heureux par action réflexe de la joie de son client.

A peine le docteur avait-il fait quelques pas au dehors que, sur le point de tourner dans une rue proche, il aperçut Lourties venant à lui.

Dans le but orgueilleux d'humilier le rebouteur, il accentua son sourire, bomba le torse, se redressa, lançant à l'autre un regard d'ironie hautaine.

Lourties, dont les yeux vifs et malins le fixaient obstinément, conserva l'expression de bonhomie joviale empreinte sur sa physionmie.

Et, passant tout près de lui, il jeta dans un souffle cette phrase simple :

— Rira bien qui rira le dernier !

Ménard tressaillit involontairement ; son sourire se figea en un rictus amer. Il se sentit déconcerté.

Il songea tout à coup aux révélations de Marton, et, brusquement, sa joie tomba.

Il s'arrêta, réfléchit une seconde, revint sur ses pas, puis épia le rebouteur.

Il le vit pénétrer chez le notaire.

— Diable ! maugréa-t-il, est-ce que ce mécréant irait me susciter des difficultés ?

Puis, devenu soucieux, il reprit sa direction première, la tête basse, envahi de perplexités.

— Bast ! murmura-t-il, à quoi bon m'effrayer ? Lourties ne peut rien contre moi, puisque rien n'existe plus. Son attitude, sa phrase sont simplement des bravades.

Sur cette conclusion rassurante, il rentra chez lui et téléphona sur-le-champ à la maison d'automobiles de Caen, demandant l'envoi ferme de la voiturette et d'un chauffeur destiné à l'initier à la conduite du véhicule.

On lui promit le tout pour le jour suivant.

Or, levé de bonne heure le lendemain, afin de recevoir ledit chauffeur et la voiture, il fut surpris par l'arrivée d'une lettre, timbrée de la poste centrale du Havre, et portant la signature de Germaine.

Cette lettre disait :

"Le Havre, 3 juin 189...

"Mon père,

"Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai sur le point de quitter la France, pour longtemps peut-être.

"Je pars pour l'étranger, où j'ai trouvé un emploi de professeur de piano. Je vais essayer de gagner ma vie honorablement.

"Je préfère cette cruelle nécessité à l'obligation de m'unir, selon votre inflexible volonté, à un homme pour qui mon antipathie est irréductible.

"Adieu, mon père. Germaine."

En achevant cette lettre accablante dans son laconisme, le docteur Ménard se laissa tomber lourdement sur un siège.

Le départ de Germaine, c'était la fin de tout, l'écroulement brusque et définitif de ses orgueilleuses combinaisons, de ses espoirs ambitieux.

La roche Tarpéienne est près du Capitole.

Au moment où il croyait réaliser ses projets et devenir le personnage important qu'il avait toujours rêvé d'être,

l'obstination, la résistance coupable d'une enfant révoltée jetaient à bas, d'un seul coup, ce merveilleux édifice.

Les coudes sur ses genoux, le front appuyé dans ses mains crispées de colère et de déception, il demeurait comme figé en une attitude d'accablement suprême.

Et, lentement, montaient en lui, des profondeurs de son âme, pourtant cuirassée d'égoïsme, de lancinantes douleurs.

Sa tendresse paternelle, fût-elle seulement instinctive et quasi-animale, se déchirait, saignait et, peu à peu, emplissait son esprit d'une invincible tristesse.

— Seul ! murmura-t-il amèrement, je vais rester seul !...

Puis, de nouveau, il s'abîma dans un chagrin réel, sans forces pour réagir.

Tout à coup, le ronflement d'un moteur d'automobile troubla le silence lourd. Il se redressa, mû par un élan subit de sa mémoire, s'approcha très vite de la fenêtre.

Le ronflement s'interrompit brusquement.

Ménard aperçut une voiture arrêtée devant sa maison.

Ressaisi par l'impérieux souci du présent, il se précipita vers l'entrée de son jardin, ouvrit la grille, au moment même où le conducteur allait sonner.

— Vous venez de Caen ? questionna-t-il brièvement.

— Oui, monsieur.

— Alors, cette voiture est la mienne, et vous êtes sans doute le chauffeur chargé de m'instruire ?

— Oui, monsieur.

— Comment vous appelez-vous ?

— André.

— Bien, attendez un instant, je vais revenir.

Et Ménard, comme soudain inspiré, gravit en hâte les degrés de son perron, réintégra son salon, relut la lettre de sa fille, examina les timbres.

— Mise à la poste hier, murmura-t-il. Peut-être serait-il temps encore ?

Tout dépend de la marée, de l'heure du départ du paquebot.

Et la physionomie déjà transfigurée, comme durcie par une résolution nouvelle, inéluctable, il revint près du chauffeur.

— J'ai justement, lui dit-il, un long voyage à faire de suite. Avez-vous de l'essence ?-

— Oui, monsieur, le réservoir est aux trois quarts plein.

— Bon. Connaissez-vous la route jusqu'à Trouville ?

— A peu près. En tous cas, je pourrais me renseigner facilement en chemin.

— Alors, c'est une affaire entendue, nous allons partir dans dix minutes ; le temps de me préparer et de vous réconforter un peu.

Entrez.

Et Ménard, fébrile, le pas saccadé, conduisit lui-même le chauffeur à la cuisine, donna de brèves instructions à la jeune servante pour servir une collation, puis monta dans sa chambre.

Il en redescendit un quart d'heure plus tard, prêt pour le voyage projeté.

Il avait abandonné son haut de forme traditionnel et sa redingote. Une casquette grise, déjà usagée, couvrait son chef, un long pardessus l'enveloppait jusqu'aux pieds.

Il informa rapidement sa domestique qu'il serait deux jours absent, puis s'installa près du chauffeur.

Et le véhicule démarra, traversa lentement la petite ville, sous les regards curieux des habitants, ébahis de voir le docteur Ménard en pareil équipage.

Le plan du médecin était simple.

Il espérait être à Trouville dans trois

heures. Il y déjeunerait et, de là, prendrait le bateau qui l'amènerait au Havre dans l'après-midi.

Or, c'était samedi, jour même du départ des grands transatlantiques, mais ces navires partent le plus souvent très tard dans la soirée. à cause des marées.

Le docteur pouvait donc arriver à temps et empêcher le départ de sa fille, si "l'imprévu", toujours redoutable, ne devait pas entraver ses projets.

Or, a l'heure même où il roulait sur la route de Trouville, Jean-Pierre Lourties, prêt à se rendre à son étude, recevait, lui aussi, à Caen, une lettre d'adieu de Germaine, ainsi conçue :

"Mon cher Jean-Pierre,

"En présence des prétentions irréductibles de mon père, touchant mon union avec M. Raoul de Miltry, j'ai dû fuir la maison paternelle, après une scène des plus douloureuses.

"Mais, dépourvue de ressources personnelles et décidée pourtant à me tenir éloignée durant quelques mois afin de rompre plus sûrement la terrible volonté de mon père, j'ai accepté un emploi à l'étranger. J'y attendrai l'époque de ma majorité ; alors je serai libre de mes actions.

"Je partirai ce soir pour l'Amérique ; mais j'emporte en mon coeur l'indestructible souvenir de notre amour.

"J'y serai fidèle quoi qu'il arrive. J'entends devenir votre femme ou n'être à personne. La mort seule pourrait me délier de ce serment.

"Ne m'oubliez pas, cher et doux ami, puisque j'espère me lier un jour à vous, pour toute la vie !

"Au revoir... car je ne veux pas dire : adieu ! Germaine."

Cette lettre fit à Jean-Pierre l'effet d'un coup de massue violemment asséné sur son crâne.

Il demeura un instant étourdi, stupide anéanti par une atroce douleur.

Ainsi Germaine partait, elle fuyait vers un autre monde. Elle allait être séparée de lui, désormais, par des milliers de lieues, par l'immensité des mers !

Il ne l'avait pas revue... il ne la reverrait jamais plus, peut-être? Tant d'accidents étaient possibles, au cours de ce long voyage, et là-bas dans cette Amérique lointaine.

Ah ! non, non, cela n'était pas possible ! Il ne voulait pas de cette séparation.

En partant, l'adorable fille emporterait son âme, son coeur, sa jeunesse, sa raison de vivre...

Non, non, elle ne s'en irait pas au moins sans qu'il la revit, sans qu'il essayât de l'arracher à sa funeste et cruelle détermination !

Il allait solliciter de suite un congé, partir pour le Havre, et se dresser devant Germaine de toute la force de son amour.

Cette idée s'incrusta instantanément dans son cerveau, sécha ses pleurs, le galvanisa, avec la toute-puissance des résolutions désespérées, et il fit ses préparatifs de voyage.

Il se munit d'argent, sortit en hâte, se rendit à l'étude, et, en l'absence du notaire, obtint du principal la permission de la journée.

Il courut alors vers la place de la République, pénétra dans les bureaux de la poste centrale toute proche, puis expédia une dépêche à son père.

"Lourties-Trévières.

"Impossible venir demain ou aller à Vierville, comme convenu ; lettre suivra.

Jean-Pierre."

Ce devoir accompli, il se dirigea vers le quai Général-Hamelin, où se trouve l'embarcadère des bateaux du Havre et prit place à bord du petit paquebot.

Vers midi, il débarquait dans la grande ville maritime.

Il se rendit tout d'abord aux bureaux de la Compagnie Générale des Transatlantiques et y apprit que le "Titan", à destination de New-York, devait partir le soir même, vers onze heures et demie.

C'était une longue demi-journée d'attente, durant laquelle, après avoir pris un léger repas, il erra le long des bassins et des quais.

Fiévreux, angoissé, il se demandait avec une anxiété croissante s'il réussirait à voir Germaine, à lui parler.

La nuit vint, une nuit noire, sans lune: l'animation de la grande ville maritime s'apaisa. Et, dans le calme qui prenait lentement possession des immeubles bordant les quais il entendit plus distinctement la lugubre et lointaine mélopée des vagues, dont la plainte continue s'harmonisait si bien avec le déchirement de son âme.

Une brise fraîche venait du large, le reflux accentuait peu à peu le bruit des flots se ruant à l'assaut des estacades, des jetées et des quais. Et ce bruit ressemblait aux battements du coeur de Jean-Pierre.

Il allait et revenait d'un pas machinal, automatique, le long du quai, guettant à la lueur des lampes électriques les arrivées de passagers se dirigeant vers le "Titan".

Tout à coup il tressaillit violemment s'arrêta. Il avait cru reconnaître Germaine, au milieu d'un groupe de plusieurs personnages, à tournures exotiques.

C'étaient un homme grand et fort, une femme corpulente aussi, deux jeunes filles, et enfin.... celle qu'il croyait être la fille de Ménard.

Sans réfléchir, poussé par une impulsion plus forte que toute prudence, Jean-Pierre courut vers ce groupe, appela d'une voix tremblante d'émotion :

— Germaine... Germaine !

La jeune fille s'arrêta, surprise, tourna la tête en arrière.

Et son fin visage, émacié déjà, pâli par le chagrin, apparut sous la pleine lumière blafarde.

— Ah ! vous, vous, c'est bien vous ! s'écria le jeune homme frémissant.

— Jean-Pierre ! s'exclama-t-elle, saisie d'une douloureuse stupéfaction.

Puis se retournant très vite vers ceux qu'elle accompagnait, elle leur dit quelques mots en anglais.

Le gros homme lui répondit brièvement :

— Faites, miss, mais pas longtemps, je vous prie ?

Puis il entraîna sa famille vers la passerelle du paquebot, s'y arrêta et attendit.

Jean-Pierre, par un sentiment de discrétion instinctive, était demeuré sur place.

Germaine revint à lui, l'enveloppa d'un regard profond, et dit gravement :

— Pourquoi cette folie ?

— Ah ! Germaine, répliqua-t-il d'une voix sourde, voilée d'une intense émotion, aurais-je pu vous laisser partir si loin sans vous revoir, sans essayer de vous retenir, s'il en est temps encore ?

N'êtes-vous pas la source de mes plus chers espoirs ? N'êtes-vous plus celle vers laquelle j'aspire de toutes les forces de mon être, celle à qui j'ai voué désormais toute ma vie ?

Ne partez pas, Germaine, je vous en conjure !

— Je ne puis éluder mes engagements, Jean-Pierre.

— Mais vous me brisez le coeur, vous me déchirez l'âme atrocement.

Que vais-je devenir, maintenant, vous sachant si loin, si exposée à de multiples dangers ?

— Courage, Jean-Pierre, je reviendrai, je vous le jure !

Vous avez dû comprendre le sens de ma lettre : Je pars pour vous, justement ; je pars afin d'obliger mon père à renoncer à ses ambitieuses visées.

— Il y renoncera sans cela.

— Non, non, sa volonté est irréductible.

— Germaine, une dernière fois, écoutez la voix de mon amour ; restez, restez !..

Elle demeura un instant muette, palpitante d'angoisses, d'hésitation peut-être.

Il crut pouvoir la décider en insistant.

— Germaine, mon adorée, je vous en supplie, revenez avec moi ! Je vous trouverai un refuge sûr, honnête. Votre père cèdera, j'en ai la certitude, mais restez.. restez !...

— Impossible, interrompit-elle d'une voix blanche, il est trop tard !

En même temps deux larmes roulèrent sur son visage crispé de souffrance.

— Adieu, reprit-elle ,se raidissant d'un effort. Adieu et courage, Jean-Pierre. Soyons forts pour vaincre l'adversité... A vous ou à personne !...

En même temps, elle lui tendit la main.

Mais il la saisit brusquement par les épaules, l'attira contre sa poitrine haletante, d'un geste irrésistible, et, longuement, la baisa au front.

Elle frémit sous cette caresse ardente et chaste à la fois ; tout son être tressaillit, son sang reflua vers son coeur oppressé, ses claires prunelles s'alanguirent.

— Toujours, toujours ! murmura-t-elle, défaillante.

Jean-Pierre, désemparé, écrasé de chagrin, se recula, pantelant, étouffant à grand'peine un sanglot qui lui déchirait la gorge.

Elle se détourna soudain et, tremblante, d'un pas mal assuré, rejoignit ceux qui l'attendaient, près de la passerelle.

— Aoh ! fit l'Américain, qui est cette jeune homme ?

— Mon fiancé, master, répondit simplement Germaine. Il me disait adieu.

— Bon, appuya l'Américain, ce garçon ne avait pas l'air très content. Le Français est très fort sentimental, ce est un petit défaut pour les affaires.

— Ou une grande qualité, mon père, répliqua hardiment l'aînée des deux jeunes filles. C'est bon pour le coeur !

— Vous dites une bêtise, Jeannie, vous ne parlez pas en Américaine.

Mais venez sur le bateau, nous discuterons cette chose plus tard.

Et d'un pas décidé, sûr que tous les siens marchaient derrière lui, l'Américain s'engagea sur la passerelle conduisant au navire.

Germaine les suivit, non sans se retourner plusieurs fois.

Jean-Pierre, immobile à la place où elle l'avait quitté, la regardait fixement. Elle crut voir dans ses prunelles brunes des larmes contenues ; elle ressentit mieux encore toute la profondeur de l'amour qu'elle avait inspiré, et, malgré son chagrin, ce lui fut une ineffable joie.

Cependant elle dut appeler à elle toute son énergie pour dominer son trouble et les affres qui l'étreignaient.

Lorsqu'elle fut à bord du paquebot, elle vint sans souci de ceux qui l'emmenaient vers le Nouveau-Monde, s'accouder au bastingage, du côté du quai.

Elle y resta, le regard ardemment rivé sur Jean-Pierre.

Bientôt le ronflement puissant des machines s'accentua, les flots refoulés autour de la coque énorme du navire rejaillirent en écume, la sirène lança ses longs et lugubres appels, et la masse puissante du paquebot démarra lentement, avec majesté.

Alors, le bras droit de Germaine s'éleva, sa main remua fébrilement une écharpe blanche.

Et toute l'indicible douleur de Jean-Pierre creva d'un seul coup, en sanglots convulsifs.

Ah ! cette fragile étoffe blanche, si follement agitée par la brise, n'était-ce pas l'âme même de Germaine qui s'enfuyait sur les océans, au gré des vents et des tempêtes ?

Atome emporté vers l'immense inconnu d'où, peut-être, il ne reviendrait jamais.

— Adieu... adieu, mon amour, gémit le jeune homme d'un accent déchiré... Adieu, ma vie !

Un homme qui courait derrière lui le heurta brusquement, faillit le renverser sur le quai.

Il se retourna, les traits convulsés, le visage inondé de larmes, et demeura stupéfié, incapable d'une pensée, d'un mot.

Il venait de reconnaître le docteur Ménard.

Le médecin arrivait, essoufflé, haletant, le visage couvert de sueur.

— Ah ! c'est vous, misérable ! s'exclama le praticien, paraissant hors de lui.

Il venait de reconnaître à son tour le fils du rebouteur, et l'enveloppait d'un regard de haine féroce.

— Oui, c'est vous qui êtes cause de ce malheur, de cette honte, vociféra-t-il. Vous êtes, je le répète, un misérable.

La rudesse et la grossièreté de l'apostrophe rendirent sur-le-champ quelque lucidité à Jean-Pierre.

— Allons donc, riposta-t-il, véhément, c'est vous qui avez provoqué cette catastrophe.

Puissiez-vous n'avoir pas à vous repentir toujours de votre cruauté. Egoïste, sans coeur, et mauvais père !

— Canaille ! vociféra Ménard, en s'avançant l'air menaçant.

— Je ne répondrai pas à vos insultes, fit gravement Jean-Pierre, car vous les regretterez amèrement plus tôt que vous ne le pensez !

Puis, brusquement, il tourna les talons, marchant à grands pas vers la jetée.

Il la suivit jusqu'à son extrémité, s'acharnant à distinguer, dans l'obscurité lourde et mouvante de la mer, le paquebot fuyant vers les horizons lointains.

Et longtemps encore, il resta là, le visage fouetté par la brise, le regard perdu, pleurant son rêve d'amour à jamais aboli sans doute.

Ménard demeurait stupide sur le quai, dominé, écrasé par la fatalité, épouvanté par la menace de Jean-Pierre.

D'un geste machinal, il essuyait son front, répétant obstinément dans une sorte d'inconscience :

— Trop tard..., trop tard !...

VIII

L'ACCIDENT

Au reçu de la dépêche de son fils, Lourties, un moment abasourdi, et saisi d'une vague inquiétude, se demanda s'il n'allait pas se rendre immédiatement à Caen, pour obtenir des explications.

Cependant, comme Jean-Pierre annonçait une lettre prochaine, il réfléchit et se résolut à attendre de plus amples renseignements.

Il avait vite appris, comme tous les

gens de Trévières, d'ailleurs, le départ du docteur Ménard en automobile.

Il pressentait entre ce voyage et la dépêche de Jean-Pierre une sorte de corrélation indirecte, mais difficile à définir.

Bien certainement la fille du médecin devait être la véritable et l'unique cause qui reliait ces deux événements.

Il allait conclure en soi par cette déduction judicieuse en apparence, lorsqu'un revirement subit se produisit en son esprit subtil.

— Eh ! mais, pardine, ça pourrait ben être autre chose, songea-t-il, ressaisi d'une inquiétude toute personnelle.

Le but du voyage de Ménard ne serait-il pas plutôt Vierville, une visite clandestine à la maison de feu Thommeré ?.. Le brigand en serait capable !

Ou encore, ce finaud de Jean-Pierre, affolé par son amour pour la belle Germaine, n'aurait-il point proposé au médecin récalcitrant un arrangement à mon insu?

Il serait ben capable de manigancer une histoire supprimant le fameux testament, si, des fois, Ménard lui promettait formellement sa fille ?

Tout ça, c'est à voir de près. Je ferais peut-être sagement en prenant des précautions contre ces gaillards-là ?...

Sous l'empire de ces nouvelles hypothèses, le Sorcier, poussé par une méfiance tenace, ne tergiversa pas longtemps.

Il résolut de se rendre à Vierville, dès le jour suivant. Ce serait dimanche, et Jean-Pierre ne devant pas venir, il serait libre toute la journée.

Cette décision le tranquillisa.

En effet, le lendemain matin, il prit le premier train pour Vierville, se rendit tout droit à l'ancienne maison de Thommeré, devenue sa propriété, et s'y enferma.

Après une rapide inspection de l'intérieur, afin de s'assurer que rien n'y avait été dérangé, il s'en fut au jardin. Il en examina la disposition, considéra longuement l'endroit où s'érigeait le vieux poirier, signalé dans le livre emporté par Jean-Pierre.

— V'là l'endroit, murmura-t-il soucieux.

Il s'agit maintenant de prendre son courage à deux mains, et de déterrer le pot aux roses.

Puis il avisa dans un angle du mur une petite cabane en planches, servant de resserre, en ouvrit facilement la porte, fermée seulement par un crochet.

Divers outils de jardinage y gisaient pêle-mêle, un peu rouillés par l'inaction.

Lourties saisit une bêche en fourche, une houe, une pelle, et revint vers le vieux poirier.

Le soleil de juin inondait le jardin de ses rayons ardents : la journée serait chaude.

Lourties se débarrassa de ses vêtements, retroussa ses manches de chemise et commença de piocher vigoureusement la terre, un peu durcie par une sécheresse de quinze jours.

Ses bras encore musculeux et habitués, depuis sa jeunesse, à de rudes travaux, eurent vite fait de dégager les premières racines de l'arbre.

Il s'arrêta un instant, le front ruisselant de sueur, essayant de deviner sous la terre, l'apparence d'un corps dur, c'est-à-dire du fameux coffret.

Mais rien n'apparaissait encore, le sol gardait son secret.

Il reprit son travail, s'y acharna durant deux longues heures, maugréant parfois contre cette fatigante corvée.

Le trou déjà profond ne révélait pourtant aucune trace d'un objet particulier.

— Rien, rien du tout ! grommela le re-

bouteur, en s'interrompant de nouveau, à bout de souffle.

Et saisi d'un subit accès de découragement, il s'assit lourdement, les reins cassés, sur le tas de pierre amoncelé par lui dans une allée, se demandant s'il n'allait pas abandonner son travail inutile.

Est-ce que le vieux Thommeré aurait voulu faire une mauvaise farce, après sa mort ?... Pourtant le papier brûlé par Ménard existait ben, celui-là.

A tout hasard, il reprit sa fourche, l'enfonça profondément d'un coup de pied violent.

— Tiens, tiens, murmura le rebouteur impressionné, si c'est point une pierre, ça serait quasiment le magot !

Et les dents serrées par de nouveaux efforts, les muscles tendus, le visage inondé de sueur, il continua de creuser, de déblayer la terre.

Tout à coup, il laissa tomber sa pelle, s'immobilisa, pâli par l'anxiété, par l'espoir, tout tremblant, en dépit de sa force morale habituelle.

Au fond du trou apparaissait maintenant un objet de forme rectangulaire.

Lourties s'accroupit au-dessus de l'ouverture, y enfonça ses deux bras, saisit l'objet, l'enleva.

Alors, palpitant, brisé par une émotion soudaine, plus encore que par la fatigue, il le laissa retomber sur le sol et s'affala près de lui, le considérant avec des yeux hagards, comme s'il redoutait à présent d'en connaître davantage.

Il fut quelques secondes avant de se ressaisir.

Enfin son esprit un instant perturbé, recouvra plus de calme, plus de lucidité. Il se redressa, respira longuement, prit son mouchoir, essuya lentement sa face ruisselante de sueur et s'efforça de réfléchir posément.

Et, tout à coup, sous l'empire d'une résolution nouvelle, il se leva tout à fait, remit ses vêtements, puis jeta autour de lui des regards méfiants, comme s'il craignait d'être observé.

Il était bien seul, entre les murs gris. Personne ne l'avait épié, nul n'aurait pu deviner sa présence ; encore moins l'étrange travail auquel il venait de se livrer.

Un soupir de soulagement souleva sa large poitrine. Sa physionomie reprit son expression habituelle de malicieuse bonhomie. Et son sang-froid, définitivement reconquis, l'incita de suite à une prudence circonspecte.

Il prit son couteau dans sa poche, l'ouvrit, s'accroupit sur le sol et gratta soigneusement la petite caisse de fer, sur laquelle la terre s'était durcie en croûtes épaisses.

Puis, l'objet en partie nettoyé, il l'enleva, rentra d'un pas tranquille dans la maison et le posa sur une table.

Ensuite, pour se remettre tout à fait, il bourra sa pipe, l'alluma sans hâte, s'assit dans le vieux fauteuil dépenaillé et réfléchit de nouveau, le regard rivé sur la mystérieuse et fatidique caisse de fer.

Après un bon quart d'heure de repos, il se releva, ouvrit une armoire, chercha parmi le vieux linge et trouva bientôt un morceau d'ancienne tapisserie très usée.

Il saisit l'étoffe, l'étala sur la table, plaça le précieux coffret au milieu, en fit un paquet et l'entoura de ficelle trouvée dans la cuisine.

Puis, devant la glace, il rajusta soigneusement ses vêtements, mit son paquet sous son bras et quitta la vieille bicoque, où il venait, pensait-il, de trouver une fortune.

Il consulta sa montre et s'aperçut avec joie qu'il pouvait reprendre bientôt le

train-tramway qui faisait le service de Trévières.

Deux heures plus tard, c'est-à-dire vers midi, il était de retour chez lui.

Il pénétra dans sa demeure, mystérieusement pour ainsi dire, s'en fut droit à sa chambre. Là, dans le fond d'un placard dont la clef ne le quittait jamais, il déposa son fardeau, sans le déficeler.

Très judicieusement, il avait songé qu'il ne devait pas ouvrir le coffret lui-même et, en tous cas, sans la présence de témoins irrécusables.

D'ailleurs, rien ne le pressait plus, il voulait attendre Jean-Pierre, se concerter avec lui sur la façon d'engager l'action vis-à-vis de Ménard.

Or, il ne verrait pas le jeune homme avant le dimanche suivant.

Mais que lui importait maintenant cette attente forcée ; ne tenait-il pas le magot ?...

Sa journée se passa en bonne humeur. Sur la promenade publique, où il rencontra plusieurs notables de Trévières, il amusa tout le monde par ses réflexions malicieuses.

Comme il rentrait chez lui, par la grande rue, il dut se ranger précipitamment le long d'une boutique, surpris par les sons de trompe réitérés d'une automobile lancée en vitesse.

La voiture passa, rapide, non sans qu'il eût aperçu toutefois auprès du chauffeur, le docteur Ménard se tenant raide et hautain et le foudroyant au passage d'un regard méprisant.

— Tiens, tiens, murmura Lourties, le v'là revenu, ce failli chien.

Va, va, mon bonhomme, triomphe, épate les populations ; ça ne durera pas longtemps ! Tu ne t'attends point à ce que je te réserve !...

Et, souriant d'un air ironique, il reprit sa marche tranquille, faisant un détour avant de se diriger vers sa demeure.

Une réflexion soudaine le fit brusquement retourner sur ses pas. Par les petites rues, il s'en alla du côté où habitait son ennemi intime ; ce médecin de malheur.

De loin, il aperçut la voiture arrêtée devant la grille de Ménard. Le chauffeur, descendu, marchait de long en large.

— Le v'là qui commence à faire le rupin, grommela le rebouteur. Il s'imagine déjà tenir les picaillons du vieux Thommeré. Il se croit devenu le beau-père du vicomte de Miltry.

Mécréant, canaille va... ; faudra déchanter bientôt !

Ces sarcasmes en "à parte" satisfaisaient pittoresquement sa rancune, l'inspirant d'une sorte de pitié méprisante.

Il allait s'en retourner, soulagé, lorsqu'il s'immobilisa tout à coup, stupéfait.

La servante Marton, appuyée sur une canne, portant à la main un petit paquet, sortait de la demeure du médecin.

Elle s'avançait péniblement, en claudicant de la jambe droite.

— Ah ! bast ! s'étonna Lourties, est-ce que cette vieille bête s'en irait de chez Ménard ? Faudrait p't'être ben savoir ça ?...

Dès lors, il attendit, épiant la pauvre femme.

Celle-ci venait de s'arrêter, paraissant hésiter sur la direction où elle devait s'engager. Enfin elle marcha vers le centre de la ville.

Lourties fit un détour habile, la rejoignit en quelques minutes, puis s'arrêta brusquement devant elle.

— Ah ! pas possible, fit-il, jouant à merveille l'étonnement, c'est c'te bonne Marton.

— Le Sorcier ! s'effara la servante,

comme saisie d'une frayeur soudaine.

— Allons, allons, ma fine, ne m'appelez donc point toujours de ce vilain nom-là! Je suis Lourties, tout simplement, le brave père Lourties qui vous veut du bien.

— J'en ons besoin, allez ! Et pardonnez-moi, Monsieur Lourties, c'est le saisissement.

— Oui, oui. Alors, vous v'là guérie tout de même ?

— Ben sûr, à peu près. Mais c'est point ça qu'empêche mon malheur ; j'ons pas de chance, quoi.

— Vous n'êtes donc pas restée au service du docteur Ménard ?

— Ah ! ben oui !

— Pourquoi ?

— Ce sans coeur, il m'a mise à la porte, comme ça tout d'un coup.

— Pas possible !

— Pisque je vous le dis.

— A propos de quoi ?

— A cause de vous.

— De moi ?

— Sans doute.

— Je ne vois point ?...

— Oh ! ce serait ben long à vous raconter, mossieu Lourties.

— Ça serait peut-être intéressant ?...

— Oui, des fois.

Et la vieille servante frissonna involontairement ,toujours hantée par ses remords.

— Alors... où allez-vous de ce pas ? reprit le rebouteur curieux.

— J'en savons rien du tout.

— Pourtant ?

— Je vas retourner à Vierville, si je pouvons.

— Toujours pas ce soir, ni de ce train-là ! Tenez, ma pauvre Marton, je vous vois bien embarrassée.

— Ah ! pour sûr.

— Venez donc chez moi, je vous offrirai le souper et le gîte. Et puis nous causerons ; ça vous soulagera. Y fera jour demain.

— Ah ! vous me rendez grand service, mossieu Lourties.

— C'est possible, puisque, je vous le répète, je vous veux du bien .

— Allons, venez ?

Et, lentement, le rebouteur malin entraîna la servante boiteuse sur ses pas, la considérant avec une sorte de sollicitude qui la rassurait plus complètement, par degrés.

Aussitôt arrivé chez lui, il donna des ordres à la Jeannette, afin qu'elle préparât un bon lit, puis il ajouta lui-même un couvert à sa table, et y fit asseoir Marton déjà lasse.

La vieille Normande, surprise de cet accueil si cordial se sentait maintenant gagnée, peu à peu, par une sorte de sympathie pour celui qu'elle dénommait depuis si longtemps "le Sorcier", le croyant mauvais et dur.

Elle le devinait au contraire plus franc, meilleur que Ménard. Et sa confiance croissante l'incita, vers la fin du repas, à parler longuement de l'irascible docteur, à répéter ce qu'elle avait entendu dans la maison.

Lourties apprit ainsi que son ennemi revenait du Havre dans la voiture automobile, récemment acquise par lui. Il avait envoyé Marton, afin de pouvoir coucher sans frais, le chauffeur chargé de l'initier à la conduite du véhiciule.

Mais qu'était-il allé faire au Havre ; cela, c'était le mystère.

Le rebouteur connut aussi l'histoire des promesses fallacieuses récemment éludées par Ménard, à l'égard de la pauvre Marton.

La maison de Thommeré, les vingt mille francs ; fumées tout cela !

— Eh ben, ma fine, railla Lourties, sans aucune acrimonie d'ailleurs, vous v'là refaite à c't'heure. Ménard vous a fichue dedans, hein ?

Heureusement, je suis là, moi, le père Lourties, "le Sorcier", comme vous disiez jusqu'ici avec mépris. Et c'est moi, probablement, qui vous tirerai d'affaires, ma pauvre Marton, car vous êtes dans de vilains draps !

— P't'être ben, mossieu Lourties.

— En attendant, vous allez toujours rester quelques jours chez moi. Vous n'êtes pas encore assez solide sur vos pattes pour aller loin, ni travailler beaucoup.

— Quoi, vous voulez ben me garder ? s'exclama la Normande, stupéfaite de l'offre généreuse de son hôte.

Ben, vous êtes encore meilleur que je ne pensions.

Seulement qu'est-ce que je ferions dans c'te maison, pour vous remercier de vot' bonté ?

— Un peu de couture, si vous savez. Et puis, j'aurai peut-être quasiment besoin de vous pour autre chose de plus sérieux, un de ces jours prochains.

—Quoi donc?

— J'en dis pas plus long pour le moment, ma fine. Qui vivra verra !

A présent, allez vous coucher, si vous voulez. Demain, vous vous arrangerez avec la Jeannette.

Bonsoir et bonne nuit !

Et Lourties, toujours jovial et l'air plus malicieux encore que de coutume, se leva pour aller prendre l'air au dehors, en fumant une pipe.

Il venait, pensait-il, de s'assurer la reconnaissance de Marton. Il comptait, par suite, influencer peu à peu son esprit, jusqu'au moment où il lui serait nécessaire, sans aucun doute, de lui faire révéler à qui de droit ce qui s'était passé dans la maison de Vierville, le soir où le vieux Thommeré était mort en présence de Ménard.

Le lendemain matin, il reçut la lettre annoncée par son fils dans sa dépêche. Lettre longue, où Jean-Pierre racontait le départ de Germaine pour l'Amérique, en exprimant son désespoir et son profond découragement.

Lourties s'émut d'abord, puis il pensa que peut-être il possédait maintenant le remède certain aux maux d'amour du jeune homme.

Il lui répondit laconiquement le même jour :

"Mon cher fieu.

"Je prends part à ta peine, j'espère pouvoir d'ici peu la guérir. Viens Dimanche, j'ai beaucoup de choses importantes à t'apprendre. N'oublie pas d'apporter le vieux livre trouvé chez le cousin défunt, c'est urgent. Ne désespère pas surtout ; l'homme courageux doit savoir attendre son heure. Peut-être la tienne sonnera-t-elle plus tôt que tu ne le crois.

Ton père affectionné. Lourties."

Jean-Pierre reçut cette énigmatique missive paternelle, en même temps qu'un court billet timbré de Southampton.

Dans ce billet, Germaine Ménard lui conseillait aussi l'espoir persistant, et lui donnait son adresse, l'autorisant à lui écrire.

"Chez Master John Parker, 25e avenue, New-York."

Un peu réconforté par l'affection paternelle vigilante de Lourties, et par la nouvelle preuve d'amour de l'exquise fille dont il était si ardemment épris, le pauvre clerc de notaire recouvra plus de courage et d'énergie.

Pendant ce temps, Ménard toujours

hanté de ses projets ambitieux, dût-il même renoncer à l'union de sa fille avec les de Miltry, commençait à courir les environs avec son automobile.

Il répandait partout les bruits les plus malveillants sur Lourties, laissant entendre clairement que les agissements illégaux du "Sorcier" étaient surveillés de près par la justice.

— Un de ces jours prochains, affirmait-il, ce charlatan sera mis en prison pour ses pratiques délictueuses.

Puis, à l'occasion, il amenait l'entretien sur les affaires politiques, plaçait habilement quelques propos sur ses convictions républicaines, sur les nécessités de certaines réformes à opérer dans l'arrondissement.

C'était en somme une profession de foi. D'abord émise par bribes, suivant les circonstances, il comptait la résumer bientôt en des réunions publiques organisées un peu partout.

Le cinquième jour de son apprentissage comme conducteur d'automobile, il se rendit à Caen pour obtenir son permis. Puis il congédia son chauffeur, et, fier comme Artaban, reprit la route de Trévières, où il arriva sans encombre.

En rentrant chez lui, il trouva un mot de maître Parois, le notaire, le convoquant à son étude pour le lendemain matin, neuf heures.

La lettre portait cette mention t

"Règlement définitif de la succession Thommeré."

Cette phrase suggestive amena sur les lèvres minces de Ménard un sourire de triomphe. Ses prunelles grises flambèrent de cupidité, d'orgueil.

Enfin, il allait tenir la fortune du vieux cousin mort à Vierville, il allait pouvoir jouer carrément et à coup sûr le rôle qu'il s'était tracé, devenir l'une des personnalités en vue de la région. L'argent impose trop souvent la considération.

Grisé par une satisfaction anticipée, il se frottait vigoureusement les mains, il souriait même avec une bienveillance inaccoutumée à sa jeune domestique, fort surprise de cette attitude nouvelle, autant qu'inexplicable.

Ainsi Ménard semblait ne plus penser à sa fille. Il oubliait déjà les événements malheureux qui un instant, avaient touché son coeur sec, pourtant peu enclin aux émotions sentimentales.

Après son repas, il s'en fut au Cercle, bombant le torse, rayonnant, bavard, étonnant ses concitoyens par sa faconde prétentieuse. Il dormit mal cette nuit-là, l'imagination surexcitée par des rêves dorés.

Le lendemain matin, en toilette plus soignée que de coutume, il se rendit chez maître Parois.

Le notaire était seul.

Il fit au docteur un accueil souriant et déférent à la fois, ainsi qu'on le doit à un client d'importance.

— Nous attendons Lourties, dit-il. Je l'ai convoqué comme vous. Dès son arrivée, nous règlerons. Ce sera l'affaire de cinq minutes.

Voyez, les paquets de titres sont préparés.

— Parfait, mon cher maître, répartit Ménard, affectant un air condescendant. Vous êtes un officier ministériel méticuleux, habile et zélé.

Ce sont des qualités vraiment appréciables et dont je me souviendrai, le moment venu.

Ménard s'interrompit en voyant apparaître l'unique petit clerc de l'étude.

— C'est M. Lourties, fit le gamin.

— Ah ! enfin ! s'exclama le notaire

mis en belle humeur. Entrez donc, Lourties, nous vous attendions avec impatience.

— Il ne faut jamais être trop pressé ! répliqua sentencieusement le rebouteur, en pénétrant dans le cabinet et en s'asseyant sans saluer Ménard.

Les lèvres de celui-ci s'entr'ouvrirent en un sourire pitoyable et dédaigneux, ses épaules se haussèrent légèrement.

Puis d'un ton suffisant, il dit au notaire :

— Veuillez régler, mon cher maître, j'ai plusieurs clients à voir ce matin.

En même temps il lança un regard de côté vers Lourties, semblant dire :

"Tu vois, je fais des visites !"

Le rebouteur, impassible, la physionomie fermée, regardait curieusement les papiers épars sur le bureau.

L'officier ministériel prit un état divisé en deux colonnes, et couvert de courtes inscriptions suivies de chiffres.

En tête de chaque colonne s'étalait en ronde le nom d'un héritier :

A droite, M. le docteur Ménard.

A gauche, et plus modestement, M. Lourties.

Ces détails sans importance furent remarqués par le rebouteur, dont l'oeil eut un éclair de malice.

A son tour, il sourit ironique.

Maître Parois commença, solennel, s'appliquant à bien parler, puis à bien lire :

— Messieurs, nous allons en terminer aujourd'hui avec l'importante succession qui vous échoit à tous deux, par moitié.

Je vais vous énumérer la liste des valeurs revenant à chacun de vous, en indiquant, d'autre part, la somme représentée par chaque titre, au cours de la Bourse de Paris, d'hier.

Monsieur le docteur Ménard reçoit...

Et, sur un ton devenu nasillard malgré lui, le brave officier ministériel appela les obligations diverses : Rentes sur l'Etat, Crédit Foncier, etc., etc...

— Le tout formant un total de cent cinquante-six mille francs, dont il faut défalquer trois mille francs reçus pour une part de vente d'une propriété sise à Vierville-sur-Mer, plus les frais relatifs à l'enregistrement, à l'impôt spécial, etc., etc.

Après une courte pause, lourde de silence, l'énumération se continua par la liste des valeurs attribuées à Lourties.

— Maintenant, Messieurs, conclut maître Parois, je pense que cette répartition, absolument impartiale, vous trouve en parfait accord ?

Je vais vous prier de signer les actes, et remettre à chacun de vous, les précieux papiers.

En achevant, le notaire tendit une plume à Ménard.

Sans hésiter, celui-ci se pencha sur le bureau, apposa son paraphe prétentieux sur le papier, et se redressa, l'air exultant.

Sa maigre poitrine se gonflait, ses narines se dilataient, ses yeux gris luisaient de joie.

Enfin, il la tenait donc cette fortune si ardemment souhaitée ! Dans quelques minutes, il quitterait la maison du notaire, les poches bourrées des précieux papiers qui valaient de l'or.

Il eut, sans le vouloir, un sourire à l'adresse de Lourties, tout en reposant la plume sur l'encrier, d'un geste précautionneux.

Maître Parois la ressaisit aussitôt, puis la présenta, l'air engageant, au rebouteur.

Mais celui-ci ne la prit pas, laissant la main du notaire tendue dans le vide.

Il dit, d'un air tranquille :

— Je ne peux point signer.

— Pourquoi donc ? s'étonna l'officier

ministériel, en jetant un regard effaré vers le docteur Ménard, comme pour l'appeler à son aide.

— Oui, pourquoi ? appuya ce drenier.

— Tout simplement parce que cette répartition ne me convient point, objecta froidement Lourties.

— Elle est pourtant on ne peut plus juste, insista maître Parois, dont l'étonnement croissait à mesure.

— C'est pas mon avis, M. le notaire.

Vous comptez les valeurs au cours de la Bourse de Paris, mais ce cours est variable, presque quotidiennement.

— Sans doute.

— Par suite, le capital qui nous est attribué, à chacun, varie lui aussi.

— Forcément.

— Donc, les cent cinquante mille francs que vous m'offrez aujourd'hui ne seront peut-être plus, demain que cent quarante-deux ou trois mille francs ?

Je ne peux point accepter ça.

— On ne procède pourtant jamais autrement, remarqua Ménard, vexé, et dont une colère sourde faisait déjà trembler la voix.

— Qu'avez-vous ? riposta durement Lourties.

— Je vous le certifie, appuya de nouveau maître Parois, enflant son organe aigrelet.

— Possible, Monsieur le notaire, mais je n'accepte point.

Ceci fut dit d'un ton si tranchant que le docteur Ménard se leva tout à coup, soulevé par la fureur et la déception.

— Il y a de votre part, s'écria-t-il, un parti pris évident de reculer indéfiniment le règlement de cette succession. C'est de la mauvaise foi !...

— Possible !

— Et ceci dans l'intention de me nuire personnellement !

— Pensez ce que vous voudrez, Monsieur le médecin, je m'en moque !

Je refuse, voilà tout.

— Voulez-vous faire trancher la question par un Tribunal ? risqua imprudemment maître Parois, perdant lui aussi le sang-froid et sa placidité habituelle.

— Peut-être ! fit Lourties, d'un accent énigmatique.

— Eh bien, puisque vous le voulez absolument, nous nous adresserons à la Justice ! clama Ménard.

— Je vous le conseille, Monsieur le médecin diplômé. Nous verrons de quel côté elle sera, cette fois.

Et soudain le rebouteur se leva, impassible, la physionomie impénétrable.

Il fixa le médecin d'un long regard aigu, plein de défi et conclut simplement :

— Au revoir, et à bientôt, messieurs !

Puis il partit, laissant ses interlocuteurs stupéfaits atterrés.

— Nous n'en sortirons jamais, gémit le notaire en se laissant retomber d'un air accablé dans son fauteuil... Tout est à refaire ! Cet homme est véritablement insensé !

— Oui, ce charlatan campagnard est une brute ignorante ! clama Ménard hors de lui. Et avec cela méchant à plaisir.

Il me met dans un embarras extrême..

— Comment ça, cher docteur ?

— Eh ! pardieu, j'ai de grosses échéances d'ici deux ou trois jours, et je ne sais comment y faire face.

— C'est fort ennuyeux.

— C'est désastreux !

D'abord je dois payer ma voiture...

— Ah ! c'est vrai ,vous avez une auto maintenant, fit le notaire devenu songeur tout à coup.

Eh bien, si je vous avançais cinq ou six mille francs, en attendant le règlement de cette satanée succession ?

— Vraiment, vous feriez cela, mon cher Maître ?

— Pour vous obliger, oui.

—Allons, allons, mon cher Parois, vous êtes un excellent ami, j'accepte.

Aussitôt l'officier ministériel rédigea un reçu en bonne et due forme, le fit signer au médecin et lui remit des fonds.

Ménard empocha les billets de banque d'un geste avide. Puis il remercia vivement et quitta le brave Parois sur une longue pression de mains où s'affirmaient, semblait-il, sa gratitude condescendante, et la promesse de son influence... future.

Pourtant il demeurait soucieux.

L'obstination étrange de Lourties devait cacher quelque piège, des desseins redoutables peut-être.

Avait-il revu la vieille Marton, dont le renvoi lui apparaissait maintenant prématuré et imprudent ?

La Normande, si simple d'esprit, avait-elle parlé, révélé leur commun et honteux secret ?

Comment le savoir ?

Ne serait-il pas habile d'aller faire un tour à Vierville, afin de connaître la retraite de l'ex-servante de Thommeré, de cette complice peu sûre ?

Oui, c'était une bonne idée.

Fort de cette résolution, Ménard prit dès le lendemain matin la route de Vierville-sur-Mer.

Il passa une partie de la journée dans cette localité, s'évertuant vainement à obtenir des nouvelles de Marton.

Personne n'avait revu la brave femme depuis la mort de Thommeré.

Dépité, le médecin repartit pour Trévières, s'en remettant au hasard du soin d'éclaircir ce point d'interrogation troublant.

Il roulait maintenant à toute allure, un peu grisé par l'orgueil de se sentir maître de sa machine, par la vitesse acquise, par l'air pur, lorsqu'à trois kilomètres de la ville il aperçut vaguement un tombereau lourdement chargé, attelé de deux chevaux. Il tenait le côté gauche de la route.

Ménard corna vigoureusement et si bien que le charretier surpris, troublé, s'efforça de reprendre aussitôt sa droite.

Mais tout en cornant, le médecin encore novice, négligez de freiner. Lorsqu'il y pensa, trop tard, le tomberau et ses chevaux barraient pour ainsi dire la route en travers.

L'automobile arriva comme un bolide sur le massif véhicule, s'écrasa dans un choc effroyable, et, rejetée dans le fossé, s'y brisa en partie.

Ménard gisait à présent, inanimé, sous les débris de sa voiture.

Le charretier, dont les deux chevaux, par miracle, n'étaient pas tombés, se précipita au secours du malheureux médecin qui hurlait de souffrance, les jambes prises sous le moteur.

Il reconnut vite l'impossibilité de le dégager seul. Laissant là son attelage, au risque d'un autre accident, il courut à une ferme proche, appelant désespérément au secours.

Les gens de la ferme sortirent aussitôt s'informèrent.

Le fils du fermier enfourcha peu après sa bicyclette et s'élança vers Trévières. Il allait chercher Lourties, le fameux rebouteur, sur le conseil express de son père.

Pendant ce temps, ce dernier, suivi de deux domestiques, se rendait en hâte sur le lieu de l'accident, guidé par le charretier.

Il fallut de longs et adroits efforts pour dégager, sans l'achever, l'infortuné Ménard, grièvement blessé.

On l'étendit inerte et gémissant sur le côté de la route où, à bout de forces, terrassé par d'atroces souffrances, il s'évanouit.

Un instant après, Lourties arrivait en voiture légère, suivi du cycliste qui l'avait été quérir.

Il se pencha sur le corps inanimé de Ménard, le palpa longuement, avec une adresse remarquable, sous les regards angoissés des assistants.

Enfin il se releva, le front soucieux.

— Très grave, déclara-t-il. Il a deux côtés enfoncées, une fracture de la cuisse gauche, et une plaie contuse du crâne. Quant au reste, je ne sais point.

Je vais essayer d'abord de le ranimer, afin qu'il puisse désigner, si possible, un de ses confrères pour le soigner.

— Ben vous, Lourties, fit le fermier, vous pourriez faire ça. C'est votre état de soigner les gens.

— Pour sûr, appuyèrent à la fois les domestiques et le charretier.

—Non, mes amis, non, je ne veux point je ne peux point soigner Ménard. J'en ai pas le droit, s'il ne le demande pas lui-même, et formellement.

Entre lui et moi, y a ni confiance, ni sympathie, voyez-vous... au contraire.

Mais assez causé là-dessus, je vas d'abord le faire revenir à lui, ce malheureux ! Avant tout, faut de l'humanité.

— Lourties, vous êtes un brave homme! déclara le fermier.

— Je le crois, repartit le rebouteur, en sortant de ses poches une sorte de trousse en cuir noici par l'usage.

Il l'ouvrit, y prit un minuscule flacon plein d'un liquide verdâtre, puis le déboucha avec précautions.

Il versa quelques gouttes de cette mystérieuse liqueur entre les dents serrés de Ménard, attendit quelques secondes et parut plus rassuré.

De longs frissons agitèrent le blessé, ses paupières se soulevèrent lentement... ses lèvres remuèrent.

Son regard, d'abord vague, erra autour de lui, puis s'assombrit tout à coup, en se fixant sur Lourties.

— Eh ben, mon pauvre cousin, vous me reconnaissez ? demanda le rebouteur pitoyable et vraiment ému.

— Ah ! oui, oui, je... vous êtes Lourties, balbutia le médecin d'une voix éteinte.

Vous êtes content, hein... continua-t-il haineux, en dépit de ses souffrances. Je suis blessé,... mortellement peut-être ?

— En tous cas, très gravement, c'est sûr.

— Alors... vous pouvez... m'achever... pour hériter... seul !...

— Vous déraisonnez, Ménard, repartit vivement le rebouteur froissé, mais je vous pardonne à cause de votre état.

On est venu me chercher pour vous soigner, mais je ne le veux point. Et vous savez ben pourquoi, pardine ! Exercice illégal... la plainte... le Procureur !

— Ah ! vous vous vengez ?

— Non, c'est pas le jour... Laissons ça pour l'heure. Dites seulement quel médecin vous voulez, j'irai le prévenir moi-même.

— Vous ? s'étonna Ménard dont les prunelles s'attendrirent soudain.

— Pourquoi pas ? En ce moment vous êtes seulement un de mes semblables malheureux, vous souffrez, je ne vois plus que ça...

— Ah !.... oui... je souffre... atrocement.

— Ne parlez pas tant, ça vous fatigue.

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Fracture de la cuisse, deux côtes brisées, contusion à la tête.

— Croyez-vous que... j'en reviendrai?

—Je le pense, bien que je ne sois point médecin.

Sur cette déclaration du rebouteur, Ménard demeura muet un instant. Ses yeux bruns rivés sur Lourties décelaient l'angoisse, une sorte de lutte intime. Sa poitrine haletait, ses lèvres décolorées tremblaient d'émotion.

— Lourties... fit-il d'une voix brisée, voulez-vous... me soigner ?

— Moi... le Sorcier !

— Oui.

— Vous me le demandez formellement?

— Absolument...

— Alors vous avez confiance ?...

— Oui.

— Eh bien, je veux point vous refuser je vas toujours faire le plus pressé, l'indispensable. Je verrai après.

Puis se tournant vers les assistants, Lourties ajouta très haut :

— Vous entendez, vous autres, vous êtes témoins, c'est le docteur Ménard lui-même qui réclame mes soins ?

—Il aurait eu ben tort de pas le faire, repartit le fermier résumant l'opinion générale.

— C'est bon, allez me chercher une carriole. Vous mettrez un matelas au fond pour y coucher ce pauvre homme.

Et puis quelqu'un le conduira à Trévières, chez lui. Je vas me rendre avant, et tout faire préparer pour le recevoir.

Les ordres de Lourties furent aussitôt exécutés, tandis que le rebouteur remontait en voiture et filait au trot vers Trévières.

Il parvint en un quart d'heure à la maison de Ménard, secoua un peu la jeune domestique dolente, et d'ailleurs toute désorientée par l'annonce du terrible accident arrivé à son maître.

La pauvre fille s'effrayant d'avance à l'idée de rester seule avec un blessé aussi peu commode que l'irascible docteur .

Elle parvint pourtant à trouver le linge réclamé par Lourties, et aussi quelques planchettes minces destinées à servir d'éclisses.

Le rebouteur, en effet, n'était pas outillé pour le plâtrage des membres fracturés, il employait toujours l'ancienne méthode.

Enfin la charrette amenant le blessé s'arrêta devant la grille.

Ménard, toujours gémissant, fut transporté, non sans d'infinies précautions, au premier étage, et Lourties, manches retroussées, se mit en devoir de réduire les fractures des côtes et de la cuisse.

Puis il pensa savamment le blessé, lui fit confectionner un breuvage calmant et se redressa, l'air satisfait.

— Merci, murmura Ménard, touché de ses soins intelligents.

Il ne put s'empêcher d'ajouter cet aveu :

— Vous êtes habile... Lourties.

— J'ai l'expérience, répliqua simplement le rebouteur.

A présent, je vais m'en aller, vous laisser reposer. Je reviendrai vous voir demain.

— Alors... je vais donc... rester seul? gémit le médecin d'un accent accablé.

Ah !... ma fille... ma Germaine... pourquoi est-elle partie ?... Je pourrais mourir... sans la revoir ?...

Lourties, secrètement ému, ne répondit rien.

Ménard le fixait d'un regard anxieusement interrogateur, comme s'il hésitait à formuler une demande.

— Voulez-vous quelque chose ? interrogea le rebouteur.

— Oui... Peut-être savez-vous où est Germaine ?

— Non.

— Mais... votre fils... le sait peut-être, lui ?

— Comment ?

— Il l'a vue s'embarquer.. il était là-bas, au Havre... Elle a dû lui dire.

— Et alors ?

— S'il voulait... il lui écrirait... pour lui apprendre mon malheur... la faire revenir ?

— Pardine! Ça vaudrait mieux. Seulement, l'Amérique, c'est loin. N'importe, je verrai, j'en parlerai à mon fieu, dimanche. On verra ce qu'on peut faire pour vous.

Là-dessus, bonsoir, tâchez de vous reposer, vous êtes déjà fiévreux. Du calme, Ménard, du calme. A demain.

Et Lourties se retira, laissant le blessé désolé de l'absence de sa fille, et déjà tourmenté par des remords naissants.

IX

LE POT AUX ROSES

Quand arriva le dimanche, Jean-Pierre Lourties vint, comme de coutume, à Trévières, par le premier train.

— Eh ben, mon gas, lui demanda son père, ça va-t-il un peu mieux c'te pauvre cervelle et ce malheureux coeur ?

— Oui, père, j'ai recouvré quelque espoir.

— Pardine, j'en étais sûr. T'es mon fils ; donc tu ne dois point manquer d'énergie, de courage, ni de patience.

As-tu des nouvelles de ton amoureuse?

— J'ai reçu un mot, daté de Southampton. Germaine m'assure de son amour inaltérable ; elle me donne son adresse à New-York.

— Ah ! bon, parfait. Comme ça, mon fieu, tu pourras lui écrire de temps en temps. Et c'est nécessaire pour entretenir les bonnes relations.

Mais assez causé là-dessus. Nous avons des choses plus importantes à faire ce matin.

— Tu veux aller à Vierville, repartit Jean-Pierre, croyant deviner la pensée de son père.

— Non, mon fieu, c'est fait.

— Ah ! déjà ?

— A propos, as-tu apporté le vieux bouquin?

— Je l'ai là, dans ma poche.

— Bon. Eh bien, tu vas venir avec moi. Nous allons nous rendre, de ce pas, chez le notaire Parois. Il nous attend, je lui ai annoncé, hier, notre visite pour ce matin.

Et puis nous allons emmener Marton.

— Marton ? répéta Jean-Pierre surpris. Elle est donc ici ?

— Oui, mon garçon, depuis quatre jours.

Ménard l'avait flanquée à la porte, alors je l'ai recueillie, un peu par charité, beaucoup parce que j'ai besoin d'elle.

— A quel propos ?

— Tu comprendras tout à l'heure, chez le tabellion.

Attends-moi, seulement deux minutes, mon fieu.

Et Lourties disparut, afin de se rendre dans sa chambre laissant son fils très intrigué. Il revint un instant plus tard, portant sous le bras un paquet assez volumineux.

Et la vieille Marton le suivait en claudicant.

— En route ! lança le rebouteur de l'air d'un général qui mène ses troupes au combat.

Tous trois s'acheminèrent en silence vers la demeure du notaire. Ils pénétrèrent bientôt dans l'étude où Me. Parois les accueillit sans grand empressement.

Me Parois était un homme simple, d'esprit très droit, mais peu subtil.

Il n'avait rien compris encore aux atermoiements du rebouteur et le tenait pour un original.

Après de brèves salutations, il posa cette première question :

— Eh bien, Lourties, comment va ce pauvre docteur ?

— Mieux, repartit le rebouteur, d'abord laconique.

— Alors il en reviendra ?

— Sûrement.

— Restera-t-il estropié ?

— Je ne le crois pas.

— Ah ! je respire. C'eût été dommage, un homme si remarquable.

—Trop ! appuya Lourties d'un accent indéfinissable.

Jean-Pierre, toujours intrigué, regardait alternativement son père et l'officier ministériel, s'efforçant de deviner l'objet de leurs allusions.

— Oui, oui, tu ne sais pas, fit le rebouteur, en lui lançant un regard expressif.

Je te raconterai ça plus tard. Un accident de voiture.. C'est à croire vraiment à la Justice supérieure !... continua-t-il entre ses dents. On dirait une punition !

Le notaire soucieux interrompit cette réflexion philosophique, sans l'avoir bien entendue d'ailleurs.

— Ainsi, demanda-t-il, vous avez réfléchi, probablement, Lourties ? Vous venez pour signer et régler ?...

— Pas positivement, monsieur Parois.

Avant ça, j'ai à vous montrer quelque chose de curieux.

En achevant, Lourties développa lentement le paquet qu'il avait conservé précieusement sous son bras.

Le vieux coffret de fer, tout rouillé et enduit encore de traces de terre durcie, apparut aux regards étonnés du notaire de Jean-Pierre et de Marton.

— Voilà le pos aux roses ! déclara le rebouteur d'un accent malicieux.

J'ai trouvé ça, monsieur Parois, dans le jardin de mon défunt cousin, le vieux Thommeré.

— Ah bah ! jeta l'officier ministériel dont l'étonnement croissait à mesure. Et alors... que contient cette boîte ?

—Je n'en sais rien encore, mais je m'en doute.

Je vous l'ai apportée afin que vous l'ouvriez vous-même, en présence de témoins : mon fils et l'ex-servante à feu Thommeré.

Et le rebouteur désigna Marton, toute tremblante d'émotion anticipée et d'anxiété instinctive.

Le notaire, vaguement anxieux, lui aussi, remarqua

— Mais c'est fermé à clé. Et puis c'était à Thommeré, nous n'avons pas le droit... Ce serait une effraction...

— Pardine, mais j'ai le droit d'ouvrir, moi, du moment que j'ai trouvé ça dans ma propriété. Tout ce qu'elle renferme m'appartient.

— Alors, faites, si vous voulez.

Lourties était un homme de précautions Il avait tout prévu.

Il tira de sa poche une paire de fortes pinces, puis en deux ou trois efforts, il fit sauter le couvercle du coffret.

Un papier jauni, soigneusement plié en quatre, gisait à l'intérieur.

— Prenez, monsieur Parois, dit le rebouteur.

L'officier ministériel obéit machinalement et déplia le papier..

Aussitôt, ses petits yeux s'agrandissant par degrés, il lut à mi-voix :

"CECI EST MON TESTAMENT"

"Je soussigné, François Thommeré, âgé

,de soixante-seize ans, sain de corps et "d'esprit, n'ayant pas d'héritiers directs "déclare, par le présent, instituer léga- "taire universel de tous mes biens Mon- "sieur Jean-Louis Lourties, mon cousin, "qui fut toujours un bon parent et un "brave homme.

"Fait en double, ce 18 mai 1902, en ma "maison de Vierville-sur-Mer (Calvados).

François Thommeré."

— Oh ! quelle trouvaille extraordinaire !... Quelle affaire ! s'exclama Me Parois, véritablement stupéfait.

Mais ceci détruit tout mon travail, tout le règlement de cette succession !

Ménard est ici formellement déshérité!

— Pardine, repartit le rebouteur. Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne voulais point signer ?

— Vous connaissiez donc l'existence de ce testament ?

— Ben oui, je me doutais de la chose. Depuis longtemps j'avais découvert certains indices des plus sérieux.

— Où? Comment?

— Vous allez voir, monsieur le notaire; un peu de patience.

Et quand vous aurez tout vu, je vous raconterai des choses ben plus intéressantes encore, et terriblement compromettantes.

— Pour qui ?

— Ah ! ma fine, c'est point pour moi, ben sûr.

En disant cela, Lourties prit dans sa poche son vieux portefeuille, l'ouvrit et en tira une enveloppe dont il vida précautionneusement le contenu sur le bureau.

Me Parois, dont la stupéfaction atteignait le comble, vit tomber cinq ou six petits morceaux de papier, noircis et déchiquetés.

— V'là les premiers témoins, déclara gravement Lourties.

Vous avez lu tout à l'heure que le testament de Thommeré, contenu dans le coffret de fer, existait en double.

— Oui. Cependant on ne trouva rien au moment de l'inventaire, aucune déclaration ne se produisit, aucune trace de dépôt de ce document.

— Pourtant, c'est ça le double. J'ai ramassé ces papiers-là dans la cheminée de Thommeré, le soir même où ce malheureux cousin est décédé.

— Vraiment— Il aurait donc voulu détruire ce testament ? Au fait, ce serait possible, en dix ans, ses idées avaient pu changer.

— Oh que non. Ce n'est pas lui qu'avait eu c't'idée infernale.

— Alors, qui ?

— Ménard, votre ami ; le fameux docteur Ménard ; l'homme remarquable !

— Lui ! Il savait donc... ; il était donc là au moment de la mort de Thommeré ?

— Eh ! oui, pardine, il y était le brigand ! Quand je suis arrivé auprès du cousin, Ménard se trouvait justement devant la cheminée.

Demandez un peu à Marton ce qu'il faisait là. Elle vous dira ce qui s'est passé.

Le notaire dont la physionomie exprimait le plus intense désarroi moral, fut quelques secondes à se ressaisir.

Il considérait tour à tour, avec une sorte d'ahurissement, le rebouteur et la vieille Marton. Celle-ci, soulevée de remords et de honte, pleurait silencieusement.

Il lui enjoignit de dire tout ce qu'elle savait ,sans omettre le plus petit détail.

La servante, fit, d'une voix tremblante, un récit exact de la scène où le docteur Ménard l'avait à la fois effrayée et

subjuguée par ses promesses fallacieuses, afin de s'assurer sa complicité passive.

Elle dit comment le médecin prévaricateur était passé dans la chambre de l'agonisant, pour y prendre les clés sous le traversin même du moribond.

Elle avoua, de plus en plus honteuse, comment elle avait ensuite connu le contenu du testament et consenti à sa destruction criminelle.

— Tout ceci est épouvantable ! s'exclama le notaire hors de lui.

C'est un vol manifeste, un crime ! Et vous en êtes complice, malheureuse ; vous serez déférée à la Justice !

Sur ces derniers mots, Marton s'effondra sur un siège, atterrée, balbutiant entre ses sanglots :

— Oh ! pardon, Mossieu le notaire.

— Non, non, mon devoir est de vous dénoncer.

Jean-Pierre Lourties intervint, pitoyable :

— Cette pauvre femme, dit-il, mérite notre indulgence, aussi bien que celle des magistrats, le cas échéant.

C'est une simple et une ignorante. Elle avait servi son maître avec dévouement, durant trente ans. Il ne lui laissait rien. Elle en fut peinée, révoltée même, car c'était injuste, en réalité. En même temps, le docteur Ménard lui promettait en guise de réparation ; une maison, 20 mille francs. Et comme elle était sans ressources, cette perspective l'éblouit, lui fit perdre la tête.

Elle laissa s'accomplir, presque inconsciemment le vol aujourd'hui découvert par mon père et moi sans bien comprendre d'ailleurs, l'importance d'un tel larcin.

Il me semble équitable et généreux de tenir compte de ces circonstances morales ,en réalité très atténuantes pour sa responsabilité.

— Bien parlé, mon gars ! s'écria Lourties flatté dans son orgueil paternel par la facilité d'élocution de son fils.

—Le délit n'en existe pas moins, fit observer judicieusement Maître Parois. Mon devoir strict est de déférer les coupables au Tribunal.

—Là encore, nous vous arrêterons, mon cher Maître, reprit Jean-Pierre avec fermeté.

Mon père et moi nous sommes d'accord pour surseoir, jusqu'à nouvel ordre, à toute plainte contre le docteur Ménard.

— Comment, s'exclama l'officier ministériel complètement bouleversé, Lourties abandonnerait ses droits incontestables, maintenant que toutes les preuves sont entre ses mains ?

— Bien sûr que non, rectifia vivement le rebouteur. Je n'abandonne point, j'attends seulement.

— Pourquoi ?

— D'abord par pitié, Ménard est grièvement blessé, sa fille est partie, vous le savez. Assez de malheurs l'accablent pour le moment c'est un premier châtiment.

Au surplus, nous avons l'intention, Jean-Pierre et moi, de lui proposer un arrangement amiable. Et ça, pour des raisons toutes personnelles ; pas vrai, mon fieu ?

— Certes, approuva le jeune homme, nous avons de très puissants motifs d'épargner le docteur Ménard, s'il consent à s'entendre avec nous. Mais ceci est le secret de l'avenir.

Il continua, s'adressant plus particulièrement au notaire :

— Mon cher Maître, nous allons confier à votre discrétion professionnelle, et à votre intégrité, non seulement le secret de cette grave affaire, mais encore tous les documents s'y rapportant.

En achevant, Jean-Pierre replaça posé-

ment les papiers noircis dans l'enveloppe, déposa celle-ci, ainsi que le double du testament, dans le vieux coffret de fer, plaça par-dessus l'antique exemplaire des Poésies de Malherbe, puis referma le couvercle.

— Voici le dépôt, conclut-il. Vous plaît-il de l'accepter ?

— Vous m'imposez une bien grande responsabilité, fit Me Parois, visiblement soucieux et perplexe.

Mais je compte ne point la conserver très longtemps.

—Pourquoi ça ? demanda Lourties surpris de cette sorte d'insinuation.

— Parce que j'espère bien vendre mon étude d'ici peu, et me démettre de ma charge.

— Quoi, vous voulez vous retirer ?

— Oui, je suis fermement résolu. Je suis vieux, fatigué par trente années de fonctions, écoeuré d'ailleurs par bien des choses, effrayé de certaines compromissions pour ainsi dire obligées. Et cette dernière affaire me décide absolument.

— Combien vendriez-vous votre étude ? interrompit brusquement le rebouteur.

— Trente mille francs, sans marchandage.

— C'est cher.

— Non, ma clientèle est faite depuis longtemps.

Tout de même je céderais, si je trouvais, à vingt-cinq mille comptant ; afin de me débarrasser plus vite.

— Eh ben, c'est trouvé, monsieur Parois.

J'achète l'étude pour mon fieu, pour mon brave Jean-Pierre.

— Vous, Lourties ? s'écria l'officier ministériel, sursautant d'étonnement.

— Comment, père, tu désires vraiment cela ? s'écria le jeune homme stupéfait, lui aussi.

— Oui, mon gars, si ça te sourit, je te fais ce cadeau-là, sans barguigner. Comme ça, tu ne t'en iras pas loin de moi, ni du pays. Et peut-être y trouveras-tu le bonheur ?

— J'en doute, fit amèrement Jean-Pierre.

— Mais si, mais si. Et au moins, si t'as des enfants, eh ben ! je les verrai tout de suite. C'est moi qui bercerai le premier des petits Lourties ; ça me rajeunira!

— Oh ! mon père, comme tu es bon! s'exclama Jean-Pierre d'une voix tremblante de reconnaissance.

Et d'un élan spontané de tendresse filiale, il saisit le rebouteur par les épaules, l'embrassa chaleureusement sur les deux joues, comme un enfant heureux.

— V'là des bonnes minutes, ma fine ! déclara Lourties joyeux, et dont les paupières battirent un peu.

Alors, c'est dit, hein, monsieur Parois? reprit-il. Motus sur l'affaire du testament, jusqu'à nouvel ordre ; et entendu pour l'étude.

Vous ferez les démarches nécessaires avec Jean-Pierre. Il doit s'y connaître un peu, puisqu'il a des diplômes.

— Oui, c'est convenu, monsieur Lourties, approuva l'officier ministériel d'une voix assourdie par les émotions répétées, par une sorte d'accablement moral.

— Alors, à vous revoir un de ces jours prochains.

Et le rebouteur pressa la main presque inerte du notaire.

Jean-Pierre l'imita en disant :

— A bientôt, mon cher Maître.

Puis les deux hommes quittèrent l'étude, suivis machinalement par la vieille Marton, dont le désarroi moral persistait, et qui s'efforçait vainement de retenir ses pleurs.

— A présent, dit Lourties en se re-

trouvant dehors, je vas aller voir mon blessé.

Toi, mon Jean-Pierre, tu vas écrire à Germaine Ménard, lui envoyer de ma part l'argent nécessaire à son retour en France. Tu lui diras que son père, gravement blessé, la réclame... et toi aussi.

T'as compris ?

— Oh ! oui, père, je vais t'obéir avec plaisir, n'en doute pas.

— Pardine ! A tout à l'heure, mon fieu.

Et tandis que le jeune homme retournait à sa demeure, entraînant sur ses pas Marton claudicante, Lourties s'en fut chez son ennemi Ménard, afin de le soigner.

Il y avait à peine cinq minutes qu'il était au chevet du blessé, vérifiant la bonne tenue de ses pansements et de ses appareils rudimentaires, lorsque le bruit d'une voiture automobile, s'arrêtant à la grille, le fit s'approcher vivement de la fenêtre.

—Mâtin, grommela-t-il entre ses dents, en v'là des gens huppés ! Tiens, on dirait les châtelains de Soucy.

C'est pour vous, Ménard, acheva-t-il en se retournant vers le médecin.

— Oui.

— Alors, je m'en vas. Tout de même ne vous fatiguez point trop à causer. Vous sentez encore un peu la fièvre, faut des ménagements.

— Oui, je sais, repartit Ménard d'une voix dolente. Mais restez si vous voulez, Lourties ; vous n'apprendrez rien que vous ne sachiez déjà.

Au moment où il achevait, la jeune domestique annonça, naïve.

— C'est Mme la comtesse, et puis mossieu son fils !

— Bien, approuva le blessé, d'un air cependant gêné.

Il n'eut pas le temps de réfléchir longuement, les de Miltry pénétraient dans sa chambre.

Lourties salua silencieusement, examinant de son regard fin les deux visiteurs, tout en leur avançant poliment des sièges.

— Mon cher docteur, commença le vicomte, nous avons appris le regrettable accident dont vous avez été victime, au moment où justement nous nous disposions à venir vous voir.

— Et nous vous plaignons très sincèrement, ajouta la comtesse.

— Merci, Madame, de cet intérêt. Je suis, en effet, grièvement atteint, et c'est peut-être grâce à M. Lourties si je ne suis pas mort des suites de cet épouvantable choc.

— Ah ! c'est vous, le fameux Lourties, fit Mme de Miltry, en toisant le rebouteur du haut en bas.

Vous êtes celui qui passez pour un sorcier.

— Je ne le suis pas plus que vous, Madame la comtesse, riposta froidement Lourties. Vous avez sans doute bien trop d'esprit pour croire à des fariboles pareilles.

— Certainement, certainement, mon brave homme. Ces superstitions sont bonnes tout au plus à exploiter la crédulité des paysans ignorants.

— Je n'exploite personne.

— Tant mieux, si c'est exact, conclut bêtement Raoul de Miltry. N'importe, vous exercez là un drôle de métier, c'est du charlatanisme.

— Y a pas de sot métier, mon beau Monsieur, il n'y a que de sottes gens qui parlent sans savoir.

— Sans doute, sans doute. Et puis l'argent n'a ni couleur ni odeur, n'est-ce pas? Et pour en gagner, il ne faut pas s'em-

barrasser de vains scrupules, surtout de nos jours.

— Encore moins pour le dépenser, en folies ou en débauches inutiles, et même dégradantes.

Sur cette verte réplique de Lourties, le vicomte se mordit les lèvres et se détourna gêné.

— Cessons ces dissertations inutiles, conclut la comtesse. Nous sommes venus, mon fils et moi, pour informer M. Ménard d'une décision pénible et, sans doute fort regrettable. Mais les circonstances nous imposent ce devoir.

— De quoi s'agit-il, Madame ? questionna Ménard, remué d'une anxiété soudaine.

— De votre fille. Nous avons appris son étrange conduite, sa fuite inexplicable de votre maison. On prétend que cette jeune personne serait partie pour rejoindre un ami résidant à Caen et suffisamment désigné, d'ailleurs, par l'opinion publique.

— C'est une infâme calomnie ! jeta Ménard.

— Sûrement, appuya Lourties. Ce sont des potins de mauvaises langues.

— Il n'y a pas de feu sans fumée, continua la comtesse imperturbable. Et, dans ces conditions, il nous est impossible de donner suite à nos projets communs.

Le vicomte de Miltry ne saurait, en vérité, épouser une jeune fille dont les aventures commencent à défrayer la chronique de la région. L'honneur de son nom ne le lui permettrait pas.

— La femme de César ne doit pas être soupçonnée ! appuya sentencieusement le prétentieux vicomte.

Lourties sourit, d'un air mystérieux et malicieux à la fois.

La démarche des de Miltry le comblait d'aise pour son propre fils. Il en déduisait déjà certaines espérances.

— Madame... Monsieur... fit dignement Ménard, non sans diplomatie, vos regrets sont partagés. J'ose espérer me conserver votre estime personnelle dans l'avenir.

Vous m'excuserez de ne point m'appesantir sur de plus longues considérations, mon état ne me le permettrait pas et ma légitime fierté paternelle me l'interdit.

La comtesse et son fils comprirent, bien que fort étonnés intérieurement du peu d'insistance du docteur.

Ils saluèrent cérémonieux et se retirèrent, guindés suivis d'un regard ironique de Lourties qui rayonnait.

— Ben, vous v'là dégagé à c't'heure ! fit le rebouteur en se tournant vers Ménard.

— Oui.

— M'est avis que vous aviez visé un peu trop haut tout de même. Du moins quant au titre, car pour l'argent cet imbécile de vicomte n'en a guère. Et ça vous aurait peut-être attiré des désagréments plus tard. Enfin ça va vous permettre de réfléchir, voyez-vous ben. On se repent des fois, toute la vie, d'avoir agi trop vite.

Sur cette flèche du Parthe, le rebouteur se retira ,laissant le médecin vaguement anxieux.

X

LE SORCIER TRIOMPHE

Deux mois s'étaient écoulés, depuis le terrible accident qui avait cloué le docteur Ménard sur un lit de souffrances.

Grâce aux soins intelligents de Lourties, le blessé entrait en pleine convalescence.

Il se levait un peu, et le jour n'était pas éloigné où il pourrait faire ses premiers pas dans son jardin.

Selon toutes prévisions même, il ne boiterait pas.

Ce jour-là, par un radieux après-midi d'été, il se tenait assis près de la fenêtre grande ouverte de sa chambre laissant errer ses regards sur les habitations voisines, sur les jardins tout fleuris. Il aspirait avec délices l'air pur où s'épandaient, sous l'action de la brise, des parfums de roses et d'oeillets. Dans son jardin même, il apercevait sa fille Germaine.

Vêtue d'une toilette claire, très simple, la jeune fille se penchait gracieuse sur les étroites plates-bandes qui bordaient le mur de clôture, de chaque côté de la grille. Elle allait, venait, soignait avec une délicatesse attentive des fleurs aimées.

Et Ménard s'attendrissait vaguement, en contemplant cet être de grâce et de beauté ; le seul qu'il aimât avec quelque sincérité.

Il ne se souvenait déjà plus, en son égoïsme dépourvu de reconnaissance, qu'il devait à l'initiative de Lourties le retour et la présence consolante de son enfant.

En effet, celle-ci, malgré ses rancoeurs et ses résolutions antérieures, n'avait pas hésité longtemps à revenir en France, en apprenant par la lettre de Jean-Pierre l'horrible accident dont son père venait d'être la victime.

Le sentiment profond et puissant de son devoir filial l'indestructible affection du sang avaient primé toutes considérations, brisé toute sa résistance.

Elle était accourue à Trévières. Et, malgré les reproches violents dont l'avait accablée d'abord son irascible père, elle s'était installée à son chevet, le réconfortant de sa douce, de sa vigilante tendresse. Entre eux, il n'avait plus été question du mariage projeté jadis par l'ambitieux médecin.

De son côté, Germaine, sagace et prudente, évitait de faire allusion à Jean-Pierre Lourties.

Tout de même, elle avait revu le jeune homme, en secret. Parfois aussi, lorsqu'elle se rendait en ville, pour les provisions de la maison, il lui arrivait de rencontrer comme par hasard, le brave Lourties. Il lui souriait, échangeait avec elle des cordialités, se sentait gagné, peu à peu, par une réelle sympathie.

Quant à Ménard, depuis sa guérison assurée, il ne revoyait plus le rebouteur qui semblait se tenir systématiquement à l'écart, comme pour mieux conserver son pouvoir secret.

Cependant le médecin prévoyait une entrevue prochaine, pour le jour, si impatiemment attendu, où il pourrait enfin se rendre "cahin-caha", chez Me Parois, le notaire. Il avait hâte de recueillir sa part de la succession Thommeré.

Par discrétion, semblait-il, mais bien plutôt par charité, le silence absolu s'était fait à son égard sur les étranges événements survenus depuis la découverte de Lourties. Et la décision prise par l'officier ministériel de vendre son étude demeurait ignorée de lui.

Dès lors, en attendant l'heure, ardemment désirée, où il entrerait en possession d'une fortune, Ménard avait élaboré de nouveaux projets. Il comptait, une fois pourvu de l'important viatique successoral, quitter Trévières, céder sa clientèle à un jeune médecin et aller enfin s'établir à Caen. Dans cette grande ville, il pourrait, sans aucune doute, marier avantageusement Germaine.

Il ressassait ces combinaisons, tout en continuant à considérer de haut sa gracieuse fille, lorsque le facteur parut à la grille, déposa dans la boîte aux lettres un journal. C'était le plus important organe

de la région, édité à Caen, et qui parvenait à Trévières assez tardivement.

— Germaine, appela Ménard, monte-moi le journal, mon enfant.

— Oui, père, tout de suite.

La charmante jeune fille apporta la feuille imprimée.

— Tu restes trop longtemps au soleil, lui dit le médecin, tu vas abîmer la fraîcheur de ton teint.

— Oh ! si peu, répartit Germaine souriante.

Et puis ne faut-il pas soigner mes chères fleurs ?

Tout en écoutant distraitement cette réponse, Ménard ouvrait le journal, parcourait rapidement les rubriques, consultait les annonces légales.

— Oh ! pas possible ! s'écria-t-il tout à coup, en écarquillant les yeux, comme s'il croyait avoir mal vu. En voilà une nouvelle... c'est stupéfiant ! Lui, lui... le fils à Lourties ?

Et soudain son front se barra d'un pli soucieux.

— Qu'y a-t-il donc, cher père, demanda Germaine d'un air ingénu, tu parais tout bouleversé ?

— On le serait à moins.

J'apprends une chose extraordinaire, une chose à laquelle, je n'aurais jamais pensé. !

— Vraiment ?

— Oui, le fils de Lourties vient d'acheter l'étude de Me Parois, notre notaire.

— Tiens, tiens. C'est en effet de l'imprévu.

— La nomination officielle paraît aujourd'hui.

— Eh bien, père, je ne vois là rien de troublant.

— Ah ! tu crois cela, toi ?

— Sans doute.

— C'est juste, tu ne t'occupes guère d'affaires. Alors, tu ne peux pas comprendre combien ce changement de personne me contrarie.

— Mais pourquoi ?

— A cause de la succession Thommeré, de ce satané règlement, si difficile à obtenir.

Tiens, laisse-moi, j'ai besoin de réfléchir seul à cet événement. Va, mon enfant, va voir tes fleurs.

Docile, et souriant malicieusement, Germaine redescendit.

Le médecin, la face crispée par la mauvaise humeur, relut de nouveau l'annonce fatidique. D'un seul coup, le souvenir des menaces si souvent répétées de Lourties, lui revint en mémoire. Ses craintes, ses anxiétés le ressaisirent, des remords naissants l'étreignirent violemment.

Décidément, il avait raison de vouloir quitter Trévières au plus tôt ; tout l'y incitait à présent.

Non seulement les cancans persistants et malveillants de la petite ville, cancans engendrés par la fugue de sa fille, par sa rupture avec les châtelains de Soucy, mais encore et surtout la nouvelle situation officielle de Jean-Pierre Lourties qui devenait un personnage à Trévières.

Dès la semaine suivante, lorsqu'il serait un peu valide, il préparerait l'exécution prompte de ces nouveaux projets, de son départ. Mais avant cela, il conviendrait d'en finir avec l'héritage convoité, avec cette fortune, dont il avait cru s'assurer une part, au moyen d'un acte inqualifiable.

Sur-le-champ, il écrivit à Me Parois le priant de vouloir bien passer chez lui, puisqu'il ne pouvait encore aller le voir, à son grand regret.

Sa lettre partie, un peu de tranquillité lui revint. Il espérait régler avant la prise de possession de Jean-Pierre Lourties.

Mais deux ou trois jours s'écoulèrent sans amener la visite attendue de l'officier ministériel, sans même qu'un mot d'acquiescement ou d'explication lui parvint.

Ce silence lui parut de mauvais augure. Son impatience se transforma peu à peu en angoisses, le jeta dans un énervement douloureux.

Il voulut s'essayer à marcher dans son jardin, afin de calmer cette effervescence en essayant ses forces renaissantes.

Fortement appuyé sur une canne solide il déambulait lentement d'un bout à l'autre d'une allée, suivi d'un regard de sollicitude attentive par sa fille Germaine.

La sonnette de la grille, tintant soudain, le fit se retourner d'un seul jet, puis se hâter vers le pavillon.

Brusquement, il s'immobilisa durant quelques secondes, cloué sur place par une stupéfaction intense. Il venait de reconnaître le rebouteur et son fils.

Les deux hommes, accompagnés par Germaine, gravissaient posément les degrés du perron.

Ils n'avaient pas vu Ménard, sans doute.

Ce dernier, curieux, et instinctivement inquiet, se pressa. Il pénétra bientôt dans le salon, et se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

— Cousin, vous êtes imprudent ! fit Lourties. Vous marchez trop peut-être, et surtout trop tôt.

— Oh ! je suis fort, et je sais ce que je fais, riposta le médecin, dont la vanité se rebellait à la moindre observation.

— Ou du moins, vous le croyez. Mais vous pouvez vous tromper là-dessus. L'homme est très souvent victime de ses illusions, et un bon conseil n'est jamais négligeable.

— Vous ne venez pas, je suppose, pour philosopher ou me donner des leçons, interrompit sèchement Ménard.

— Non, point.

— Ce serait, d'ailleurs, un motif insuffisant à justifier notre visite, appuya Jean-Pierre Lourties d'un ton singulier.

— C'est mon avis. Alors ?

Le jeune homme poursuivit, froid et correct.

— Je viens, monsieur, vous notifier officiellement d'abord ma nomination de notaire, et vous informer en même temps que j'ai pris effectivement en mains la succession de Me. Parois.

— Je savais cela ! monsieur, les journaux me l'ont appris.

— Ceci vous explique, par suite, pourquoi mon prédécesseur n'a pas répondu à votre dernière lettre.

— C'est donc à vous que je dois avoir affaire dorénavant ?

— Oui.

— Ainsi, en ce qui concerne le règlement de la succession Thommeré, qui m'échoit conjointement avec votre père, vous êtes dès à présent le liquidateur ?

— Parfaitement.

— Vous voudrez donc bien, en ce cas, prélever sur ma part, la somme des honoraires que Lourties fixera lui-même, en rémunération des bons soins dont je suis redevable ?

Après avoir prononcé cette phrase d'un ton de dignité affectée, le médecin attendit du rebouteur une réponse et l'énoncé d'un chiffre.

Lourties, très calme, repartit seulement :

— Nous parlerons de ça plus tard, rien ne presse.

— A votre aise, Lourties. En attendant, je vous prie d'accepter mes remerciements sincères pour votre très adroite intervention. Sans vous, je serais peut-

être resté boiteux. Et je dois l'avouer franchement, je n'aurais pas fait mieux.

— Merci du compliment, riposta Lourties, en souriant malicieusement. Vous reconnaissez mon expérience non diplômée, c'est déjà bien quelque chose, mais ce n'est point tout. Nous devons traiter à c't'heure d'une autre affaire, beaucoup plus intéressante.

— De quoi s'agit-il ?

— Cousin Ménard, maintenant que v'là mon Jean-Pierre bien établi dans le pays, j'ai l'honneur de vous demander à nouveau, pour ce cher fieu, la main de mademoiselle Germaine, votre charmante fille ?

— Encore cette idée ! se récria le médecin. Vous savez bien, Lourties que ce projet est irréalisable. Votre obstination est inutile.

— Pourquoi cela ? objecta Jean-Pierre.

— Tout simplement, Monsieur, parce que je dois quitter très prochainement Trévières.

Ce fut au tour de Lourties et de son fils d'être surpris.

— Comment, s'écria Germaine, nous allons laisser notre chère maison ?...

— Oui, mon enfant, je l'ai résolu.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le faut. Je suis décidé à vendre et à céder ma clientèle. D'autre part, je désire étendre mes relations, me créer une situation plus importante, dans une grande ville, où mon savoir pourra s'exercer fructueusement.

— Mais, remarqua Jean-Pierre, ces désirs, Monsieur, ne seraient pas un obstacle à la réalisation des miens, j'oserai dire : des nôtres.

Vous savez déjà, vous avez sans doute compris combien j'aime sincèrement, profondément Mlle Germaine, quels doux espoirs a fait naître cet amour ?

Votre fille elle-même vous assurera que votre consentement à notre union, ferait son bonheur.

— Certes ! s'écria chaleureusement la jeune fille, c'est mon voeu le plus cher.

— Germaine s'abuse, riposta Ménard, un peu ironique.

Comme le disait si justement votre père, tout à l'heure, nous sommes trop souvent victimes de nos illusions, surtout à l'époque de notre jeunesse.

— Il ne s'agit pas d'illusions, mais de réalités.

— Non, non, je suis au regret de vous refuser, mais je ne puis vraiment me résoudre à partager votre façon de voir à cet égard.

— J'ai d'autres ambitions pour ma fille. Je lui dois d'assurer sa situation, son avenir.

— Est-ce votre dernier mot ? demanda tout à coup Lourties, dont les prunelles brunes parurent se durcir instantanément.

— Hélas ! oui Lourties. N'insistez pas davantage, cela me désobligerait sincèrement.

Nos relations sont redevenues plus cordiales, grâce à votre habileté professionnelle, ne les rompons pas à nouveau par des discussions inutiles.

— Allons, allons, jeta le rebouteur visiblement énervé, des phrases tout ça, des phrases creuses et de la pose.

Alors, va falloir parler plus carrément nous deux.

— Mon fieu, retire-toi ; vous aussi mademoiselle Germaine. Allez causer dehors tous les deux, en amis. Pendant ce temps-là, j'expliquerai des choses confidentielles au cousin Ménard, dont la mémoire et la conscience sont sans doute absentes.

— Nous partons, mon cher père approuva docilement Jean-Pierre.

Puis il se retira, entraînant, sans difficultés d'ailleurs, la fille du médecin fort intriguée.

Quant à ce dernier, il semblait ahuri, démonté par le sans-gêne, par l'assurance de Lourties, et par ses paroles énigmatiques.

—Qu'avez-vous à me dire de confidentiel ?... interrogea-t-il d'une voix blanche, trahissant son anxiété.

— Ménard, je vas droit au but, sans barguigner :

Il faut donner votre fille à mon fils, ou bien alors, je vas vous citer devant les tribunaux.

— Hein, le tribunal? A quel propos ?

— Allons, ne jouez pas au finaud avec moi. Si je vous ai ménagé jusqu'ici c'est justement à cause de votre brave fille et de mon fils, et aussi de votre malheureux accident.

Mais à présent, vous v'là debout ; et l'heure du règlement a sonné. Vous allez répondre franchement à mes questions, ou ça va se gâter tout à fait.

Cette menace fit pâlir Ménard.

— Qu'avez-vous à me demander ? fit-il d'une voix tremblante en dépit de sa volonté.

— Simplement d'avouer le crime commis par vous, dans la maison de Thommeré, le soir où ce brave cousin mourut en votre présence.

— Un crime ?

— Je vais mettre les points sur les i.

Comment appelez-vous le vol et la destruction d'un testament qui vous déshéritait à mon profit ?

— Ah ! ça, vous êtes fou, Lourties. Je n'ai jamais vu de testament.

— Vous mentez ! Et vous avez été imprudent et niais.

Oui, imprudent en prenant pour complice une pauvre vieille femme d'esprit simple, à qui vous avez fait des promesses mensongères. Mais je n'ai point eu grand mal à lui tirer les vers du nez. Et vous avez été niais parce que, dans votre précipitation à détruire le papier destiné à me faire légataire universel de Thommeré, vous ne l'avez pas lu avec assez d'attention.

— Pas lu ?...

— C'est sûr, puisque ce document portait au bas ces mots importants :

"Fait en double... etc..."

— Est-ce possible ? jeta Ménard se trahissant involontairement.

— Hein, ça vous estomaque, ça ? remarqua Lourties, dont le regard foudroya le médecin.

Attendez ce n'est pas tout.

Ce double dont vous avez bêtement négligé l'existence, je l'ai trouvé, moi, et je l'ai déposé en lieu sûr.

— Où donc ?

— Chez le notaire de Trévières.

— Ah ! oui, chez votre fils, essaya de railler Ménard, payant d'audace.

Je m'explique mieux à présent pourquoi vous avez acheté l'étude de Parois.

Allons, cette comédie est assez bien machinée, mais votre jeu apparaît trop clair et trop vite.

— Encore une bêtise Ménard, mais je vais vous confondre et vous prouver que vous êtes à ma discrétion.

C'est M. Parois lui-même qui a reçu le dépôt dont je parle, quatre jours après l'accident dont vous avez été victime.

Il a procédé à l'ouverture du coffret contenant le testament, et en même temps il a recueilli les aveux de Marton, votre complice.

— Marton !...

— Oui, Marton, qui est chez moi.

— Ah ! l'idiote, la malheureuse ! s'exclama Ménard hors de lui, j'aurais dû la garder ici.

— Ah ! pardine, vous comprenez enfin vos sottises. Vous ne pouvez plus nier. Vous sentez qu'il faut en passer par où nous voulons.

— Jamais ! s'entêta Ménard.

— Alors, ma fine, votre compte est bon, monsieur le médecin voleur/!

— Voleur ?... répéta tout bas le médecin atterré.

— Je vais porter plainte aujourd'hui même, continua Lourties d'une voix âpre, oui, aujourd'hui, et d'accord avec M. Parois. Ça vous permettra d'aller vous établir dans une grande ville ; à Caen par exemple. Seulement vous exercerez votre savoir en prison, durant quelques années; ça vous profitera.

— Inutile, fit Ménard d'un accent accablé, mais essayant encore de ruser avec le terrible sorcier, j'abandonne dès à présent tous mes droits en votre faveur.

Ainsi tout sera terminé à votre avantage.

— Bon. V'là déjà un point réglé. Mais ça ne me suffit pas. Je veux ce que je vous ai dit tout à l'heure.

— Quoi encore ?

— Votre fille pour mon fils.

— Impossible ; nous allons quitter Trévières et Germaine ne se mariera pas.

— Ah ! vous voulez encore résister, canaille ! s'écria Lourties exaspéré de cette obstination. Eh bien, oui, vous quitterez Trévières, mais ce sera entre deux gendarmes.

Adieu, je vas dire à votre fille ce que êtes, ce que vous avez fait !

Et Lourties, furieux, marcha vivement vers la porte du salon.

Ménard se dressa livide, pantelant, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux, soutenant visiblement en soi une lutte violente.

Et comme le rebouteur allait sortir, il prit tout à coup un parti décisif.

— Lourties, Lourties, cria-t-il désespéré, grâce... pitié ?... Pitié pour ma fille ?

Et tout en s'accrochant au bras du rebouteur, pour le retenir, il continua véhément :

— Ne lui dites rien ; ne me déshonorez pas à ses yeux ; je n'ai qu'elle au monde ! Pitié, Lourties, pitié !...

— Alors, vous consentez ?

— Oui, oui, à tout... à tout ce que vous voudrez !

— Enfin, c'est pas dommage ! s'exclama Lourties d'un accent triomphant, v'là que nous nous comprenons à c't'heure !

Alors, entendons-nous tout à fait et rapidement, à cause des petits

— Je vous écoute, fit Ménard en se rasseyant définitivement vaincu.

— Eh ben, v'là l'affaire, je veux vous prouver que le sorcier vaut mieux que vous .

Je vous montrerai, en toute confidence, le testament en question ; je ne dirai rien à personne, ni Jean-Pierre non plus.

Nous marierons nos deux braves enfants. Et le soir même de la noce, nous déchirerons ensemble le fameux papier.

— Mais alors... alors... j'hériterai donc ?... balbutia Ménard, écrasé par la générosité de son adversaire.

— Oui ,à deux conditions :

— Lesquelles ?

— Vous donnerez cent mille francs de dot à Germaine, comme vous l'aviez promis à ce bellâtre de Miltry.

— Je m'y engage.

— Et dix mille francs à la vieille Marton que vous avez trompée. Moi, je lui donnerai la maison de Thommeré.

Comme ça, la pauvre vieille ne sera point réduite à la mendicité.

— C'est entendu. Est-ce tout ce que vous exigez?

— C'est tout.

— Et vous me pardonnerez, vous oublierez ?

— Oublier, c'est l'affaire du temps, mais je vous pardonnerai, à cause de votre fille... de notre fille.

En achevant, le rebouteur tendit franchement la main au médecin.

— Ah ! Lourties... s'écria celui-ci profondément ému par tant de simple grandeur d'âme ,et touché d'autre part par un douloureux repentir, Lourties, vous êtes un grand coeur.

Il n'en put dire davantage. Des larmes sincères obscurcirent ses yeux, roulèrent sur sa face pâlie et crispée, des sanglots s'étranglèrent dans sa gorge.

Il apparut aux yeux du rebouteur comme une épave lamentable, prête à sombrer définitivement dans la honte.

— Allons, allons, remettez-vous, conseilla-t-il remué de pitié, puisque tout est fini.

— Ah ! oui, oui, merci !

— Et maintenant, rappelons les enfants..

— C'est cela, faites leur bonheur ; c'est votre oeuvre !

Puis le médecin s'essuya rapidement le visage, s'efforça de se composer une physionomie.

Le rebouteur venait d'ouvrir la porte, il s'avança jusqu'au perron et cria gaiement :

— Eh ! les amoureux, par ici, par ici!

Les jeunes gens se précipitèrent, intrigués et vaguement anxieux.

Ils pénétrèrent dans le salon, regardant alternativement les deux hommes, si différents d'attitudes et d'expressions.

— A présent, mes agneaux, embrassez-vous ! leur jeta Lourties, dans un large sourire.

Germaine eut un instant d'hésitation, elle regarda son père, toute tremblante, craignant une intervention fâcheuse.

— Oui, oui, ma fille, fit celui-ci, embrasse ton fiancé, ton cher Jean-Pierre, je consens à tout.

— Et dans trois mois, la noce ! clama le rebouteur d'une voix de stentor.

— Germaine, mon cher amour ! fit seulement Jean-Pierre bouleversé, en ouvrant ses deux bras d'un geste irrésistible.

Et la jeune fille défaillante s'écrasa contre sa robuste poitrine.

Ils demeurèrent, un instant enlacés, sans parler, les yeux dans les yeux, coeur contre coeur, anéantis d'ineffable joie, sous les regards malicieux du Sorcier triomphant.

—— F I N ——

UN CRANE SOLIDE

UN capitaine de l'infanterie canadienne, blessé dans la lutte pour la côte 60, fut évacué sur Londres.

Il avait reçu un éclat d'obus au front et le projectile avait creusé un sillon profond dans la direction du sommet de son crâne. Les docteurs qui le soignèrent ont établi que la blessure aurait été fatale si le blessé n'avait possédé une sorte de double calotte crânienne.

Grâce à cette anomalie fort rare, l'éclat d'obus n'avait pu atteindre le cerveau, protégé qu'il était par la seconde boîte crânienne.

—— o ——

LA NOIX DE KOLA

LE "kolatier, l'"ombere" des Gabonais et l'"abel" des Pahouins, atteint quelquefois 27 verges de hauteur.

Cet arbre est en plein rapport à dix ans mais peut donner à quatre ou cinq ans des fruits qui sont de couleur jaune et bleuâtre. La gousse renferme cinq à six graines rouges.

Très abondant dans le Congo français, le kolatier se plaît surtout dans les endroits humides ; le plus souvent, on le trouve sur les bords des ruisseaux. Il vit également sur les plateaux.

Au Congo belge, un français M. Autran, l'a rencontré à 650 verges d'altitude.

L'arbre porte des fleurs et des fruits en même temps et des fleurs pendant la plus grande partie de l'année.

La graine de kola, jouirait de la propriété de rendre agréable et fraîche l'eau la plus saumâtre et la plus chaude.

Comme le coca, elle calme la faim et permet de supporter sans fatigue les travaux les plus prolongés.

Absorbée en poudre, la noix de kola serait un anti-dysentrique précieux et elle passe chez les noirs pour un aphrodisiaque puissant. Elle renferme beaucoup de caféine à l'état libre, qui lui communique des propriétés toxiques et excitantes.

Le procédé de conservation usité le plus généralement consiste à choisir les bonnes graines et à les placer dans de grands paniers de vannerie tapissés de feuilles.

On fait déborder les graines en un dôme au-dessus du panier rempli et on recouvre le tout avec la même feuille.

Par son épaisseur, sa résistance, cette feuille contribue pour beaucoup à la conservation de la graine en préservant les noix de kola du contact de l'air sec.

Dans l'Ogooué, les noirs lavent les graines dans l'eau bouillie avec une plante vénéneuse qui tue le ver qui s'attache aux noix. Les Sénégalais sont très friands de la noix de kola. Ils achètent une gousse jusqu'à 10 cents.

Les plus gros kolas rencontrés par M. Autran sont ceux de la Likouala-aux-Herbes. Presque tous les villages situés en amont de Boemla possèdent une douzaine de kolas qui donnent de très grandes gousses.

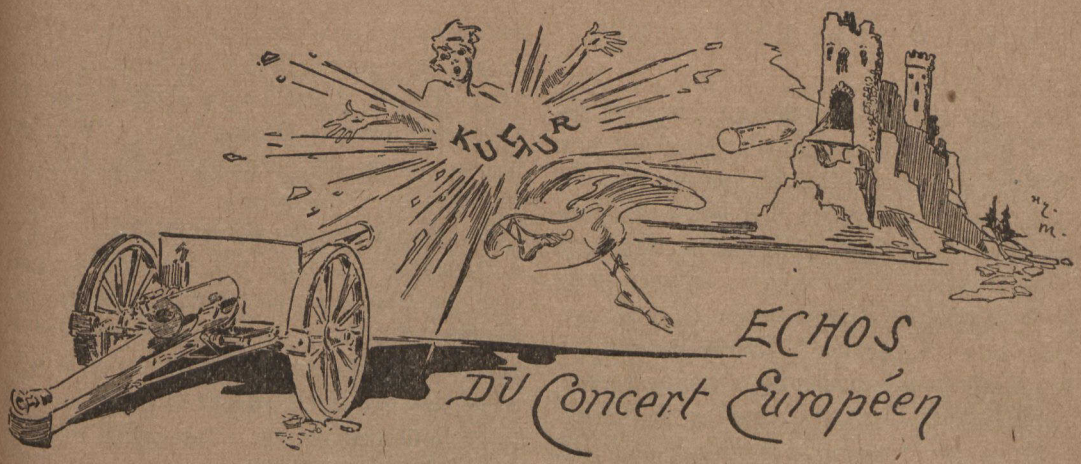
Les indigènes de cette rivière s'en servent comme ceux du Congo belge pour indiquer leurs intentions belliqueuses ou pacifiques. Envoient-ils à leurs adversaires une graine de kola blanc, c'est la paix. Est-elle rouge, c'est la déclaration de guerre.

Plusieurs officiers en service au Tchad ont pu constater, dans les Nigeria, l'importance du commerce de kola que font les courtiers indigènes, venant du Lagos.

Il serait peut-être facile de détourner à notre profit les avantages pécuniaires qu'ils retirent en décidant les dioulas sénégalais à s'approvisionner au Congo de ces précieuses graines et à aller concurrencer les gens du Lagos jusque vers Lokodja et le Sokoto, où les noix de kola acquièrent une valeur considérable.

—o—

Pour devenir un bon cocher de place, à Londres, il faut passer des examens au Scottland Yard (ou quartier général de la police). Un commissaire du gouvernement est assis devant le futur cocher et l'indicateur avec carte des rues à la main, il lui demande par quelles rues il passerait pour aller de telle à telle place.



ECHOS DU Concert Européen

LES BRUTES

LE rétablissement, par l'Allemagne, de l'esclavage antique par la déportation des populations de la Belgique et du Nord de la France, et le travail forcé auquel on les soumet, a provoqué dans le monde entier l'indignation de tous ceux qui ont une conscience. Un grand journal français, *La Libre Parole*, commenta ainsi ces mesures inouïes qui sont un soufflet à toutes les puissances neutres:

Ainsi l'Allemagne va faire un effort immense. L'infernale bête qui a déchaîné la plus formidable guerre que le monde ait connue, qui avait la prétention d'asservir l'Europe et qui a vu toutes ses offensives successivement brisées par le mâle héroïsme des peuples libres, se prépare à la suprême résistance. Pour cela, la Barbare viole les dernières lois de la civilisation qu'elle avait jusqu'ici respectées. Elle rétablit l'esclavage non seulement chez les malheureux peuples qu'elle a envahis, mais dans l'Empire lui-même.

La volonté de la brute qui porte le nom d'Hindenburg s'est imposée au Kaiser Rouge; et les Français du Nord, les Belges, les Polonais russes, les Serbes vont être traînés dans les usines de guerre pour fabriquer des armes contre leurs compatriotes; et la population allemande tout entière, viellards, femmes et enfants, va subir la dure contrainte du maréchal aux clous de fer. Et devant cette violation de toutes les lois humaines, devant cet asservissement sauvage des êtres sans défense, il est encore des neutres pour regarder cette chose formidable sans oser élever la voix!

—— o ——

DEFINITION

VOICI comment M. Théodore Roosevelt a défini un jour les germano-américains:

"Amphibies sans patrie qui, malgré tout, veulent avoir deux patries et préfèrent celle qu'ils ont reniée."

C'est-il bien envoyé? N'est-ce pas là une vraie définition?

ERREUR N'EST PAS COMPTE

CE fut de tout temps un sujet de lourdes plaisanteries pour les Allemands que l'ignorance des Français touchant la géographie. Il faut croire que chez certains d'entre eux, malgré leurs prétentions, les connaissances en cette matière laissent parfois à désirer, ainsi qu'en témoigne la mésaventure survenue récemment à deux Boches, le mari et la femme.

Ce couple, propriétaire d'un *Modebazar* à Dusseldorf, poussé sans doute par l'envie de manger à sa faim pendant quelques jours, vint en Suisse. S'imaginant que le territoire helvétique s'étend sur toutes les rives du lac de Genève, nos deux Allemands prirent, un beau jour, le bateau pour Evian. A l'arrivée, ils exhibèrent triomphalement leur passeport allemand, sûrs d'être accueillis avec les égards dus à leur nationalité. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils se virent bel et bien arrêtés! Devant leurs protestations, on se hâta de les avertir de leur erreur: ils n'en revenaient pas et s'écrièrent: "*Das gilt nicht!*" (Ce n'est pas du jeu). Ils demandèrent à se rembarquer.

Mais le gendarme fut sans pitié; il ne se laissa pas attendrir par leur désespoir comique, et ils furent dirigés sur un camp de concentration, où ils peuvent à loisir compléter leur instruction.

—— o ——

UNE CHAPELLE DANS UNE TRANCHEE FRANÇAISE

LES soldats français ont construit une petite chapelle souterraine dans une de leurs tranchées avancées. Cette chapelle est assez grande pour contenir une trentaine d'hommes à la fois, et les poilus qui l'ont creusée et aménagée l'ont établie à une assez grande profondeur pour qu'en aucun cas les obus allemands puissent la détruire ou l'endommager.

La décoration intérieure atteint presque à la perfection et on y a établi un plancher en bois qui est recouvert de tapis. L'autel en bois est recouvert de draperies, et est orné de candélabres; on y a mis aussi des prie-Dieu et des chaises, le tout provenant des ruines d'une église détruite par les obus boches.

On y a établi aussi une table de communion en bois et cette chapelle où viennent chaque jour des poilus assister à la messe dite par quelque prêtre soldat est surmontée d'un magnifique drapeau en soie, don d'un officier du régiment qui occupe ces tranchées.

—— o ——

LES PREMIERS HUSSARDS

LES Hongrois, qui sont aujourd'hui nos ennemis déclarés, formèrent les premiers escadrons de hussards que l'on vit dans l'armée.

Le mot *hussard* vient du mot hongrois *husz*, qui veut dire vingt, parce que les cavaliers hongrois se levaient à raison de un pour vingt paysans, selon quelques auteurs, ou encore, selon d'autres autorités, parce que leur solde était de vingt sous par jour.

—— o ——

La force policière de New-York, qui se compose de plus de 11,000 hommes, coûte 35 dollars par minute à la ville.

LE GENERAL ET LE POILU

LE médecin inspecteur N..., qui a le grade de général, a sa résidence à C... Aucun insigne apparent ne révèle son grade: il a tout à fait l'air d'un simple soldat; jusqu'aux lunettes qu'il porte qui ne soient dignes d'un simple poilu.

L'autre jour, à C..., en sortant du mess des médecins et officiers, où il était entré quelques minutes, le général se met à arpenter le trottoir, en attendant son auto. Arrive un poilu—un vrai—qui, en apercevant le général, s'arrête et lui dit:

—Oh! mon vieux, mais t'es pas jeune! —J'ai 59 ans.—Alors t'as rempilé?—Oui! —Eh bien, t'en as une santé! Ils vont p'être te nommer caporal.—Non, vois-tu, ils m'ont nommé général tout de suite, répond le médecin inspecteur, en soulevant le petit bout d'étoffe qui recouvrait les étoiles sur la manche.

Effondrement du poilu, qui n'arrivait plus à retrouver le gardavô. Et le général de fouiller dans sa poche et de dire au poilu en lui remettant une pièce d'argent: —Tiens, mon brave, tu boiras un verre à ma santé...

—o—

COINCIDENCE ETRANGE

HUIT commis de banque, amis intimes dans la vie civile, se séparèrent pour s'engager dans l'armée, tous le même jour dans différents régiments. Ils passèrent en France à des dates variées mais par une coïncidence très étrange ils vinrent en congé tous la même semaine.

UNE FIERE LEÇON

LE comte Herbert de Bismarck a toujours passé pour n'avoir hérité que de la grossièreté paternelle, à défaut de génie.

Un journal italien rappelle que, lors de la visite du kaiser à Léon XIII, le comte Herbert qui accompagnait son souverain, fit mine de vouloir suivre son maître quand celui-ci fut introduit auprès du pape.

Un garde-noble, aussitôt, s'interposa, alléguant que, l'audience étant accordée à l'empereur, nul autre que Sa Majesté ne pouvait avoir accès auprès du Souverain Pontife.

—Mais je suis le comte Herbert de Bismarck! s'écria alors l'indiscret personnage, en s'efforçant, malgré tout, de pénétrer dans la salle d'audience.

—Ceci, répondit avec calme le dignitaire romain, explique votre insistance, mais ne saurait, Monsieur, l'excuser.

Et, d'une main ferme, il fit claquer la porte au nez du boche, rouge de colère.

—o—

L'ANCRE TIRE-BOUCHON

LES Zeppelins ont été munis d'ancres " terrestres " dont la forme est assez originale. Ce sont des manières de tire-bouchons de huit pieds de longueur et qu'on enfonce dans le sol en les faisant tourner comme des tire-bouchons ordinaires, au moyen de barres de fer que l'on fait passer dans une boucle.

Une fois l'ancre en terre, on passe l'extrémité du câble dans cette boucle. Néanmoins, il faut une douzaine de ces ancres pour amarrer un dirigeable allemand.

UN DEUIL PERPETUEL

SAIT-ON que depuis la mort de Nelson la marine britannique n'a jamais cessé de porter son deuil?

Officiers, quartiers-maîtres et matelots continuent en effet de ceindre leur col de la cravate noire, en soie, dont le port fut ordonné le jour des obsèques de l'illustre amiral.

Sait-on également ce que rappellent les trois ganses blanches qui parent le col bleu des matelots?

C'est encore en effet au grand chef qu'elles sont consacrées. Elles commémorent ses trois plus belles victoires: Copenhague, Aboukir et Trafalgar.

On voit que les anglais ont le culte du souvenir.

—— o ——

LA GLOIRE SOUS SEQUESTRE

UN monument de Turenne fut édifié en 1829 à Salzbach sur un terrain appartenant à la France. Il a été mis sous séquestre par les Allemands.

Ce monument n'est pas le seul que nous possédions à l'étranger dans les mêmes conditions. Il y a le monument élevé à Desaix, à Strasbourg; le monument et le musée de Solférino, sans compter le monument de Longwood, à Ste-Hélène.

Les Allemands possèdent chez nous le monument commémoratif de Champigny, simple colonne surmontée de la Croix de Fer, dans un enclos de plantes vertes. Nous n'avons pas eu l'idée de mettre sous séquestre ce souvenir de 1870-1871.

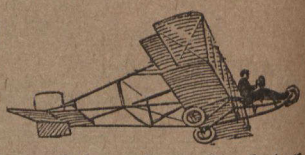
—— o ——

POUR FAIRE FACE A LA CRISE D'OEUFS

LES soldats français et anglais qui travaillent sur les barges qui sillonnent les fleuves et rivières, du nord de la France, élèvent sur le pont de ces barges une quantité de poules qui courent en liberté et qui assurent une ponte d'oeufs toujours frais.

—— o ——

DES GANTS POUR AVIATEURS



UNE compagnie anglaise vient de doter les aviateurs d'un gant pour empêcher leurs mains de se geler dans les gros froids des grandes altitudes. La sûreté de main est pour eux une question de vie ou de mort; du moment qu'ils ne peuvent plus contrôler leur machine, ils risquent de périr. Les conducteurs d'auto ont déjà des gants semblables et c'est sur le même principe que l'on vient d'en donner aux aviateurs. Le gant est chauffé par l'électricité au moyen de petits disques qui se trouvent dans la paume du gant. Au volant, c'est-à-dire sur la partie que doit toucher la main, sont également de petits disques. Quand la main ou plutôt le gant vient en contact avec le volant, il s'établit un courant électrique entre ces disques qui chauffent modérément le gant, puis la chaleur se transmet à la main.

—— o ——

Les manufactures de coton du Lancashire, en Angleterre, fabriquent, en six secondes, une telle longueur de fil, qu'on peut en faire le tour du monde.

L'HUMOUR DES HINDOUS

QUELQUES superbes Hindous sont installés autour d'une table. Le plus jeune d'entre eux avisant le moutardier, en saisit la cuiller et avale ce qu'elle contient. Aussitôt, les larmes lui montent aux yeux et l'un de ses sous-officiers de lui dire:

—Qui te fait pleurer ainsi?

—Chef, répond l'autre qui ne veut pas avouer sa déconvenue, je pleure à la pensée de mon père tué d'une balle à l'ennemi.

Le sous-officier, à son tour, plonge la cuiller dans la moutarde, et la porte à sa bouche. Il sent aussitôt ses yeux s'humecter:

—Pourquoi pleures-tu, chef, lui dit alors le jeune Hindou.

—Je pleure, répliqua le vieux d'une voix rude, à la pensée que la balle qui tua ton père ne t'étendit pas mort à ses côtés!

—— o ——

L'IMPORTANCE DU FRONT BALKANIQUE

QU'Y a-t-il de plus important aujourd'hui:

1o *Pour les Alliés*, que d'ouvrir enfin la communication par les Balkans et par les détroits avec la Russie, entre l'Occident et l'Orient et de constituer ainsi le front unique, sans solution de continuité;

2o Pour les impériaux, que de maintenir la communication entre les empires du centre, la Bulgarie et la Turquie, et de garder ainsi le grand gage de l'Orient?

Qui ne voit et ne comprend désormais rien qu'en regardant la carte et en lisant les communiqués, que le noeud gordien de la guerre est à Sofia et à Constantinople, qu'après l'éviction de la Bulgarie et de la Turquie, l'affaire de l'Autriche est réglée, et qu'alors, l'Allemagne restant seule, l'attaque suprême peut se produire partout à la fois. Le front occidental reprendra alors son caractère décisif.

—— o ——

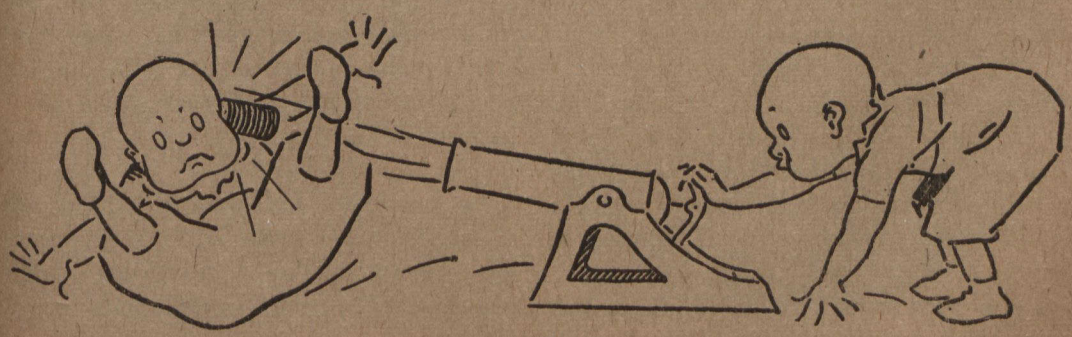
L'ACIER

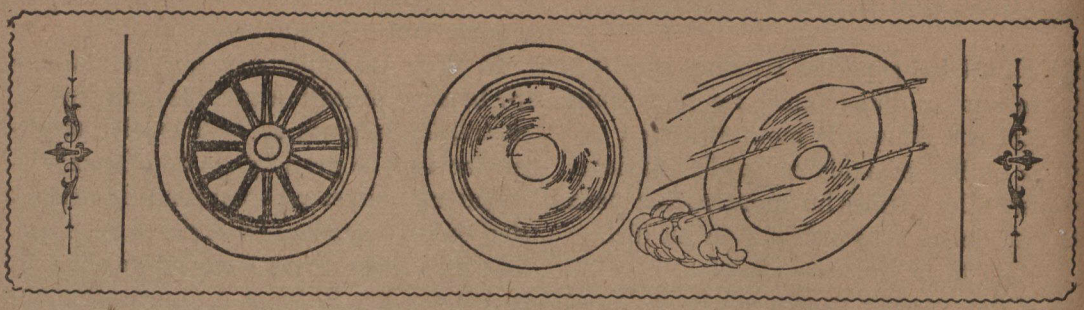
L'ART de préparer l'acier, cet élément si important d'une guerre moderne, fut enseigné par les Orientaux aux Européens.

C'est surtout à partir du dixième siècle que les armes blanches furent fabriquées avec de l'acier.

Les petits instruments d'acier, tels que les ciseaux et les couteaux ne furent connus que plus tard. On ne vendit des aiguilles d'acier, en Angleterre, que sous la reine Marie Tudor, vers 1550.

—— o ——





LA VITESSE PEINTE SUR TOILE

LE chef d'orchestre contrôle le morceau de musique au moyen des différents signes appelés "notes" que le compositeur a spécifiées. Chacune d'elles a une signification claire et précise. Elles le guident pour battre la mesure, qui suivant ces notes, sera douce, entraînante, sentimentale, harmonieuse, vive ou précipitée. Ceci est nettement simple.

Mais quand un peintre est appelé à donner à son tableau une expression ou une idée de vitesse d'un objet quelconque, comme les roues d'une voiture, par exemple, qui file à toute allure, comment va-t-il s'y prendre?

Ce n'est pas à un plus sage que soi qu'on va donner des conseils, ni apprendre à l'artiste, son métier.

Tout d'abord, le peintre se met bien dans l'idée l'état des choses réelles, puis il songe aux spectateurs qui vont admirer son tableau et qui doivent, du premier coup, en saisir tous les détails comme si le tout était animé.

Ainsi pour donner l'élan de vitesse aux roues d'un automobile qui fait du 100 milles à l'heure, il donnera aux roues une pente oblique, en faisant ressortir principalement le moyeu de la roue, les traces laissées par les roues sur le sol, et la roue elle-même, mais laissera de côté les petits détails.

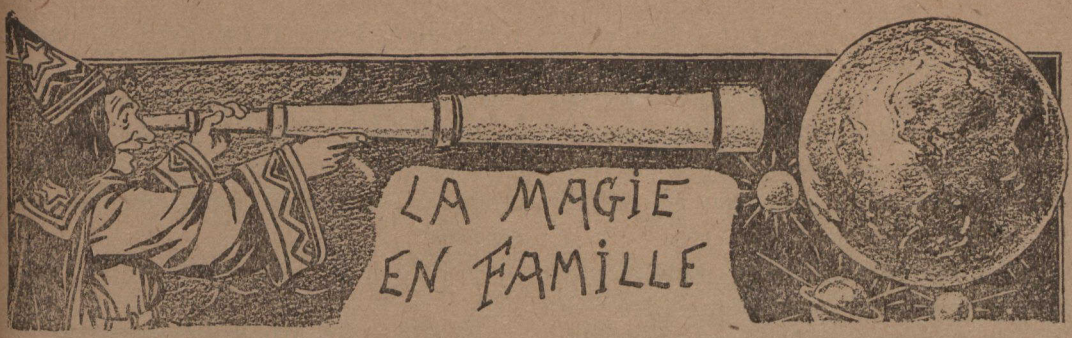
Pour simuler plus fortement la vitesse acquise, il peindra en arrière des roues, l'image saisissante de l'effet de poussière par de petits tourbillons, s'élevant en l'air.

Un coup de pinceau achèvera de donner quelques lignes horiontales à travers les roues pour l'illusion complète du "full speed".

Ceux qui voyageront ainsi sur toile auront le droit de faire excès de vitesse, sans être incommodés par aucun policeman, et ne risqueront pas de se tuer ou d'écraser leurs semblables!

—— o ——

Le trompette du 3ème Bataillon des Carabiniers Africains de Sa Majesté, n'a que dix ans. Il joue n'importe quelle charge ou appel sur la trompette ou le clairon.



LE DÉ MAGIQUE

VOICI un dé en bois massif (D) que tout le monde peut examiner, et son couvercle, simple boîte en carton mince, qui a tout juste les dimensions nécessaires pour le recevoir. Le prestidigitateur propose de faire passer ce dé dans un chapeau, visiblement ou invisiblement, au gré des spectateurs.

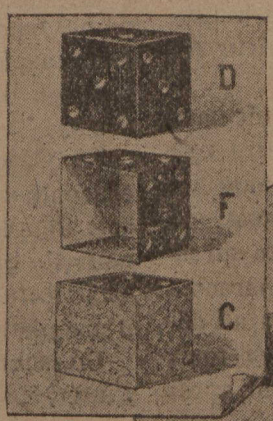
Comme les avis sont partagés on opère successivement des deux manières afin de contenter tout le monde. D'abord le dé est pris délicatement entre le pouce et l'index et porté dans le chapeau: c'est le voyage *visible*. On rit de la mystification, mais tout le monde est maintenant d'accord pour demander l'emploi d'un procédé tant soit peu plus mystérieux.

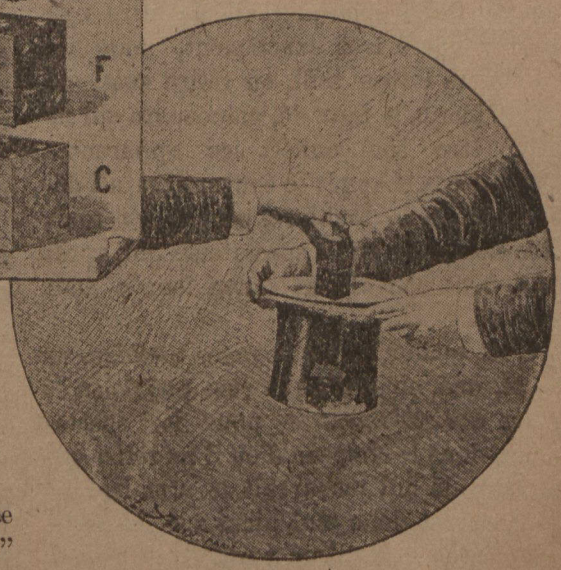
Pour cela, le dé est retiré du chapeau, et, coiffé de la boîte qui lui sert de couvercle, il est placé sur une assiette, posée elle-même sur le chapeau retourné d'un spectateur. Au commandement du physicien, le dé "traverse l'assiette et tombe au fond du chapeau" d'où on le retire pour l'examiner de nouveau; quant au couvercle, il est vide.

La construction du *dé magique* est facile.

Recouvrez de papier noir un cube en bois massif D, ayant 3 pouces environ de côté, et collez-y des points découpés dans du papier blanc.

Faites aussi une boîte en carton bristol F, dont vous prendrez la mesure sur le dé qui devra y entrer facilement; les an-





gles étant garnis d'une mince bande de toile, pour plus de solidité, recouvrez la boîte de papier noir, en dedans et en dehors; à l'extérieur collez aussi des points blancs, exactement comme sur le dé véritable, avec lequel on doit pouvoir confondre, à l'aspect, ce faux dé.

Enfin, une seconde boîte semblable c, assez grande pour loger la première, est faite de la même manière, avec cette différence toutefois, qu'elle est recouverte extérieurement de papier marbré, ou de papier rouge surchargé de croissants, triangles, étoiles, dragons, ou autres signes plus ou moins cabalistiques, découpés en papier doré.

On a compris maintenant le secret de l'expérience. Pendant que le dé massif est examiné par les spectateurs, le faux dé f, resté caché dans la boîte avec laquelle il semble former un seul tout, car les parois de l'un et de l'autre se confondent, et l'augmentation d'épaisseur peut d'autant moins être remarquée que l'intérieur est en noir.

Le dé massif est ensuite introduit dans son couvercle sous prétexte de faire voir qu'il y entre très exactement, mais au lieu de le retirer seul, on retire aussi en même temps le faux dé, manoeuvre qui ne peut être soupçonnée, les apparences n'ayant pas changé; le couvercle, ainsi débarrassé de sa doublure, peut, à son tour, être examiné par les spectateurs qui, après cela, sont convaincus qu'on leur a tout montré.

C'est quand il fait voyager *visiblement* le dé, que, en réalité, le rusé physicien le place *invisiblement* — pour les spectateurs, dans le chapeau d'où il ne retire que le faux dé qui recouvrait le premier; ce faux dé est donc seul placé sur l'assiette, puis enlevé en même temps que le couvercle, dans lequel il est invisible comme au commencement de l'expérience; d'ailleurs la baguette magique, promenée rapidement en tous sens à l'intérieur, fait constater le vide, pendant que le vrai dé tombe lourdement à terre, du chapeau renversé.

—— o ——

ECRITURES MICROSCOPIQUES

IL y a quelques mois, un journal américain avait organisé un concours d'écriture microscopique, et un grand nombre de concurrents envoyèrent de véritables chefs d'oeuvre.

Un des concurrents envoya, écrit sur un oeuf de poule, d'une façon assez lisible à la loupe le récit du premier voyage de Colomb et de la découverte de l'Amérique.

Un autre le "Pater" écrit sur un grain de blé fendu dans sa longueur, et le premier chapitre de la Genèse écrit dans un rond de la grandeur d'une pièce de 25 cents.

Un Canadien-Français a pris part au concours en envoyant la nouvelle de François Coppée, intitulée "Henriette". Cette nouvelle qui ne comprend pas moins que 1900 mots était écrite en entier au dos d'une photographie format cabinet.

Un jeune fille de 16 ans avait gravé sur l'intérieur du boîtier d'une montre d'argent 2107 mots, en se servant d'une aiguille en platine trempée dans un acide.

Le comité chargé d'examiner les différents envois comprenait 6 personnes ayant un microscope très puissant à leur disposition. Ce comité décerna le premier prix à un lecteur qui avait écrit les deux premières pages d'une grand journal quotidien sur un simple carte postale.

CROQUIS DE GUERRE

LA NUIT DANS LA TRANCHEE

X..., juin 1915

Le soleil, lentement, comme une énorme bombe incandescente, tombe à l'horizon, derrière les bois de pins qu'il incendie d'un flamboiement sinistre ; et au fur et à mesure qu'il disparaît, la nuit, d'une reptation lente, silencieusement, pas à pas, envahit la plaine et l'ensevelit sous son suaire d'ombre.

C'est l'heure où la tranchée s'anime et toujours muette, s'emplit d'un mouvement, d'un grouillement confus ; c'est l'heure des relèves, l'heure des postes d'écoute, l'heure traîtresse qui exige un redoublement de surveillance, une tension plus grande du cerveau, de l'oeil et de l'oreille pour éviter les patrouilles, les incursions, les embûches incessantes d'un ennemi toujours actif, inlassable, pour éventer à temps les attaques sournoises qui, réseaux coupés et défenses accessoires démolies grâce à l'obscurité complice, surgissent soudain en ruées démoniaques, dans une clameur rauque et sauvage, parmi les éclatements subits et aveuglants des grenades à main, les flammes précipitées et brèves, le claquement sec et régulier des mitrailleuses ; c'est l'heure aussi où l'artillerie devenue prudente, redoutant de se trahir par d'intempestives lueurs, les lance-bombes, les minenwerfer, les crapouillots, toute la meute des aboyeurs nains s'en donne à coeur joie, à plein gosier, tousse et s'enroue à qui mieux mieux, sans trop craindre la réplique brutale, le coup de gueule impératif et irrésistible du canon dont la voix toute-puissante s'est tue momentanément.

En longue file, à travers les boyaux étroits et gluants, ombres difformes, volumineuses et hirsutes, bossués de sacs pesants et de ballots de couvertures, les hommes qui, tout le jour, se sont reposés en deuxième ligne, vont lentement, péniblement pour renforcer leurs camarades restés dans la tranchée. On n'entend rien que le glissement doux des peaux de bique frôlant les parois de terre, le martèlement étouffé de la marche, le souffle court des respirations embarrassées, quelques mots à voix basse, parfois un juron mâchonné entre les dents ; car le moindre bruit attire immanquablement, brutale et immédiate sanction, une salve sifflante de 77.

Peu à peu, la tranchée se peuple ; à chaque créneau, fusil approvisionné, un soldat veille, paquet monstrueux et velu collé au parapet, immobile et muet ; et en avant, au milieu du réseau protecteur, blottis dans des trous d'ombre qu'ils ont atteint en rampant l'oeil et l'oreille au guet, le doigt sur la gâchette, fouillant l'obscurité hostile de regards acérés, les guetteurs des postes d'écoute épient attentivement sur la terre noire, une ligne plus noire qui est la tranchée allemande.

On ne voit rien, on n'entend rien, pas un bruit précis, pas un souffle caractérisé ; et pourtant ce calme momentané, d'autant plus profond qu'il est inhabituel, loin d'être apaisant, angoisse et inquiète ;

on sent le silence plein de mouvements mal définis, de vie dissimulée, de rumeur confuse et dangereuse ; au lieu de jouir de la tranquillité de l'heure après l'obsédant tintamarre de la journée, l'esprit travaille, se forge des chimères ; les nerfs surmenés, prennent le dessus ; on écarquille les yeux pour tâcher de deviner ce qui se passe dans l'ombre opaque avec appréhension de n'y pas parvenir, d'arriver trop tard à la parade. Et l'on tend le dos, sans trop savoir pourquoi, comme sous la menace d'un coup imminent.

Mais cette impression déprimante dure peu. L'action s'impose ; ce travail pressé, qu'on ne peut exécuter de jour et qui, semblable à la tapisserie de Pénélope ou au tonneau des Danaïdes, se continue chaque nuit sans se terminer jamais : ce sont des réseaux de fil de fer hachés par le canon adverse et qu'il faut tendre de nouveau, une brèche à boucher dans le parapet ,un boyau comblé dont l'approfondissement est indispensable. La tâche répartie, sans bruit, chacun se met à l'oeuvre. Sous la protection de camarades, restés dans la tranchée pour faire face à toute attaque, les travailleurs, n'ayant conservé que leur équipement, s'attellent à l'ouvrage ; lestement, rampant ou debout, suivant d'obscurité, ceux qui vont en terrain découvert, escaladant le trajet, gagnent l'emplacement indiqué et se hâtent d'accomplir la réparation urgente, la besogne prescrite ; ceux qui demeurent à l'intérieur des lignes s'escriment dans les boyaux de la pelle et de la pioche en évitant soigneusement tout bruit révélateur.

Mais malgré toutes les précautions, la belle tranquillité dont on jouit au début de la nuit dure peu. Brusquement, de la tranchée allemande, sans que rien ait fait prévoir son envoi, une fusée éclairante, avec un sifflement doux, jaillit, monte dans l'espace en s'incurvant, grande flèche lumineuse laissant derrière elle un sillage de feu ; puis elle s'épanouit et flotte lentement, mollement, dans l'air pur, durant quelques secondes, étoile monstrueuse dont la clarté blafarde éclaboussant le sol de lueurs livides et crues, fouille les replis du terrain, illumine les coins sombres et dévoile implacablement tout ce qu'il s'y dissimule. Surpris par son apparition soudaine, les travailleurs se sont aplatis, le nez en terre ; et tant qu'elle brûle, ils demeurent étendus, sans un mouvement, retenant leur souffle, semblables à s'y méprendre aux morts rigides qui parsèment la plaine. Mais en dépit de l'immobilité des corps, les coeurs battent rudement, tumultueusement sous les capotes souillées de boue : ont-il été vus, ne l'ont-ils pas été? Leur angoisse dure peu ; car si les Allemands soupçonnent leur présence, une grêle de balles arrive, en trombe, trouant, hachant les piquets du réseau ou s'enfonçant en terre avec un bruit mou, un "floc!" désagréable et sinistre ; alors les travailleurs n'ont plus qu'à revenir, qu'à rentrer en rampant, le plus vite possible, heureux si personne d'entre eux n'a été touché par cette première décharge ; car leur attention éveillée, les ennemis vont arroser de projectiles, copieusement, à leur habitude et toute la nuit, le coin suspect. Terminée ou non, la besogne est finie pour ce soir. Souvent même, les troupiers quittent à peine la zone dangereuse qu'une nappe de shrapnells, sifflante et vrombissante, s'y abat rageusement labourant la terre de sa ferraille acérée, faisant, sous ses balles, voltiger les cailloux.

Et le concert de tous les soirs, le nocturne habituel commence.

De nos tranchées, au feu des Allemands, des crapouillots répondent ; leurs

projectiles, avec une flamme énorme, un tapage assourdissant, explosent sur la position ennemie qu'ils illuminent de leur brève et fulgurante clarté. La réplique ne se fait pas attendre : à notre tour, nous sommes arrosés sans que rien annonce leur arrivée, semblant tomber du ciel, des bombes dégringolent, dont les éclatements aveuglants ébranlent le sol et font s'émietter les crêtes des parapets.

Et cet échange de politesse une fois déclanché, va durer jusqu'au matin, heureusement plus bruyant que dangereux, ponctué d'incessants coups de fusil, appuyé parfois d'obus dont l'artillerie, prévenue par téléphone gratifie généreusement les parties de la tranchée adverse que leur acharnement a permis de répérer.

Sous cette avalanche de fer et de feu, au milieu de cette infernale musique, devant ce féérique feu d'artifice dont les fusées éclairantes sont les chandelles romaines et qu'alimentent sans parcimonie bombes et grenades, les troupiers, collés au parapet pour éviter les éclaboussures, blasés et somnolents, rêvent à la douceur du foyer, aux êtres chers quittés, depuis si longtemps, au lit, ce luxe ! où, confiants dans leur voisin qui doit les réveiller en cas d'alerte, debout et la tête appuyée à la crosse du fusil, piquent un petit somme que coupe, de temps à autre, désagréablement, une explosion un peu trop proche, un éclatement inopiné.

Lentement, les heures s'écoulent dans leur monotonie bruyante ; peu à peu les étoiles pâlissent, la nuit devient moins noire. Une bande jaune surgit à l'horizon, derrière la tranchée boche, annonçant le soleil. C'est le jour qui pointe, promettant le repos aux fractions dont le tour est venu de passer en deuxième ligne. Un à un, effarouchés par l'aurore, las d'avoir trop crié, mortiers et lance-bombes se taisent, les détonations s'espacent et deviennent de plus en plus rares. Une accalmie, d'un commun et tacite accord, s'étend sur les tranchées qu'envahit la lassitude de la nuit blanche.

Débouchant des boyaux de communication, des hommes surgissent, un seau fumant dans chaque main : le café !

La nuit est finie.

Et dans son poste de commandant qu'éclaire mal une lampe fumeuse, l'officier chargé du secteur, les yeux gros de sommeil, d'une plume nonchalante, rédige le compte rendu habituel : "Nuit calme, sans incidents. Rien à signaler."

——o——

LE DURCISSEMENT DU PLATRE

PLUSIEURS lecteurs ont bien voulu nous demander s'il n'était pas possible de durcir le plâtre et d'éviter qu'au moindre choc, un objet dur y laisse sa trace quand il n'y fait pas un trou.

Disons d'abord que le mauvais durcissement du plâtre provient d'un séchage artificiel trop rapide alors qu'il lui fallait un séchage lent. Cela peut paraître extraordinaire et est cependant tout simple.

Le plâtre gâché a absorbé pour sa transformation en hydrate 40% d'eau. En présence de l'acide carbonique de l'air qui lui aussi, se dissout dans cette eau, le plâtre se transforme peu à peu en carbonate cristallisé et dur. Mais cette transformation s'opère très lentement. Si l'on provoque un assèchement rapide, la cristallisation carbonatée ne peut avoir lieu et le plâtre reste friable.

Pour obtenir un plâtre dur, il faut donc qu'il sèche naturellement et très lentement.

Quant au durcissement artificiel du

plâtre, de nombreux procédés sont en usage. Nous n'en retiendrons que trois donnant tous d'excellents résultats.

La première méthode consiste à gâcher le plâtre avec une solution de sulfate de zinc, à raison d'une livre par 5 pintes d'eau ; c'est celui qu'il faut préférer pour les scellements, car il préserve le métal de l'oxydation. Le revêtement adhère avec une grande force au bois ou à la pierre. On l'emploie pour les moulures, les décorations exposées à l'air.

On peut également employer pour gâcher le plâtre, une solution de silicate de potasse. Il devient d'une dureté égale à la pierre et si on le laisse sécher naturellement il se polit comme du marbre.

Le plâtre aluné, — troisième manière de durcir cette substance — se trouve tout préparé dans le commerce.

C'est du plâtre déjà cuit que l'on a fait tremper pendant huit heures dans de l'eau saturée d'alun "de potasse."

Notez que nous disons "alun de potasse" et non "alun d'ammoniaque" condition indispensable pour la réussite.

On fait sécher le plâtre, on le fait chauffer au rouge brun et on le pulvérise à nouveau pour l'employer.

Le plâtre aluné est précieux pour l'amateur ; il met de une à deux heures pour faire prise et pendant ce temps, on peut faire toutes les retouches et les remaniements que l'on veut.

Si l'on veut mouler un objet d'art, on peut donner à son moulage l'aspect et le transparent de l'ivoire ; il suffit de le tremper dans l'acide stéarique ordinaire fondu.

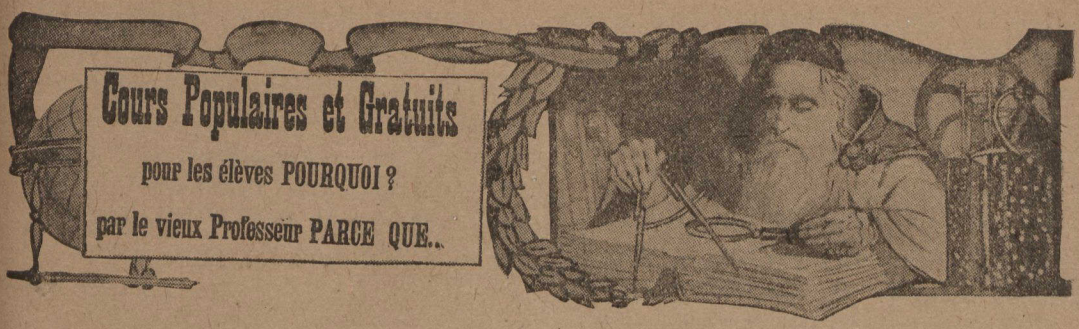
Pour donner à une statuette ou à un buste en plâtre l'aspect du marbre, faites dissoudre une partie "en poids" d'alun dans cinq parties d'eau de pluie bouillante. Retirez le récipient du feu et plongez l'objet d'art dans ce liquide ; vous l'y laisserez séjourner pendant vingt à vingt-cinq minutes. Retirez-le ensuite et laissez-le bien égoutter. D'un autre côté vous aurez préparé une solution "sursaturée" d'alun dans de l'eau de pluie en quantité suffisante pour qu'il reste au fond des "cristaux" et que l'eau ne puisse pas en faire fondre davantage : c'est ce qu'on appelle sursaturer.

Appliquez successivement plusieurs couches de cette solution alunée sur le plâtre avec une éponge, vous laisserez l'enduit sécher légèrement, pas à fond, et vous recommencerez jusqu'à ce qu'il se forme une couche cristalline sur la surface.

Laissez ensuite sécher le tout pendant quarante-huit heures, puis vous frotterez doucement avec de la poudre d'émeri, appuyée sur un linge humide. Vous enlèverez cette poussière avec un blaireau, et vous terminerez avec un linge de fil fin également humide. Le plâtre donnera l'illusion du marbre.

Il y a, près de Versailles, (France), dans le jardin d'un amateur, les pierres du piédestal d'un buste fabriquées par lui à temps perdu avec de la chaux éteinte. Ces pierres avaient été faites avec le composé suivant : 50 pintes d'eau, 1 livre ⅔ d'alun, 1 livre ½ de chaux éteinte, et une eau de colle forte, 3 onces de colle dissoute dans une chopine d'eau.

Le tout mis dans un grand baquet avait été additionné et amalgamé avec 10 gallons du sable de rivière, fin et bien lavé, puis coulé dans des moules de bois. Le mélange se prend en masse : on le retire des moules et on le laisse sécher à l'air. Cette pierre devient d'une dureté extraordinaire ; il n'y a plus qu'à lui donner une couche de silicate de potasse pour la mettre complètement à l'abri des intempéries de l'air.



Q—Pourquoi les français acclament-ils leurs alliés par les cris répétés: *Hourrah! Hourrah!*

R—Le cri *Hourrah* est, à vrai dire, essentiellement un cri de guerre, un cri militaire d'excitation au combat; mais ce cri est plus rapidement lancé que *Vive l'Angleterre*, ou *Vive les Anglais*. D'autre part, il est bien plus enthousiaste et plus impressionnant que les applaudissements ordinaires, c'est pourquoi les français l'ont adopté rapidement, et c'est par des *Hourrah* formidables que, depuis la guerre, ils acclament leurs alliés.

Q—Que signifie donc ce mot et d'où vient-il?

R—Pour savoir ce que signifie ce mot, il faut rechercher son origine. Depuis longtemps ce cri est usité dans plusieurs pays, notamment en Russie, en Allemagne, en Angleterre et en France. Les soldats doivent réglementairement pousser ce cri de toutes leurs forces quand ils s'élancent à l'assaut, principalement dans les attaques à la baïonnette.

Les anglais écrivent ce mot *Hurrah!* Généralement l'on croit que ce mot là nous est venu du mot slave *Hurraj* qui signifie *au Paradis!* Les russes poussent ce cri, parce qu'ils ont la ferme croyance que leurs âmes vont tout droit au Paradis, s'ils sont tués pendant un assaut. Les Anglais et les Français, qui ont la même croyance, l'ont adopté avec cette même signification, mais, en réalité, ce mot vient du turc.

C'est l'impératif du verbe turc *urranach*, qui signifie *tuer*. L'impératif *Hurrah* signifie: *tuez-le!*

Autrefois quand le Sultan passait en revue ses janissaires, ceux-ci poussaient ce cri en signe d'allégresse, en songeant aux futurs massacres de leurs ennemis.

En Turquie et en Allemagne, ce cri a conservé son sens sauvage, et c'est ce qui explique que, souvent, les soldats turcs et allemands, excités par ce cri, continuent de massacrer leurs ennemis une fois le combat fini. C'est pourquoi aussi, souvent, ils achèvent les blessés et massacrent des non combattants, vieillards, femmes et enfants.

Mais quand les russes ont adopté ce cri de guerre ils lui ont donné une signification toute autre, comme on l'a vu plus haut, et c'est de Russie qu'il est passé en Angleterre, et puis en France, en conservant cette même idée de vie future.

Q—Est-il vrai que les perles se trouvent dans les huîtres?

R—Oui, c'est des huîtres que l'on tire les perles. Si les huîtres avec leurs doubles coquilles si rugueuses et de si vilaine apparence au dehors, et leur corps mou et visqueux, ne sont pas une jolie chose à voir, en revanche certaines espèces four-

nissent à l'homme une nourriture excellente, saine et fortifiante, tandis que d'autres nous donnent les perles, un des bijoux les plus précieux et les plus estimés.

Q—Comment se fait-il que l'on trouve des perles dans certaines huîtres?

R—C'est parce que les huîtres les forment elles-mêmes et cela d'une façon tout-à-fait curieuse.

Q—Indiquez-nous donc comment elles arrivent à former ces perles?

R—Volontiers. Les savants qui ont étudié les huîtres perlières ont découvert la manière dont les perles se forment, et voici ce qu'ils nous apprennent.

Quand les huîtres sont jeunes, elles flottent à la surface des eaux de la mer, elles ressemblent alors à une petite masse de gelée. Mais peu à peu la coquille commence à se former, et alors les huîtres, devenant trop lourdes pour flotter, sont entraînées au fond de la mer, où elles se fixent après des rochers ou autres corps durs.

Pour se nourrir des petits éléments nutritifs contenus dans l'eau de mer, elles entr'ouvrent leurs coquilles et parfois il arrive qu'un petit corpuscule, tel que grain de sable, oeuf de poisson, etc., vient se coller contre leur corps.

Dans ce cas, l'huître étant incapable d'expulser ce corps étranger qui la gêne, elle travaille pour le rendre lisse, afin de ne plus en être incommodée.

Voici comment elle agit. De son corps elle répand sur l'objet un liquide spécial, le même, mais plus consistant, que celui qui lui sert à faire la nacre dure et argentée qui recouvre l'intérieur de ses coquilles. Ce liquide durcit très rapidement. Successivement, à de courts intervalles, elle recouvre l'objet de nouvelles couches de ce liquide, et, en peu de temps, le corps étranger est changé en une jolie perle.

La perle grossit donc petit à petit, par couches successives, comme une petite boule de neige grossit peu à peu quand on la roule sur une couche de neige. A mesure qu'une perle grossit elle devient de plus en plus lisse. Les perles ainsi formées sont les plus fines et les couches superposées englobent un noyau central.

Q—Pourrait-on faire produire des perles à une huître en introduisant un corps étranger dans sa coquille?

R—Certainement; cela se pratique même depuis très longtemps. En peu de temps l'objet ainsi introduit dans une huître est recouvert de substance nacrée.

Q—Quelles sont les huîtres qui donnent les plus belles perles?

R—Ce sont les huîtres perlières des mers chaudes, principalement celles de la région de Ceylan, où existent les pêcheries les mieux réglementées du globe. La pêche n'a lieu que de février à avril de chaque année et seulement entre le lever et le coucher du soleil.

En dehors de Ceylan, les principales pêcheries sont celles de Tinevelly, sur la côte méridionale de l'Inde, celles du golfe Persique et de la mer Rouge.

En Europe, on trouvait aussi des huîtres perlières, mais elles deviennent de plus en plus rares. Les plus belles pêcheries européennes sont celles situées en Ecosse. On trouve aussi quelques huîtres perlières en France, principalement dans l'Oise.

Aux Etats-Unis on trouve quelquefois de très belles perles dans une sorte d'huîtres appelées: *les mulettes.*

Q—Est-il vrai que les perles sont très dures?

R—Oui, les bonnes perles sont très dures, mais elles s'attaquent très facilement par les acides. Le vinaigre fort les dis-

sout; la sueur, l'eau de savon, l'eau sale, ternissent leur éclat, on dit alors qu'elles deviennent *vieilles*, puis *mortes*. Pour éviter que les perles perdent leur éclat, on recommande de les conserver dans de la magnésie, car l'air lui-même les altère à la longue.

—— o ——

UNE AMUSANTE MEPRISE

ON ignore généralement que l'empereur de toutes les Russies n'est, en somme, qu'un petit personnage dans sa propre armée; il a seulement le grade de colonel.

Cela tient à ce que, lorsqu'il monta sur le trône, il commandait seulement un régiment et, d'après les coutumes de l'empire, un tsar ne se peut conférer à soi-même aucun grade ni aucun titre honorifique et, naturellement, nul de ses sujets n'a autorité pour le nommer général.

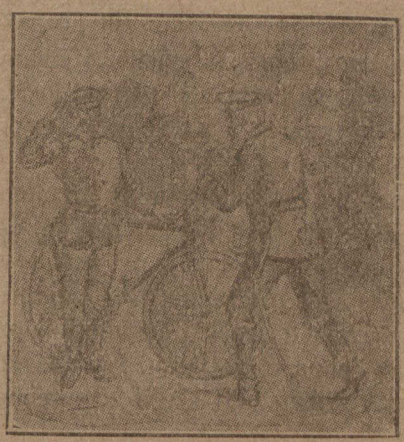
La position relativement minime du tsar dans la hiérarchie militaire a donné lieu à de nombreux incidents qui ne manquent pas de piquant.

Un jour, au début de son règne, Nicolas, revêtu de sa tenue de colonel, faisait une petite promenade à bicyclette dans les environs immédiats de son palais. Il vint à passer auprès d'un vieux général dont la carrière militaire s'était écoulée en Sibérie et qui, pour cette raison, ne reconnut pas son souverain. Le tsar, lui, n'avait pas remarqué le général et, par conséquent, ne l'avait pas salué.

"—Dites donc, colonel, faites un demi-tour, je vous prie!" cria le général d'une voix impérative. Au comble de la surprise, le tsar descendit de vélo et attendit à terre que son interlocuteur vienne jusqu'à lui.

"—Pourquoi mon inférieur ne me salue-t-il pas?" demanda le général plein d'irritation.

Le tsar rectifia aussitôt la position et porta sa main à sa casquette: "—Je vous fais mes excuses, général, dit-il. Il y a si peu de temps que je suis monté sur le trône que je n'ai pas encore eu l'occasion de rencontrer tous ceux qui me servent avec autant de zèle."



Le général, surpris, reconnut alors à qui il parlait. Il exécuta un profond salut, prononça quelques paroles de regret et se sauva aussi rapidement qu'il le put.

—— o ——

Il a été démontré qu'on peut garder plus longtemps des poissons dans un bocal hermétiquement fermé que dans un autre qui est à découvert. Deux expériences ont été faites; l'une avec un bocal, cacheté à la cire, l'autre, tout ouvert. Après 48 heures les poissons du bocal ouvert crevèrent tandis que ceux du bocal cacheté se portaient encore bien après trois semaines de séquestration.

L'EFFET DES EXPLOSIFS

UN des phénomènes curieux, mis en relief par cette guerre, c'est que la puissante explosion d'un obus suffit fréquemment à mettre hors de combat ceux qui se trouvent à côté, alors même qu'ils n'ont pas été atteints par les éclats du projectile.

En deux mots, la violente commotion de l'air, sous l'effet des gaz explosifs, suffit fréquemment à provoquer des perturbations dans notre organisme.

Nous ne possédons point un nom spécial pour ce genre de blessures qui demeurent invisibles à l'oeil, puisque tous les ravages sont intérieurs. Les Anglais l'ont baptisé "shell shock", commotion produite par l'obus, et voilà qui rend assez brièvement l'idée qu'il s'agit d'exprimer.

Il fallait sortir des expériences de laboratoire et entrer dans la pratique guerrière avec toutes les tristesses et les cruautés qu'elle comporte, pour se rendre exactement compte de l'effroyable brutalité des engins de guerre moderne.

Un obus de gros canon creuse souvent, comme chacun sait, des cratères de huit mètres de profondeur. On a vu des pièces d'artillerie, sur lesquelles l'obus venait de tomber, littéralement mises en miettes, et qui s'étaient comme évaporées, au point qu'on n'en retrouvait plus les traces.

Une marmite qui éclate dans la cour d'une ferme provoque un "courant d'air" qui précipite une voiture sur un toit voisin. Un autre obus lance un cheval dans les airs, comme s'il s'agissait d'une simple balle de tennis.

La commotion d'air présente, dans ses effets imprévus, une fantaisie qui n'a d'égale que celle de la foudre. On a vu des combattants jetés d'un trou de marmite dans un trou voisin et rebondir dans leur premier trou, sous l'effet d'un deuxième obus. On a vu des soldats presque entièrement dépourvus de leur uniforme, après une explosion, et qui, pourtant, n'avaient nullement souffert de cette émotionnante expérience.

Les Allemands connaissent fort bien les effets qu'une violente déflagration peut produire sur l'organisme, puisqu'ils les ont utilisés avec une cruauté raffinée.

En Belgique, un homme et une femme, accusés d'espionnage, furent, par les soins des Boches, attachés à deux arbres qui se trouvaient dans le voisinage immédiat d'une énorme pièce de siège. On savait que la détonation suffirait à les rendre sourds, si ce n'est à jamais, du moins pendant assez longtemps.

Il s'agissait là d'un de ces canons dont les servants n'approchent point au moment du tir, qui est déterminé à distance par l'électricité.

—— o ——

La phalène Atlas, papillon de nuit que l'on trouve dans les pays situés au centre du Brézil, est le plus grand papillon connu dans le monde. De l'extrémité d'une de ses ailes à l'extrémité de l'autre les plus grandes phalènes mesurent 14 à 15 pouces.

COMBIEN DE TEMPS NOUS POUVONS VIVRE SANS ALIMENTS

IL a été démontré qu'un homme bien portant peut vivre 30 jours sans manger, pourvu qu'il ait de l'eau potable en suffisance. Après ce jeûne, le fonctionnement des organes reste intact, mais affaibli assurément. Une nourriture substantielle le remettra vite.

Un quart de notre corps n'est que de la graisse et c'est précisément cette graisse qui est absorbée d'abord quand le corps manque de nourriture. Les muscles nous fourniront 60 pour cent de leur substance. Notre foie et nos organes digestifs 30 à 40 pour cent. Notre coeur 10 pour cent et notre cerveau 5 pour cent. On voit que les organes principaux de notre corps succombent moins vite à l'épuisement de notre corps tandis que les autres organes moins importants, tels que graisse, muscles, etc., sont usés les premiers.

—o—

ENSEIGNE PHENOMENALE

LA plus grande enseigne du monde est celle qui surmonte l'opéra de Londres. Elle a 249 pieds de long sur 10 pieds de haut.

UNE PLANTE VORACE

UNE curieuse plante, appelée "plante-carnivore", croît dans la Colonie du Natal, en Afrique du Sud. L'ouverture, par sa forme, ressemble à une cloche et la tige est très creuse. L'intérieur de cette cloche est couverte d'une épaisse glu. Son odeur est nauséabonde et attire les oiseaux qui, sitôt qu'ils s'y déposent, sont pris comme dans un piège par cette glu d'où leurs petites pattes ne se décollent plus. La plante alors se referme sur elle-même et sur la victime qui devient pour elle, un aliment.

—o—

GRANDS MARCHEURS

LE Prince Albert a la réputation d'être un marcheur remarquable parmi les membres de la famille Royale. Quand il est en ville, il préfère la marche au taxi-auto; quand le est à la campagne, rien ne le charme plus que de marcher à travers champs ou les chemins tortueux serpentant dans la campagne.

Le roi de Suède est un autre amateur de la marche. Le défunt Roi de Grèce aimait lui aussi la promenade à pied. On dit qu'il n'a jamais pris une voiture durant son dernier séjour à Londres.

FEMMES "PREDICATEURS"

LA Norvège passe pour être le premier pays du monde où l'on permit à une femme de prêcher à l'église, ce qui donna au sexe féminin un prestige de plus grande liberté. Peu après une riche et distinguée américaine visita la Norvège et sollicita la faveur de prêcher, mais cette permission lui fut refusée sous prétexte que c'était illégal.

On vota une loi ensuite pour réglementer la conduite de celles qui voudraient prêcher. Madame Bramwell Booth qui vint plus tard en Norvège fut la première femme étrangère à qui l'on permit de prêcher en chaire à une assemblée.

—— o ——

ARBRE QUI FAIT ETERNUER

LA nature est remplie de caprices. Il existe dans l'Afrique du Sud un arbre appelé "arbre à éternuer" pour la seule raison que lorsqu'on coupe cet arbre, il s'en dégage une si forte odeur, qu'elle monte au nez et fait éternuer.

C'est à cause de l'extrême âcreté de son écorce et sève, que l'on ne trouve aucun insecte ni ver rongeur dans le bois qui est de couleur brun-pâle, d'une jolie apparence et d'une dureté de pierre.

C'est un bois idéal pour faire de solides constructions, des jetées, embarcadères, et autres travaux exécutés dans un port de mer ou dans l'eau à laquelle il résiste de longues années.

—— o ——

GARDIEN SPECIAL

FREDERICK Gear, mécanicien diplômé, est gardien des 10,000 clefs de l'hôtel Vanderbilt à New-York.

La chambre réservée pour toutes ces clefs, se trouve dans le sous-sol de l'hôtel.

C'est en somme une véritable responsabilité en même temps qu'un titre de confiance, pour M. Gear, car ce n'est pas seulement la garde des clefs des chambres qu'il a, mais également celles de 200 coffres-forts où les voyageurs font déposer leur argent, bijouterie, diamants et autres objets de grand prix, pendant qu'ils séjournent à l'hôtel.

—— o ——

POUR LA COMMODITE DES FUMEURS

DESORMAIS on n'aura plus le trouble de couper avec un canif ou plutôt avec nos dents, le bout de cigare qu'on s'apprête à fumer. Une compagnie manufacturière de cigares vient de lancer, en effet, une nouvelle idée à ce propos.

Le bout du cigare est coupé d'avance mais seulement adapté au restant du cigare. Cette épingle est de la même couleur que le cigare et le petit bout y est si bien posé, que l'on doit regarder bien près pour le voir.

C'est donc bien simple, pour fumer on enlève le bout, puis l'épingle car il n'est pas prudent de l'avaler!

—— o ——

L'ARBRE A BOULETS

PARMI les différentes espèces de plantes qui végètent en Guinée, il s'en trouve une particulièrement curieuse.

C'est un arbre surnommé "arbre à boulet à canon" à cause de son fruit qui ressemble étrangement à un boulet à canon. Quand il a atteint son point de maturité il tombe à terre avec un bruit résonnant. Son fruit sert à faire différents acides, du sucre et de la gomme. Avec l'enveloppe ou la coque qui l'entoure, on fait des ustensiles pour le ménage. Cet arbre atteint, comme hauteur, jusqu'à 60 pieds.

—— o ——

LES ACCAPAREURS

LES accapareurs ne datent pas d'aujourd'hui: ils sont en réalité la plaie très ancienne de tous les temps et de tous les peuples.

Sous Clovis, une famine si cruelle désola la France, que ce prince, après avoir épuisé le trésor pour acheter du blé, fut obligé d'enlever les lames d'argent qui recouvraient le chevet du tombeau de saint Denis et d'en distribuer le produit aux pauvres.

A cette occasion, Erchinoald, alors maire du Palais, décréta des peines contre ceux qui cacheraient du blé ou le porteraient à l'étranger. Ceci fut, en fait, la première mesure prise en France contre les accapareurs.

—— o ——

FENETRES ORIGINALES

AUX Philippines l'on se sert avec beaucoup d'avantages de certains coquillages de mer en guise de vitres pour les fenêtres.

A l'Hôpital Général, à Manille, l'on peut admirer les fenêtres de l'entrée principale; c'est probablement le plus curieux et, en même temps, le plus bel échantillon qu'on puisse voir de fenêtres dans lesquelles les vitres sont complètement éliminées et remplacées par un grand nombre de ces coquillages.

Dans la plupart des vieilles églises du pays les fenêtres sont également faites avec ces coquillages et à Manille seulement on en vend chaque année plusieurs millions destinées à cet usage.

Les plus larges coquillages de cette espèce ont environ 3 pouces carrés et ils se vendent de 3 à 6 dollars le mille suivant la qualité. La lumière qui perce à travers ces coquillages transparents est d'un ton gris-perle très doux.

—— o ——

L'ECLAIRAGE DU NID

LE "baya" est un petit oiseau des Indes, remarquablement agile pour attraper les lucioles ou mouches luisantes, la nuit.

Il les suspend autour de son nid au moyen d'un certain limon glueux, et ainsi son nid se trouve tout orné pour que son compagnon le mâle, puisse trouver son domicile la nuit. On pense que c'est là la principale raison pourquoi la femelle orne ainsi sa maison.

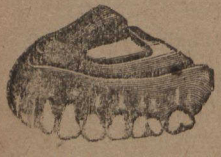
—— o ——

LA TASSE DE CAFE COMME BAROMETRE

LE café que vous prenez le matin peut vous renseigner sur le temps qu'il va faire dans la journée. Si les bulles d'air se ramassent au centre de la tasse et se touchent les unes aux autres, c'est un signe qu'il va faire beau dans la journée. Si par contre elles se ramassent au côté, il pleuvra très probablement ou tout au moins la journée sera très triste et couverte. Ce sont les conditions atmosphériques qui agissent sur les bulles d'air.

—o—

QUELQUES MACHOIRES



L'ECUREUIL se sert de ses pattes pour manger; l'éléphant de sa trompe. La girafe, le fourmi-lion et le crapaud de leur langue. Les araignées et les insectes de cette famille ont de petites mâchoires dures au moyen desquelles elles les mangent. La chenille a de fines mâchoires en forme de scie dont elle se sert habilement puisqu'elle consomme chaque jour trois fois autant de nourriture que son propre poids. Les tortues et quadrupèdes de cette espèce, n'ont point de dents. Les grenouilles ont une seule rangée supérieure de petites dents. Quant aux crustacés tels que crabes et homards ils ont des dents en dedans de leur estomac. Le lion et le tigre ont de terribles dents; cependant ils ne mâchent pas leur nourriture, mais ils la broient simplement. L'homme, au contraire, avant d'avaler sa nourriture, la mâche plusieurs fois et l'estomac ne s'en trouve que mieux.

COMBIEN IL Y A DE CENTENAIRES

LA Serbie dont on a parlé tant durant cette guerre, est le pays où il y avait le plus de centenaires. C'est elle qui en détenait le record. Il y avait1 centenaire par 2,200 individus. On en comptait 575 en tout dans le pays, âgés de 100 et au-delà d'années. Tous ces pauvres vieillards sont maintenant morts ou en esclavage.

L'Irlande vient ensuite avec 1 centenaire sur 8,130 individus de la populace. Ensuite les Espagnols avec 1 centenaire sur 43,000 individus. La Norvège en compte 23 ou 1 par 96,000 sujets. L'Angleterre, l'Ecosse et le pays de Galles viennent après avec 182 centenaires ou 1 sur 177,000. La France en compte 213 ou 1 centenaire sur 180,750 sujets.

La Suède 23, l'Allemagne, 28, le Danemark 2 seulement ou 1 sur 1,000,000 de sa population. Enfin on n'en compte point en Suisse, chose étonnante, car c'est le pays qui passe pour être le plus sain de l'Europe.

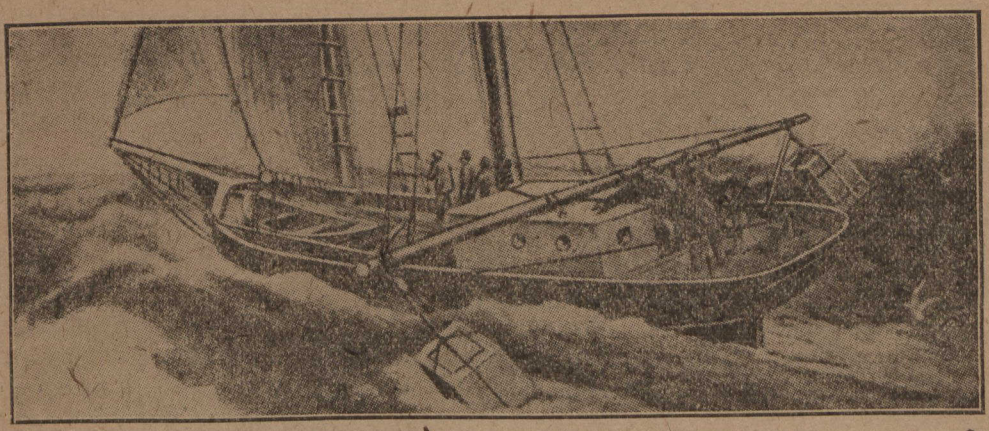
—o—

LE PLUS JEUNE COCHER

LE plus jeune cocher de place, âgé de 13 ans seulement, est à Thornbay dans le comté de Yorkshire, en Angleterre. Il paraît qu'il s'acquitte très bien de sa fonction.

—o—

Les Etats-Unis dépensent chaque année plus d'argent pour le tabac que pour le pain.



Le "Duxbury" photographié au moment où il entrait à Dutch Harbor.

COMMENT UN CAPITAINE REUSSI A DIRIGER SA GOELETTE PRIVÉE DE SON GOUVERNAIL

SI les personnes qui ont eu l'occasion de faire quelque voyage sur mer ou bien une traversée de l'océan pour aller visiter les vieux pays savent ce que c'est que la force des vagues, et combien effrayante est la mer quand elle est en colère, nombreuses sont celles qui n'ont jamais vu la mer et qui, par conséquent, ne peuvent se faire que difficilement une petite idée de la force destructive des vagues

Cette force est telle, que, malgré la solidité éprouvée des navires modernes, on a souvent à déplorer quelque nouveau désastre.

Quelquefois aussi, il arrive que, sans être engloutis, des navires sont désemparés, leur gouvernail étant arraché ou brisé par les vagues. Dans de pareils cas, le bâtiment devenu incontrôlable, vogue à la surface des eaux, emporté au gré des vents loin des routes maritimes. Quelques-uns de ces navires finissent par faire naufrage après avoir frappé quelque rocher ou quelque "iceberg"; d'autres plus heureux ont la chance d'être aperçus par un autre vaisseau qui leur porte secours.

Quelques-uns de ces derniers ont été ainsi égarés sur la mer pendant des semaines et même des mois. L'on comprend facilement les angoisses terribles subies par l'équipage et par les passagers pendant ces longs jours d'attente, quand, par surcroît, à l'horrible perspective d'un naufrage toujours possible, les pauvres gens ont à supporter les privations et les souffrances de la faim.

Mais voici que le capitaine d'une petite goëlette *Le Duxbury*, qui s'est trouvé dans une situation semblable, vient, par son ingéniosité, de trouver le moyen de gouver-

ner son bâtiment désemparé et privé de son gouvernail, et de réussir ainsi à le ramener dans un port pour y subir les réparations nécessaires. Il semble que le moyen bizarre qu'il a employé dans cette circonstance pourrait fort bien s'employer par tous les autres vaisseaux qui pourront désormais se trouver dans le même cas.

A son départ de Nome pour Seattle, le navire, assailli par une terrible tempête, était rejeté dans la mer de Behring. Une vague emportait le gouvernail dès le quatrière jour de mer, et le navire, exposé sans secours à la tourmente, dériva vers les îles Pribilof.

Pendant ces six jours le capitaine fut l'homme le plus occupé de la terre. La basse vergue du grand mât avait été amenée et fixée transversalement sur le toit du rouf d'arrière; à chacune de ses extrémités, débordant de chaque côté des flancs du navire, était attachée une poulie. Deux grandes caisses d'emballage extraites de la cale furent suspendues à un câble qui passait sur les poulies et sur l'axe resté intact de la roue de commande du gouvernail. La longueur du câble était telle qu'une seule des caisses plongeait à la fois dans la mer et créait ainsi une résistance pouvant servir à diriger la navigation; il suffisait d'immerger la caisse de tribord pour entraîner le navire dans cette direction.

Cet expédient permit au capitaine d'amener son navire en bon état à Dutch Harbor (Unalaska) où il fut pourvu d'un gouvernail neuf, et il arriva à Seattle au bout d'un mois avec tout son monde sain et sauf.

——o——

L'ORIGINE DE CERTAINS NOMS DE FLEURS

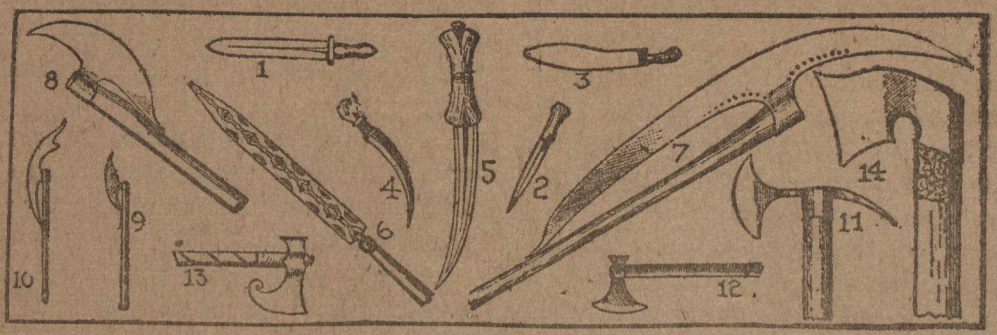
IL est intéressant de savoir d'où vient le nom de certaines fleurs. Beaucoup ont été baptisées du nom de la personne qui les a découvertes ou fait connaître. Au nombre de celles-ci on peut citer : le "dahlia" qui a été nommé ainsi du nom de "André Dahl" botaniste Suédois qui a introduit les premières plantes de ces fleurs du Pérou où la fleur croît en abondance à l'état sauvage ; le "Camélia" qui a reçu son nom du Père Cornelli, missionnaire au Japon d'où il rapporta en France de magnifiques spécimens de ces arbrisseaux.

Le Père Cornelli avait appelé ces arbustes magnifiques "roses du Japon" mais ses amis changèrent ce nom et les appelèrent "camélias" nom qui leur est resté ; les "Magnolias" qui ont été nommés ainsi en l'honneur du professeur Magnol de Montpellier, France, qui le premier apporta en France, d'où ils se sont vite répandus dans toute l'Europe, quelques-uns de ces arbrisseaux magnifiques qu'il avait pris en Asie. D'autres fleurs ont reçu leur nom d'après les usages auxquels on les fait servir, tel est le cas de la "lavande".

Le mot "lavande" vient de l'italien "lavanda", qui signifie "action de laver", parce que cette plante fournit une eau de senteur employée pour la toilette. Déjà du temps des romains on employait cette fleur pour parfumer l'eau des bains.

——o——

M. H. Bicknell, mort dernièrement, était un facteur modèle. Durant les 30 années qu'il fut facteur il parcourut 117,000 milles. Sa ponctualité fut telle que les villageois réglaient leurs horloges sur lui.



Anciennes armes russes.—(1) épée courte à double tranchant.—(2) Poignard.—(3, 4 5) Couteaux de combat.—(6) Lance.—(7 à 14) Haches de combat.

ARMES ANCIENNES ET MODERNES

LA guerre actuelle a démontré toute l'horreur des armes et de leur emploi terrible sous toutes les formes. Depuis la baïonnette, si redoutée des allemands, jusqu'aux canons aux formes les plus monstrueuses et aux effets les plus foudroyants, les obus, bombes, grenades de tout calibre, employés par les combattants, toute cette agglomération de machines infernales est employée pour vaincre ou déchiqueter l'ennemi.

En face de tout ce lugubre tableau, on ne songe plus guère aux armes employées jadis dans les guerres et qui, comparées aux armes modernes, ne seraient que de vulgaires jouets d'enfant.

La Russie, autrefois, tenait et tient peut-être aujourd'hui encore, le record en tant qu'il s'agit de se battre à l'arme blanche. Elle possède une multitude de lances et de sabres. Les musées et les arsenaux en sont remplis.

On connaît l'habileté avec laquelle les Cosaques manipulent le sabre; elle est légendaire; rien de surprenant quand on pense que ces rudes cavaliers sont initiés au maniment des armes dès l'âge de 18 ans. L'infanterie russe charge à la baïonnette avec une froide maîtrise qui vaut presque la "furia francese" des soldats français qui pourtant, sont passés maîtres en ce genre de combat.

La raison principale de cette grande habileté avec laquelle les russes se servent des armes, est que chacun, dès le plus jeune âge, est formé adroitement au métier.

L'intérieur de toute maison russe est ornée d'un nombre infini d'armes, laissées comme héritage par les ancêtres et ils en sont fiers, à juste titre. Cet amour ou plutôt cette dévotion pour les armes, leur est venue, en grande partie, de la Perse qui en fabriquait pour eux; en ce temps, il est vrai, ils ne songèrent guère que des événements plus sinistres, tel que la guerre actuelle, les obligeraient à sortir de leur pays et à se battre avec des armes autres que les leurs.

La figure ci-contre, nous démontre les différentes formes d'armes dans l'armée russe. Ce sont des coutelas, courts et larges, à deux tranchants qu'on suspendait au fourreau de la ceinture; d'autres de forme courbée, très pointus, du genre

d'un tylet, s'adaptaient en arrière de la botte. Mais l'arme la plus meurtrière était la hache de forme oblongue et un peu cintrée munie d'un long manche, employée surtout par les soldats à pied. La cavalerie en avait aussi, de plus petites mais non moins meurtrières.

Il est probable que ce genre d'armes serviront peu dans la guerre actuelle, où les corps-à-corps deviennent rares. C'est plutôt une guerre à distance dont les procédés et tactiques diffèrent des anciennes guerres.

—— o ——

LA MEDECINE AU CAMBODGE

LES Cambodgiens sont, comme tous les peuples d'Extrême-Orient, très superstitieux. Depuis des siècles, ils croient aux exorcismes et à toutes les pratiques de la sorcellerie qui, chez eux, n'est pas séparée des croyances religieuses.

Ainsi, à Pnom-Penh, on s'imagine que l'extraction du fiel humain pratiqué sur un homme vivant possède des vertus médicales de premier ordre.

Ce fiel guérit toutes les maladies et infirmités de la vieillesse car l'on suppose que l'humeur secrétée par le foie contient un *esprit de vie*, quelque chose de semblable à l'eau de jeunesse ou à l'élixir de longue vie.

Un ancien directeur de l'Ecole royale cambodgienne de Pnom-Penh, a raconté, à ce sujet, l'histoire suivante, qui précise une des croyances de ce peuple simpliste, superstitieux jusqu'à la cruauté.

Un matin, deux jeunes indigènes allèrent annoncer qu'un homme gisait inanimé dans les fossés de l'Ecole Royale.

Les deux jeunes gens conduisirent le directeur sur le théâtre du crime, où trois Français procédaient déjà à des constatations.

Un Annamite, jeune encore, gisait à terre, les côtes défoncées par un coup de coutelas, avec un trou circulaire dans la région pulmonaire.

Les indigènes, accourus en foule, affirmaient que le malheureux avait eu son fiel enlevé pour faire des médicaments!

L'autopsie de la victime démontra la véracité de cette sinistre assertion.

Le remède souverain, la panacée universelle est contenu dans un seul produit: la corne de cerf. Avec elle on guérit, ou mieux l'on prétend guérir, la phtisie, la fièvre, les rages de dents, les cors aux pieds, etc.

Les pharmaciens vendent comme remèdes prescrits par la pharmacopée chinoise: de la décoction de fiel de corbeau, un filtrage d'ailes de certains coléoptères, de la poussière d'os de singe broyés, des moustaches de tigre, de la corne de rhinocéros, des dents de chiens, des pattes de chauves-souris et du bouillon de cailloux.

Ce dernier est le résultat de la cuisson de cailloux roulés ayant été, pendant des siècles, exposés au sommet des montagnes et qui, pendant cette longue période de temps, se sont imprégnés de la rosée du matin.

Ce bouillon extraordinaire a une renommée certaine et passe pour être un médicament souverain contre les maux de ventre, la paresse et... l'incrédulité.

On le vend, d'ailleurs, assez cher: $5 la chopine.

—— o ——

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5,000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

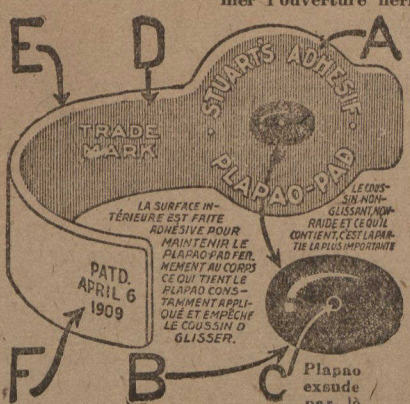
Cette **offre généreuse** est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant **"nuit et jour"** qui **rétablit** et **fortifie** des muscles relâchés et ensuite **supprime tout-à-fait les bandages douloureux** et la **nécessité de dangereuses opérations.**

RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de **Plapao sans frais** pour vous permettre d'**en faire l'essai.** Vous ne **payez rien** pour cet essai de **Plapao maintenant ou dans l'avenir.**

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, **cessez,** vous savez par votre **propre expérience,** que c'est seulement un **pis-aller,** un **faux soutien** contre un mur tombant et **que cela affaiblit votre santé** parce que cela **retarde la circulation** du sang. **Pourquoi** donc **continuer** à le porter ? Voici un **meilleur procédé** dont vous pouvez vous assurer sans frais.



EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et **plus important** objet du **PLAPAO-PAD** est de conserver **toujours appliqué** aux muscles relâchés le remède appelé **Plapao** qui est de nature **contractive,** et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est **d'augmenter** la circulation du sang afin de **revivifier** les muscles Alors, mais **seulement alors** vous pouvez **attendre** la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but **d'empêcher le tampon de glisser,** c'est **une aide importante** pour maintenir la hernie qui **ne peut** être contenue par un bandage.

Des **centaines** de gens, **vieux et jeunes,** ont **affirmé sous serment** devant un **officier qualifié** que le **PLAPAO-PAD** a guéri leur hernie — certains cas étant des plus **graves** ou des plus **anciens.**

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des **résultats.**

C'est parce que son action est **continuelle**—nuit et jour pendant les 24 heures **entières.**

Il n'y a **pas** d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant, **minute** par **minute**—perdant votre **travail quotidien**—même pendant **votre sommeil**—ce merveilleux remède **infuse** invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle **force** dans vos muscles et les met en état de **maintenir les intestins** en place sans le support **artificiel** d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le **PLAPAO-PAD** est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une **extrémité élargie** du **PLAPAO-PAD** qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se **déplacer plus loin.**

"B" est un tampon convenablement fait pour **Fermer l'ouverture herniaire** et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède **absorbant-astringent.** Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et **s'échappe à** travers la petite **ouverture** marquée "C" et est absorbé par **les pores** de la peau pour **fortifier** les muscles affaiblis et effectuer la **fermeture de la hernie.**

"F" est l'extrémité du **PLAPAO-PAD** qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la **solidité** et le support nécessaires au **PLAPAO-PAD.**

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—

Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" **sera** bannie sans retour—

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous **connaîtrez** que votre hernie est guérie—et vous me remercierez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter **MAINTENANT** ce merveilleux remède gratuit. Et **"GRATUIT"** signifie **GRATUIT**—ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai **personnel** de sa **valeur. N'envoyez pas d'argent,** parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte **rien,** bien qu'il puisse vous **apporter** un **renouveau** de **santé** plus précieux que **beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui** et vous serez **heureux** pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon **aujourd'hui** et par **retour de la malle,** vous recevrez **l'essai gratuit** du **Plapao** avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un **diplôme avec Médaille d'or à Rome** et **un diplôme avec Grand Prix à Paris.** Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit Les réponses seront **certainement** considérables. Pour éviter un désappointement écrivez **MAINTENANT.**

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.

Pour un essai gratuit de **Plapao** et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de **Plapao.**

LE DANGER DE LIRE AU LIT

C'EST en juste vérité, qu'on pourrait dire que les yeux sont les diamants de notre être.

En effet, quoi de plus précieux que la vue?

Ceux qui atteints, de la cécité, soit par nature ou par accident, pourraient seuls nous dépeindre les tristesses d'une telle infirmité.

Cette obscurité continuelle dans laquelle ils vivent, se dénote bien sur leur figure par l'absence du sourire et du bonheur que goûtent leurs semblables qui voient. Il ne leur a pas été donné de contempler les beautés de la nature ni les nombreuses merveilles des temps.

C'est donc une chose essentielle que de veiller sur notre vue que nous devons conserver saine, longtemps et ne pas reculer devant quelque sacrifice pour sa sécurité.

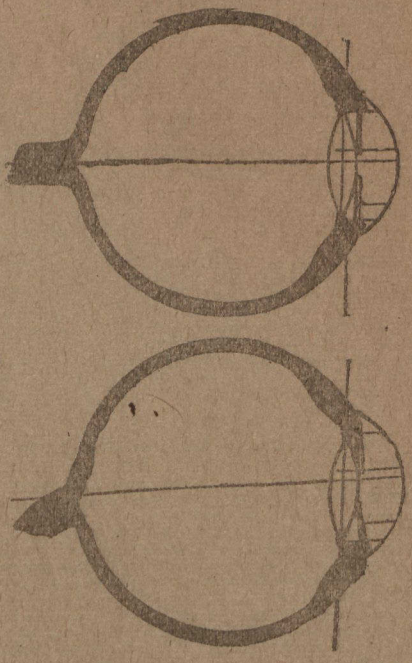
Or, on ignore malheureusement trop encore, que l'habitude de lire au lit est une des habitudes les plus pernicieuses à la vue.

Naturellement on ne trouve rien de plus commode pour calmer les nerfs, soi-disant, ou pour attendre un sommeil retardataire, que de se mettre à lire dans son lit, soit le journal, le magazine ou la suite d'un roman, dont on a hâte de voir la fin plus ou moins tragique.

Il vaut bien mieux, du moment qu'il y va de l'intérêt de notre santé, cesser cette habitude.

La position de lire, couché ou même renversé sur un sofa, contracte fortement le nerf optique et fait dévier le cristallin. Tout le système en dedans de l'oeil perd son élasticité tout comme un morceau de caoutchouc qu'on allonge, perd sa solidité première à force de tiraillements fréquents.

Renonçons donc à cette habitude de lire couché, du moment qu'elle est mauvaise.



La figure au-dessus nous montre un oeil à l'état normal avec toutes ses particularités saines. Celle de dessous nous fait voir l'oeil d'un aspect différent. Le cristallin s'incline légèrement. Le nerf optique est tendu. L'oeil prend la tendance de se déplacer du centre. Cet état de l'oeil attaque progressivement le muscle ciliaire et l'iris et causera du tort au nerf optique.

Nous fatiguerons ainsi moins notre vue et nos yeux resteront sains pour longtemps. Les lunettes reposent les yeux, admettons-le, mais elles ne les guérissent pas.

Les oculistes eux-mêmes prétendent que ces sortes de maladies, causées aux yeux à force de continuelles lectures, dans la pose mentionnée plus haut, sont difficiles à guérir.

MEUBLES ! ! !

PEUVENT ETRE ACHETES

Aux Anciens Prix

Durant 1916 deux augmentations dans les prix furent faites par les manufacturiers, dû à la rareté du matériel. Ayant acheté en grande quantité, avant la deuxième hausse, je suis en position de vous assurer que mes

PRIX SONT PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

Vue partielle d'un de nos étages de meubles.

Je puis vous épargner de 15 % à 25 % sur nos ameublements de CHAMBRE A COUCHER, SALLE A MANGER, SALON, LIVING ROOM, ETC.

LITS EN FER ET EN CUIVRE

PRELART — TAPIS — RIDEAUX — DRAPERIES.

MEUBLES VENDUS SERONT EMMAGASINÉS GRATIS JUSQU'À LA LIVRAISON.

E. GERMAIN, 963, STE-CATHERINE EST

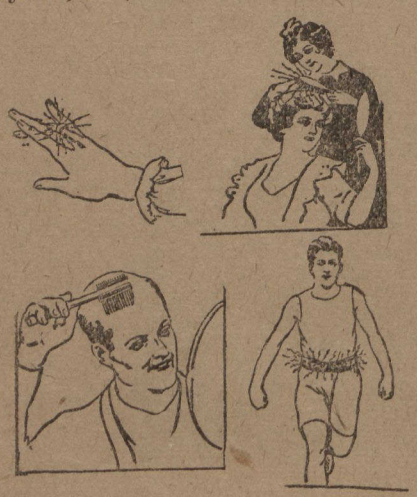
Téléphone Est 2244 *Entre Papineau et Cartier.*

FRAUDES ET FRAUDEURS DE L'ELECTRICITE

DE nos jours, les traitements par l'électricité sont tout-à-fait à la mode.

Les sommités médicales, du reste, s'en servent, avec une grande habileté et sûre d'extérité, dans les cas de guérisons, d'opérations ou de recherches comme par les rayons X, universellement connus. Les nombreux guéris et soualgés par applications de l'électricité, sont un témoignage plus qu'éloquent, de son emploi, bienfaisant et efficace.

Voyant cela, d'habiles farceurs, autre-



ment dit "charlatans", pour exploiter la crédulité du public, ont introduit une quantité considérable d'instruments électriques qui doivent, à coup sûr, disent-ils, délivrer les affligés de leurs maux.

Ainsi le port de la ceinture électrique, doit supprimer toutes les douleurs des reins et redonner à l'homme faible et épuisé, force et vigueur corporelles du jeune âge.

C'est l'anneau magnétique qui supprimera les rhumatismes du doigt, de la main ou du bras. Ceux qui sont chauves auront pour consolation des brosses et des peignes capables de faire repousser l'abondante chevelure d'autrefois.

Enfin une série de bien d'autres instruments du même genre, et qu'il serait trop long de mentionner ici, sont autant de pièges tendus à la bourse des dupes et nigauds qui se laissent ainsi prendre au filet par la masse de ces charlatans, avides de s'enrichir aux dépens des exploités.

Ce n'est que du bluff et de la tromperie que tous ces instruments électriques soi-disants, et le public devrait s'en méfier. Il faut croire que c'est juste, puisque aux Etats-Unis, la vente de ces sortes d'articles, a été interdite.

—o—

LA COULEUR DU SABLE AU BORD DE LA MER

LE sable qui recouvre la grève à Blackpool, sur la côte du Lancashire, est d'une couleur absolument blanche. C'est le sable le plus blanc que l'on trouve sur les côtes anglaises. On en trouve cependant encore du blanc sur d'autres grèves, entre autres le long des côtes de Cornwall, de Penzance à Land's End. A Hugh-Town dans l'île Ste-Marie, une des îles Scilly le sable est également, mais en partie seulement, blanc et luisant.

Dans les parages de Plymouth, au contraire, le sable est d'un beau gris-bleu; on attribue cette couleur à la présence des innombrables coquilles brisées de moules qui y sont mêlées.

Sur les côtes de la mer du Nord, le sable est presque de partout d'une couleur brune et jaune.

Le sable des côtes d'Argyllshire, en Ecosse, est remarquable par sa finesse, sa couleur est assez blanche.

LE SAMEDI

JOURNAL HEBDOMADAIRE
DE 40 PAGES

Contient dans chaque numéro:

Une chronique éditoriale illustrée;

Une nouvelle sentimentale ou dramatique inédite et spécialement écrite pour le journal;

Une page amusante de "Coups de Piton";

Une chronique médicale;

Une Page féminine;

Un courrier des curiosités;

Quantité de gravures humoristiques, de mots d'esprit, d'historiettes, et de plus

13 pages d'un feuilleton choisi parmi les meilleurs auteurs modernes.

Et vous avez tout cela pour
5 CENTS SEULEMENT
chez les Dépositaires ou chez les Edit.-Prop., Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

DES examens pour l'admission au collège des Cadets de la Marine ont lieu dans les centres de la Commission du Service Civil au mois de mai de chaque année, et les candidats reçus entrent au collège vers le 1er août qui suit l'examen.

Les inscriptions pour ces examens sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil à Ottawa; on peut obtenir de lui des blancs de formules de demande d'entrée.

Les candidats doivent avoir au moins 14 ans, mais pas plus de 16 ans au 1er juillet qui suit l'examen.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur demande adressée à M. G. J. Desbarats, C.M.G., député ministre du Service Naval, Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Député Ministre du Service Naval.

Département du Service Naval,

Ottawa, 22 Novembre 1916.

Toute publication non autorisée de cet avis ne sera pas payée.

Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité

SANS

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET LES SOIREES

AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornements pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris et Londres.

8 Notre-Dame Ouest

Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 61

UN NAVIRE INFERNAL

ON désigna longtemps sous ces noms: machine infernale, navire infernal, des engins destructeurs d'une grande puissance.

Aujourd'hui que nous disposons de mitrailleuses, de pièces de siège d'une portée considérable et de toutes les ressources d'une merveilleuse pyrotechnie, nous avons peine à concevoir comment nos ancêtres arrivaient à démolir des forts et de grands ouvrages de maçonnerie. Le navire infernal va nous en donner une idée.

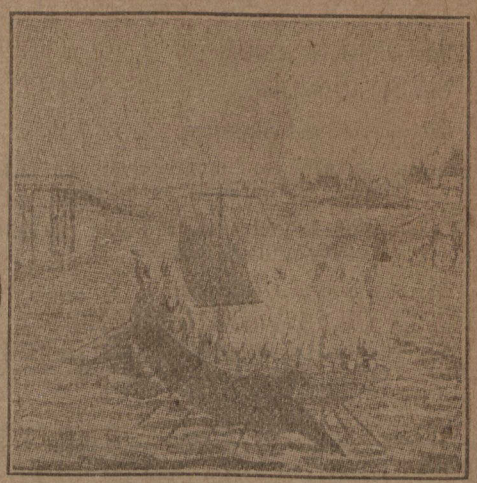
Celui que nous allons décrire fut employé en 1585, époque du siège d'Anvers. Pour rompre l'effort des assiégeants, on décida de détruire un pont jeté sur l'Escaut. Un ingénieur nommé Genibelli, chargé de l'entreprise, construisit successivement plusieurs radeaux contenant des barils de poudre. Ces radeaux descendaient le fleuve et l'explosion devait faire sauter le pont.

Plusieurs tentatives ayant échoué, Genibelli dressa les plans d'un véritable navire renfermant une caisse de bois dans laquelle on entassa 20 mille livres de poudre. Un système fort simple devait l'enflammer au moment voulu.

Le tout, pour assurer la résistance et doubler la force explosive, était enseveli sous quatre cents chariots de pierres, de sable, de poix amalgamés par un solide mortier.

Ainsi que le montre notre gravure, des perches de différetes longueurs sortaient de tous côtés du bateau pour empêcher qu'il prît une mauvaise direction une fois qu'on l'aurait abandonné à la dérive. En outre, une queue pesante, composée de filets et de cordages, retenue au navire par une forte chaîne, servait à le maintenir au milieu de l'eau. Par un surcroît de précaution, cinq matelots pilotèrent le bateau jusqu'à quelques centaines de mètres du pont. Là, ils enflammèrent la mèche et un certain nombre de tonneaux goudronnés; puis, sautant dans une barque, ils s'éloignèrent en faisant force de rames.

L'affaire avait été bien calculée. Dès que le navire infernal approcha le pont,



une épouvantable explosion retentit et la construction, réduite en miettes, sauta, ainsi que plusieurs forts avoisinants.

Voilà qui nous montre comment, dès ces temps reculés, l'homme utilisait déjà des explosifs.

—— o ——

A Acqui, en Italie, il est une source d'eau chaude tellement puissante que l'hôpital des soldats blessés, est chauffé par cette source d'eau qui passe dans les radiateurs et procure au bâtiment, autant de chaleur que s'il était chauffé par le charbon. Cette source donne 118 gallons par minute à une température de 165 degrés. Il va sans dire que toute l'eau chaude usée pour les lavages et autres nécessités, vient de la même source.

LA POUDRE A PATE

Cook's Friend

BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces
15c la demi-livre—10c le quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriqué par W. D. McLaren, Limitée, MONTREAL.

Un Buste Bien Dessine

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: $1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

Tordeuses à torchons, de plancher, depuis $1.75 à	$3.00
Torchons à plancher, 25c à	50c
Torchons avec manches, 35c à	90c
O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à	$1.00
Poli à meubles	25c
Epoussettes en plumes, depuis 50c à	$1.50
Paillassons en acier, le pied carré	65c
Paillassons en cuir, depuis	$1.75
Paillassons en coco, depuis	$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.

L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER LIMITE

52 BOULEVARD ST-LAURENT, TEL. MAIN 1914

LA SECTE DES LIPPOVIENS

A Tulcéa, l'on rencontre des paysans russes qui appartiennent à la secte des Lippoviens.

Leurs pères furent exilés de Russie et leur nom viendrait de ce qu'ils ne s'agenouillent que devant des icones faites en bois de tilleul (lippa).

Ils se divisent en quatre sectes, les "Popovitsy" qui ont des popes ; les "Bezpopovitsy" qui n'en ont pas ; les "Molokhanes", buveurs de lait, et les "Skoptsy" ou "Castrats" qui sont cochers dans les grandes villes.

Les Lippoviens ont formé d'assez gros villages et sont au nombre d'au moins 10,000. Il est difficile, d'ailleurs, d'établir une statistique exacte. Effrayés par le recensement, ils mentent et trompent l'enquêteur. Ils ne veulent pas déclarer leurs morts et vont les enterrer la nuit.

Le métier de prêtre, si l'on en croit les Roumains ,ne serait pas commode ni lucratif tous les jours.

On prétend même qu'une secte tue son pope quand il a célébré un certain nombre de sacrements ; le malheureux ne peut échapper que par la fuite au sort qui l'attend.

Dans certains villages un prête oserait à peine se montrer les jours de pêche, la vue d'une robe de pope portant la guigne au pêcheur ; par contre, il est excellent de batre sa femme si l'on veut trouver beaucoup de poissons dans son filet.

Le proverbe : "qui aime bien châtie bien" est article de foi dans tous les ménages des paysans russes et les femmes lippoviennes y croient très sincèrement. Puis, après les coups, vient la réconciliation très douce : on pardonne tout alors, on oublie tout, la concorde règne entre le mari et la femme.

DIAMANTS CELEBRES

LES trois plus beaux diamants qui existent en Angleterre sont ceux qui appartiennent à la duchesse de Westminster, à la comtesse de Dudley et à la duchesse de Portland. Ces dames sont les épouses des trois plus riches pairs d'Angleterre.

Le diamant que possède la duchesse de Westminster est le fameux "Nassac". Ce diamant était depuis plusieurs générations la propriété de la famille Grosvenor lorsque le *marquisat* de Westminster est devenu *duché;* il pèse 78 carats, et sa valeur est si grande qu'on ne saurait l'estimer et fixer un prix.

Le diamant de la comtesse Dudley est appelé: *étoile de l'Afrique australe*. On le désigne aussi sous le nom de "Le dudley". Il pèse 44½ carats et il pesait le double avant qu'on l'ait taillé.

Le diamant de la duchesse de Portland est appelé: "Le portland". Il est très pur et très limpide; son poids est tenu secret par la famille, mais on dit qu'il a été évalué jadis à $50,000.

Naturellement ces diamants n'appartiennent pas personnellement à ces dames, ce n'est que par courtoisie qu'on les leur laisse porter. Ces bijoux si précieux sont des bijoux de famille et chacune de ces dames a le droit de les porter dans certaines circonstances, sans toutefois que cela leur donne aucun droit sur leur propriété.

—— o ——

C'est en l'année six cent deux que fut créé l'archevêché de Canterbury, en Angleterre.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil,** approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les **chairs** se raffermissent et se **tonifient** la **poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur.** Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de **développer la poitrine,** en même temps que, sous son action, se comblent les **creux des épaules.** Seul produit **véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif,** bienfaisant pour la **santé générale.** Le **Réformateur** est très bon pour les **personnes maigres** et **nerveuses.** Convenant aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme** dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de **maladies,** ou qui n'était pas **développée.**

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la **beauté,** tout en **restaurant** ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la **nervosité.**

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

LES PETITS METIERS QUI ENRICHISSENT

IL est incontestable qu'il est plus facile de faire fortune dans certaines situations et dans certains métiers que dans quelques autres, mais il y a parfois des exceptions et des cas imprévus qui sont de nature à donner de l'espoir à ceux qui, rêvant d'être riches, trouvent qu'ils tardent bien à le devenir. Farley, le briseur de grèves américain qui, en mourant, a laissé une fortune évaluée à un peu plus d'un million, n'exerçait pas un métier ordinaire et, convient-il de le dire, fort heureusement peu répandu.

Il n'est donc pas après tout surprenant de constater qu'un homme plein d'initiative y fit fortune. Mais voilà d'autres exemples qui, s'ils ne relatent point des gains aussi élevés, sont cependant dignes de faire rêver ceux qui en accomplissant leur travail quotidien arrivent à joindre "les deux bouts" avec peine.

Un simple petit ramoneur est mort en Angleterre et a laissé à ses héritiers 30 mille dollars économisés avec une rare persévérance. Un homme nommé Murrel, qui tous les étés allait dans les stations balnéaires anglaises et dessinait par terre des paysages de son invention, a laissé en mourant 120 mille dollars.

Que de peintres réputés qui exposent dans les grands salons seraient heureux d'avoir cette somme dans les coffres-forts d'une banque. Murrel n'a pas travaillé pour la postérité. Toutes ses oeuvres, tracées sur les trottoirs, ont été effacées par les pluies et les soins des employés chargés de la voierie. Vingt-sept ans suffirent à Murrel pour gagner sa fortune. En novembre 1911, un repasseur de Sheffield mourut en laissant une fortune de cent mille dollars.

Mais voilà bien une curieuse histoire. Un berger suisse, appelé Antoine Ferrer, avait des dispositions artistiques. Au lieu de dessiner, il s'amusait à tresser de la laine suivant des combinaisons de son invention.

Une dame anglaise, qui visitait le pays de Guillaume Tell, fut surprise de l'habileté de Ferrer. Elle le fit venir en Angleterre, l'installa dans Regent-Street, une des voies élégantes de Londres, et là, l'humble petit berger reçut la visite de toute l'aristocratie très intéressée par des travaux nouveaux où il entrait un très original sentiment décoratif.

Les affaires marchèrent bientôt si bien que Ferrer fit venir de Suisse quelques jeunes filles pauvres qu'il éduqua, auxquelles il montra les secrets de son art. Bref, Antoine Ferrer sut profiter de l'aubaine. Il put mettre de côté plus de 400 mille dollars avant que la vogue entraînât le caprice des riches anglaises vers d'autres fantaisies.

Faut-il rappeler que M. Jules Ledoux, le chef "de claque", qui mourut il y a sept ou huit ans à Paris, laissa une fortune de cinquante mille dollars.

Ces exemples montrent qu'il y a encore pour les gens entreprenants et... économes la possibilité de "faire de l'argent" en ce bas monde.

—— o ——

Le père d'un soldat et ses deux frères ont été tués sur le champ de bataille, tandis que sa mère et sa soeur ont été tuées également par un zeppelin, en Angleterre. Quant à l'infortuné soldat, il a été blessé trois fois et porté une autre fois comme disparu.

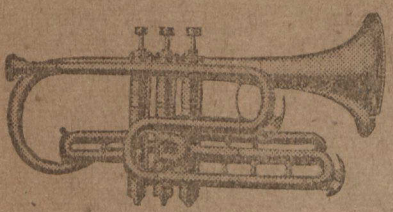
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal

TEL. BELL MAIN 554

GANTERIE ROYALE

NEW YORK LONDON PARIS

N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR VOS

Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

"ALLIGATOR"

est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

VALISES, SACS DE VOYAGE, SACOCHES, HARNAIS, ETC.

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

LA VALEUR DES COQUILLAGES

La valeur des coquillages ne consiste pas dans la rereté qu'ils peuvent avoir aux yeux des nombreux amateurs qui les collectionnent.

Ils servent de monnaie courante dans beaucoup de pays exotiques.

Aux Indes, les "cauries" sont une monnaie courante, dont le nom s'applique, à proprement parler, à la forme des coquillages, qui nous sont familiers sur nos côtes d'Europe.

Aux Indes, 4000 coquilles de "cyproea moneta" représentent 25 cents de notre monnaie.

Certains ports de la côte occidentale d'Afrique reçurent ainsi, en paiement, pendant le cours d'une seule année, jusqu'à 2,565 tonnes de "cyproea moneta."

Et comme les marchands achètent les "cauries" au poids, il s'ensuit que plus les coquillages qu'ils mettent en circulation son petits et plus leurs bénéfices sont élevés.

Le "caurie à anneau", caractérisé par une bande jaune à sa partie supérieure, est aussi d'un usage courant.

Celui qui est en forme d'oeuf est très recherché aux Nouvelles-Hébrides, mais aux îles du Duc d'York, il n'est accepté qu'en paiement des achats de porcs.

Une variété de nérites a été adoptée comme argent, dans les îles du sud du Pacifique ; d'autres, en formes d'olives, ont les deux extrémités coupées, et lorsqu'on les enfile en colliers, ils passent comme de bonne monnaie dans certains districts de la Californie.

En enlevant aussi certaine portion de la coquille, d'un bigorneau tout spécial, on fabrique le "dewarra" ou "tambu" de la Nouvelle-Bretagne.

Les coquilles ainsi préparées sont enfilées sur les arêtes de certaines feuilles et portées en manière de colliers, la fortune d'un homme s'estimant à la hauteur des rangs de son collier.

Les indigènes se refusent à échanger leur "dewarra" contre de l'or et ne vendent des canots, par exemple, que contre de la monnaie de coquillages.

Les blancs doivent donc se procurer ces derniers chez des marchands, au prix de 75 cents par largeur de "dewarra".

Au point de vue décoratif, certains coquillages sont très recherchés, entre autres, le "trigonia" et l'"éclenchus."

C'est ainsi que le chank, employé à cet effet, est considéré comme sacré par les Hindous. On en voit beaucoup aussi sur la tête et autour du cou des boeufs, bêtes sacrées, elles aussi.

Dans les temples, bien souvent, les coquillages sont transformés en instruments de musique, qui donnent des sons mélodieux.

Le commerce des chanks est très grand, bien que le nombre de ces coquillages, venus chaque année des pêcheries du golfe de Manaer, ne se compte plus, comme jadis, par millions.

Encore maintenant, Madras et Calcutta en importent de 50,000 à 75,000 dollars par an.

Les spéciments de coquillages qui sont contournés d'une manière extraordinaire, les coquillages phénomènes sont tenus en grande admiration par les indigènes et valent, naturellement, plusieurs fois leur poids d'or.

Rappelons, enfin, les nacres polies sur lesquelles on grave les beaux camées, et les nacres ordinaires qu'on brise pour la fabrication de la porcelaine.

Ces fragments de coquillages ont eux aussi une valeur marchande qui est assez élevée.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin des

Suit Cases et Sacs de Voyages

à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

— LA —

X X X

Farine préparée de Brodie

La Farine préparée XXX de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que:

La Farine préparée XXX de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit;

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux;

La Farine préparée XXX de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout

La Farine préparée XXX de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR $1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire.*

Nom .....

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

CURIEUX ANNEAU CONSIDERE PAR LES JAPONAIS COMME UN "PORTE-CHANCE"

Les étrangers qui visitent le Japon sont étonnés de voir souvent dans ce pays de gros anneaux de pierre placés au sommet de pilliers également en pierre.

Ces anneaux sont surnommés par les japonais : "lunettes de la fortune" parce que, disent-ils, ce sont de vrais talismans qui leur permettent d'accomplir avec succès tout ce qu'ils entreprennent.

Ces anneaux, en général, sont faits par la personne même qui les a installés dans son jardin ou devant sa maison, aussi beaucoup sont très grossiers.

Ceux qui trouvent ridicule cette croyance des japonais aux propriétés magiques de ces anneaux, ont bien tort d'en rire, car on peut citer des personnes qui ne sont pas japonaises et qui croient aux anneaux "porte-chance."

Pour ne citer qu'une de ces personnes, nous dirons que c'est un empereur "hunique", qui a nom Guillaume, autrement dit : "Kaiser".

Ce monstre, qui se dit le représentant de Dieu, n'a pas honte de porter constamment un anneau à la puissance magique duquel il a pleine confiance.

Cet anneau qui lui vient de son ancêtre Frédéric doit, d'après ce qu'il croit, lui assurer le succès dans toutes ses entreprises. Il est vrai que depuis ses échecs nombreux et répétés il doit commencer à douter de sa puissance. Peut-être même l'a-t-il quitté de dépit, et s'il ne l'a pas placé sur un piédestal, pour regarder à travers, à l'instar des japonais, si la chance lui vient, il doit du moins penser que c'est un traître.

—o—

HIRONDELLES DE GUERRE

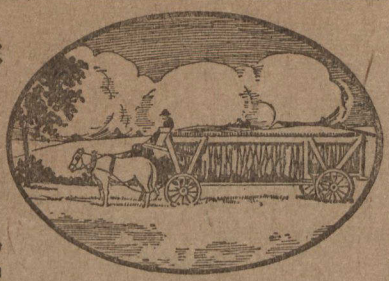
Les pauvres hirondelles qui nichaient dans les maisons de l'Est de la France s'étant trouvées sans gîte, leurs villages ayant été bombardés et réduits en ruines, n'ont rien trouvé de mieux que d'édifier leurs nids en pleins "gourbis" des soldats et même jusque dans les abris creusés dans les tranchées.

Gazouillant aux oreilles des "poilus", elles viennent picorer sur leurs doigts les miettes de biscuit, et sont si bien leurs amies, qu'aux jours de canonnade, loin de s'effarer et de fuir, elles se rapprochent d'eux davantage et les caressent avec des petits cris.

Aussi les hirondelles de la guerre sont-elles pour nos héros du front de véritables petites compagnes qui leur font un peu oublier le danger constant au milieu duquel ils vivent depuis des mois.

Récolte du Tabac Canadien

ROSE QUESNEL



Le transport des feuilles de Tabac au séchoir.

A peu près trente jours après l'écimage, les feuilles de tabac deviennent jaunâtres, maculées de taches plus foncées, leurs extrémités se dessèchent et se penchent vers la terre ; le tabac est mûr et il est temps de le récolter, car une gelée précoce pourrait venir tout-à-coup menacer de détruire toute la plantation.

La coupe du tabac exige beaucoup de jugement et cette opération est ordinairement confiée à des experts. Chaque personne employée à cette besogne est munie d'un gros couteau recourbé (serpette) et passe le long des différents rangs de tabac choisissant et coupant les plantes qu'il considère suffisamment mûres, laissant les autres encore quelque temps afin d'assurer leur maturité parfaite. Une fois coupées, les feuilles sont attachées à de petits piquets où elles sont laissées jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment fanées pour qu'il n'y ait plus de crainte de les briser en les remuant : elles sont ensuite transportées au séchoir. Il est essentiel que ces divers maniements se fassent avec précaution, afin de ne pas endommager les feuilles ; car plus on conserve ces dernières intactes, plus elles ont de valeur. Il n'est donc pas surprenant que le tabac produit d'après les méthodes de culture scientifiques que nous venons de décrire possède un arôme délicat, une belle couleur jaunâtre, une combustibilité parfaite et une onctuosité qui caractérisent tout tabac de qualité supérieure. Ce sont ces tabacs qui entrent dans la fabrication du tabac

ROSE QUESNEL
Tabac a Fumer
DOUX ET NATUREL

et qui contribuent à en faire le meilleur tabac Canadien sur le marché. Fumez le tabac Canadien, c'est le plus pur, le plus naturel ; essayez le Rose Quesnel, il vous donnera satisfaction.

Essayez-en un paquet

5¢

Chez tous les marchands.

LE TABAC ROSE QUESNEL est fabriqué de tabac Canadien naturel de choix, scientifiquement cultivé, récolté, séché et ayant subi une maturation parfaite. Il est garanti pur et exempt de toute sophistication et de "mouillade."

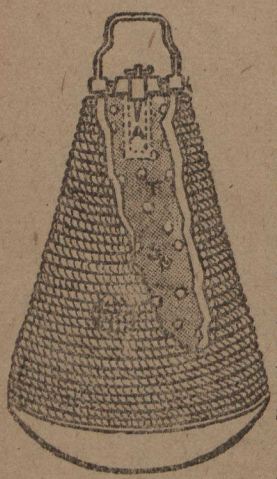
The Rock City Tobacco Co. Limited.

BOMBES INCENDIAIRES

LES zeppelins semblent surtout construits et armés en vue d'exécuter des raids au-dessus des cités sans défense. Faute de parvenir à réduire des places fortes, ils se contentent d'incendier les maisons.

Pour exécuter ce bel exploit, le génie teuton a inventé la bombe incendiaire, dont voici un croquis en coupe et une description sommaire.

A sa base, la bombe en forme de cône a un diamètre de 8 pouces. A son sommet, vous apercevez une poignée qui permet de la transporter. En bas de la poignée se trouve un percuteur ou "aiguille d'allumage". Au moment de laisser tomber la bombe sur une maison, on donne une poussée à cette aiguille et l'intérieur de la bombe prend feu.



A, aiguille d'allumage.
T, thermite.
S, soufre blanc fondu.

Tout autour de la bombe est enroulée une corde très serrée, imprégnée de goudron et de matière résineuse. A l'intérieur de l'engin se trouve une substance éminemment combustible nommée *thermite*.

Ce mot vient du grec et signifie *chaleur*. La thermite, en brûlant, dégage une chaleur si intense que la bombe brûle tout sur son passage. On affirme que si la bombe tombait sur le pont d'acier d'un cuirassé, elle le fondrait instantanément et le traverserait comme du beurre.

Quand une bombe de ce genre tombe sur un toit, elle le met tout de suite en feu.

Mélangées à la thermite, et afin d'activer encore sa combustion, des boules de soufre blanc sont placées dans la bombe.

—— o ——

LE MOINE DE STE-SOPHIE

LORSQU'AU xve siècle, les turcs s'emparèrent de Constantinople, ce fut une grande panique.

Les turcs de Mahomet, aussi féroces que les boches de nos jours, massacrèrent sans pitié les vieillards, les femmes et les enfants. Ce fut dans la ville entière un carnage effroyable.

Les derniers chrétiens affolés s'étaient réfugiés dans l'église de Ste-Sophie; sur les murs de la basilique, on aperçoit encore aujourd'hui des empreintes de mains peintes en rouge, les mains ensanglantées des chrétiens qui se jetèrent contre les murs et contre les piliers.

La légende raconte que tous les réfugiés furent passés au fil de l'épée dans l'église.

Seul, demeurait debout un vieux moine, à barbe blanche, qui reculait lentement devant les massacreurs. Adossé à un pilier, il les regardait sans peur, bien en face. Un turc se précipita pour le frapper de son grand sabre recourbé, mais le pilier s'ouvrit et le moine disparut.

Et la légende dit que le moine dort dans le pilier depuis des siècles... il en ressortira le jour où les chrétiens reprendront possession de Constantinople et de Ste-Sophie.

Nous attendons avec impatience la résurrection de ce vénérable personnage, c'est-à-dire, comme c'est une légende, la réaffectation de l'église Sainte-Sophie au culte catholique car alors des moines y remplaceront les mahométans.

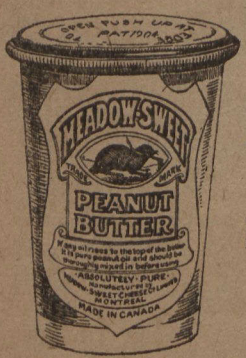
Le Fromage à la Crème

Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS / EN POTS

LE PAQUET DE 12c

CHEESE



Hum...! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté à notre

BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO., MONTREAL.

LE DANGER DES BILLETS DE BANQUE

ENCORE un nouveau microbe, c'est-à-dire un nouveau danger qui nous menace.

Si l'on en croit les savants, les billets de banque propageraient un microbe excessivement dangereux : le "bacillus septicus aureus", source des plus graves maladies. En dépit de ces dangers signalés par les savants, le papier monnaie continuera de circuler comme par le passé.

Le sonnet satirique suivant, du poète Louis Marsolleau, exprime d'une façon parfaite l'opinion des gens sur ce sujet.

L'ACCEPTABLE MICROBE

Aimez-vous le microbe? On en a mis partout!
Dans l'eau, dans l'air, dans ce qu'on sent, dans ce [qu'on touche;
Les savants, d'une loupe agressive et farouche,
En découvrent n'importe quand et n'importe où.

Les pétales de fleur et les ailes de mouche
En sont empoisonnés; et tout au monde! tout:
Le billet du gros lot et la carte d'atout,
L'étreinte de deux mains, le baiser d'une bouche!

Abomination! Et voici qu'aujourd'hui
Le Microbe assassin se loge et s'introduit
Dans le beau papier bleu des "tabins" de la Banque.

Et qu'on risque sa vie à toucher de l'argent!
Tant pis! malgré ce pronostic décourageant,
Si l'on m'en veut donner, j'accepte! car j'en manque.

Comme le dit le poète, voilà des maux que la plupart des gens voudraient affronter..

Et pourtant, paraît-il, le danger est réel. Le docteur William-H. Parker a fait quantité d'expériences à ce sujet.

Des billets ou des pièces de monnaie inoculés avec des bacilles de diphtérie conservent ces bacilles pendant un temps assez long. Plus précisément, le docteur Parker a soumis à des analyses microscopiques des billets et des pièces provenant de différentes maisons de commerce, et a relevé les moyennes suivantes: bacilles vivants de diphtérie trouvés sur des sous 26 ; sur des pièces de dix sous, 40 ; sur des billets de banque à peu près propres, 1,250 ; sur des billets de banque sales, de 70 à 75 mille. Il semble résulter de ces expériences que les billets de banque sont infiniment plus dangereux pour la santé publique que la monnaie métallique.

Ainsi, de quelque point de vue qu'on l'envisage, la monnaie d'or est préférable à la monnaie de papier. Le bon sens populaire s'en était toujours un peu "méfié."

—o—

MOYEN DE JUGER LES DISTANCES

VOICI quelques détails qui permettent à un homme, dont la vue est de force moyenne, à juger d'une façon à peu près exacte la distance qui le sépare d'un autre homme qu'il aperçoit loin de lui.

A 30 verges, on distingue nettement le blanc des yeux d'une autre personne ; à 80 verges, on distingue encore ses yeux ; à 100 verges, on ne voit plus ses yeux, mais l'on distingue tous les mouvements de son corps et les détails de son habit ; à 200 verges, on n'aperçoit plus que d'une manière confuse le contour de sa tête et les rangées de boutons de son habit, s'ils sont voyants, apparaissent comme une simple bande ; à 400 verges, sa tête n'apparaît plus que comme un point, mais les mouvements de ses jambes et de ses bras se distinguent encore ; à 600 verges, on ne distingue plus aucun de ses mouvements ; à 800 verges, on ne peut plus compter combien il y a de personnes dans un groupe, ni distinguer les mouvements individuels des personnes qui forment le groupe ; à 1,000 verges une rangée de soldats ressemble à une ligne un peu large ; à 1,200, on peut encore distinguer si c'est un homme à pied ou un cavalier ; enfin, à 2,000 verges, un cavalier apparaît comme un gros point à l'horizon.

20 a 40 p. c. d'ESCOMPTE D'ICI au 15 MARS

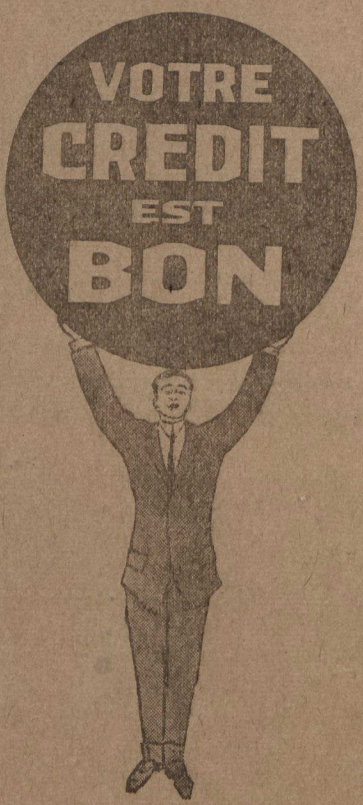
Profitez-en pour vos achats du Printemps ;
Emmagasinage gratuit.
Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.



Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

☞ De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY INC.,

85 BOULEVARD ST-LAURENT, TEL. EST 209

FAIENCE ET PORCELAINE

On ne fabriquait autrefois que de la faïence dont la pâte était terne et quand apparurent, pour la première fois dans les grandes foires d'Europe, apportées par des trafiquants portugais, les porcelaines de Chine, on s'extasia sur la blancheur de leur émail et on se demanda de quel métal léger et sonore étaient faits ces vases presque transparents.

Or, en 1790, un alchimiste de Dresde, Fritz Boetticher, s'aperçut un jour que sa perruque poudrée était fort lourde. Il demanda d'où en venait la poudre ; elle était prise dans une carrière voisine dans la montagne dite Schmesberg. Boetticher s'y rendit et se trouva en face d'un gisement d'argile réfractaire, blanche et friable. C'était du kaolin, dont était faite la porcelaine de Chine. Il s'installa des fours à Meissen. Les statuettes de Saxe viennent de là.

Cinquante ans après, on découvrit en France, près de Limoges, à Saint-Yrieix, des gisements semblables.

Depuis, la porcelaine est devenue l'industrie principale de cette région.

Avant la guerre, les 34 fabriques de porcelaine employaient 9,000 ouvriers d'art, et 130 fours marchaient dans le département.

EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "*Verres Toric*", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal. **LE SPECIALISTE BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels.* N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 *au plus tard du mois précédent*, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne adresse .....

Localité .....

LA REVUE POPULAIRE, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

Un échange
de confidences
démontrerait souvent le
fait, qu'une robe, prise
pour neuve, avait simple-
ment passé par nos soins

Dechaux Frères,
Experts Nettoyeurs Français

TEL. BELL EST
51-52 et 301

Succursales :
197 Ste-Catherine E
710 Ste-Catherine E
Atelier :
661 rue Montcalm

Lait Condensé BORDEN'S

MARQUE "EAGLE"

Gail Borden

EAGLE BRAND CONDENSED MILK

THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable au bébé pour qu'il digère bien, dorme bien, se porte à merveille et soit une vraie joie pour le foyer.

Borden's Milk Co, Limited, Montreal

ENTERED MARCH 13rd 1908 AT THE POST OFFICE OF ST. ALBANS, VT., U.-S., AS SECOND CLASS MATTER UNDER ACT OF MARCH 3RD 1879.